

Le Réveil Du Vaillant

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A knight in full plate armor is riding a dark horse. The knight is wearing a helmet with a visor and a breastplate. The horse is also armored with a barding. The background is a dramatic sky with clouds, suggesting a sunset or sunrise. The overall tone is epic and historical.

MORGAN RICE

LE
RÉVEIL
DU
VAILLANT

ROIS ET SORCIERS — LIVRE 2

LE RÉVEIL DU VAILLANT

(ROIS ET SORCIERS — LIVRE 2)

MORGAN RICE

Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteure de best-sellers #1 de USA Today et l'auteure de la série d'épopée fantastique L'ANNEAU DU SORCIER , comprenant dix-sept livres; de la série à succès MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE, comprenant onze livres (jusqu'à maintenant); de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, un thriller post-apocalyptique comprenant deux livres (jusqu'à maintenant); et de la nouvelle série épique de fantaisie, ROIS ET SORCIERS, comprenant deux livres (jusqu'à maintenant). Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues. .

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan sera ravie que vous la contactiez, n'hésitez donc pas à visiter www.morganricebooks.com et à joindre à la liste de diffusion pour recevoir un livre gratuit, des cadeaux, télécharger l'application gratuite, obtenir les dernières nouvelles exclusives, connectez avec nous sur Facebook et Twitter, et restez en contact!

Critiques pour Morgan Rice

« Si vous pensiez qu'il n'y avait plus aucune raison de vivre après la fin de la série de L'ANNEAU DU SORCIER, vous aviez tort. Dans LE RÉVEIL DES DRAGONS, Morgan Rice a imaginé ce qui promet d'être une autre brillante série, nous plongeant dans une histoire du genre fantastique de trolls et dragons, de bravoure, d'honneur, de courage, de magie et de foi dans votre destinée. Morgan Rice a de nouveau réussi à produire un solide ensemble de personnages qui nous font les acclamer à chaque page.... Recommandé pour la bibliothèque permanente de tous les lecteurs qui aiment une histoire du genre fantastique bien écrite ».

— *Critiques de films et livres*

Roberto Mattos

« RÉVEIL DES DRAGONS est un succès — dès le début une histoire supérieure continue facilement dans un cercle plus large de chevaliers, de dragons, de magie et de monstres et du destin.... Tous les signes extérieurs du « high fantasy » sont ici, des soldats et des batailles à des affrontements avec soi-même Une histoire gagnante recommandée pour tous ceux qui aiment la fantasy épique alimentée par de puissants, crédibles jeunes protagonistes adultes. »

—*Midwest Book Review*

D. Donovan, critique de livres électroniques

« [LE RÉVEIL DES DRAGONS] est un roman fondé sur l'intrigue qui est facile à lire en un week-end ... Un bon début pour une série prometteuse. »

—San Francisco Book Review

« Une fantasy pleine d'action qui saura plaire aux amateurs des romans précédents de Morgan Rice et aux fans de livres tels que le cycle L'héritage par Christopher Paolini Les fans de fiction pour jeune adulte dévoront ce dernier ouvrage de Rice et en demanderont plus. »

--*The Wanderer, A Literary Journal* (au sujet de *Réveil des dragons*)

« Une histoire du genre fantastique entraînante qui entremêle des éléments de mystère et d'intrigue dans son histoire. *Une Quête de héros* est au sujet de la création du courage et la réalisation d'une raison d'être qui mène à la croissance, la maturité et l'excellence.... Pour ceux qui recherchent des aventures fantastiques substantielles, les protagonistes, les dispositifs et l'action constituent un ensemble vigoureux de rencontres qui se concentrent bien sur l'évolution de Thor, d'un enfant rêveur à un jeune adulte face à des défis insurmontables pour la survie Seulement le début de ce qui promet

d'être une série pour jeune adulte épique. »

—*Midwest Book Review* (D. Donovan, critique de livre électronique)

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients pour un succès instantané: intrigues, contre-intrigues, mystères, vaillants chevaliers et des relations en plein épanouissement pleines de cœurs brisés, de tromperie et de trahison. Il retiendra votre attention pendant des heures, et saura satisfaire tous les âges. Recommandé pour la bibliothèque permanente de tous les lecteurs de fantasy.

»

— *Critique de films et livres*, Roberto Mattos

« La fantasy épique divertissante de Rice [L'ANNEAU DU SORCIER] inclut les caractéristiques classiques du genre — un cadre fort, très inspiré par l'ancienne Écosse et son histoire, et un bon sens de l'intrigue de la cour. »

—*Kirkus Reviews*

« J'ai aimé la façon dont Morgan Rice a construit le personnage de Thor et le monde dans lequel il vivait. Le paysage et les créatures qui le parcouraient étaient très bien décrits ... J'ai aimé [l'intrigue]. C'était bref et concis.... Il y avait juste la bonne quantité de personnages secondaires, donc je ne suis pas devenu confus. Il y avait des aventures et des moments pénibles, mais l'action représentée n'était pas trop grotesque. Le livre serait parfait pour un lecteur adolescent ... Les débuts de quelque chose de remarquable sont là ... »

— *San Francisco Book Review*

« Dans ce premier livre bourré d'action de la série de fantasy épique L'anneau du sorcier (qui est présentement forte de 14 livres), Rice présente aux lecteurs Thorgrin « Thor » McLéod, 14 ans, dont le rêve est de joindre la Légion d'argent, des chevaliers d'élite qui servent le roi L'écriture de Rice est solide et la prémisse intrigante. »

— *Publishers Weekly*

« [UNE QUÊTE DE HÉROS] est une lecture rapide et facile. La fin des chapitres fait en sorte que vous devez lire ce qui arrive ensuite et vous ne voulez pas poser le livre... Il y a quelques fautes de frappe dans le livre et quelques erreurs dans les noms, mais cela ne distrait pas de l'histoire. La fin du livre m'a donné envie de lire le prochain livre immédiatement et c'est ce que j'ai fait. Les neuf livres de la série L'anneau du sorcier peuvent actuellement être achetés à la boutique Kindle et le tome « Une quête de héros » est actuellement gratuit pour vous aider à démarrer! Si vous cherchez quelque chose de rapide et d'amusant à lire pendant les vacances, ce livre fera l'affaire. »

— *FantasyOnline.net*

Livres de Morgan Rice

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome # 1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome # 2)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HEROS (Tome n 1)

LA MARCHÉ DES ROIS (Tome n 2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome n 3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome n 4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome n 5)

UNE VALEUREUSE CHARGE (Tome n 6)

UN RITE D'EPEES (Tome n 7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome n 8)

UN CIEL DE CHARMES (Tome n 9)

UNE MER DE BOUCLERS (Tome n 10)

LE REGNE DE L'ACIER (Tome n 11)

UNE TERRE DE FEU (Tome n 12)

LE REGNE DES REINES (Tome n 13)

LE SERMENT DES FRERES (Tome n 14)

UN REVE DE MORTELS (Tome n 15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome n 16)

LE DON DE LA BATAILLE (Tome n 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÉNA UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Tome # 1)

DEUXIÈME ARÈNE (Tome # 2)

MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMATION (Tome n 1)

ADORATION (Tome n 2)

TRAHISON (Tome n 3)

PRÉDESTINATION (Tome n 4)

DÉSIR (Tome n 5)

FIANÇAILLES (Tome 6)

SERMENT (Tome 7)

RETRouvailles (Tome 8)

RÉSURRECTION (Tome 9)

ENVIE (Tome 10)

DESTIN (Tome 11)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING

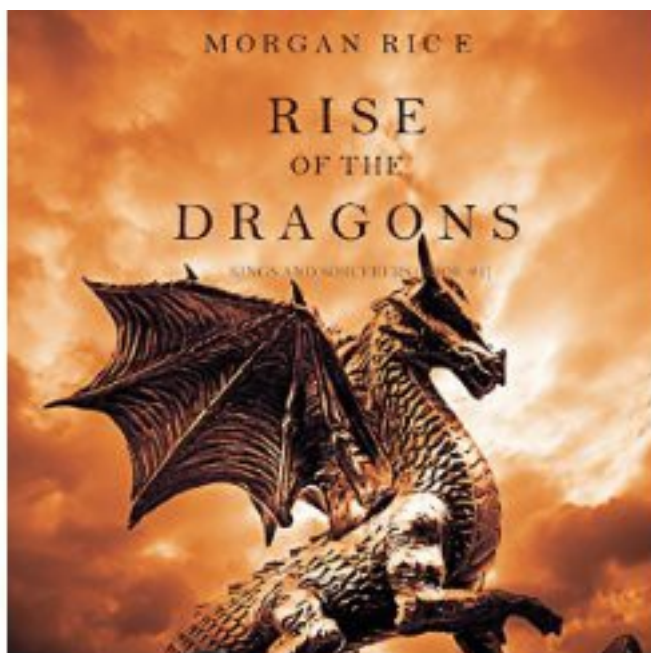


THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez ROIS ET SORCIERS en édition audio!

Vous voulez des livres gratuits?

Abonnez-vous à la liste de diffusion de Morgan Rice et recevez 4 livres gratuits, 2 cartes gratuites, 1 application gratuite et des cadeaux exclusifs!

Pour vous abonner, visitez: www.morganricebooks.com

Copyright © 2015 par Morgan Rice

Tous droits réservés. Sauf dans la mesure permise par la Loi sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit ou stockée dans un système de base de données ou de recouvrement sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est autorisé pour votre plaisir personnel. Ce livre électronique ne peut pas être revendu ou donné à d'autres personnes. Si vous souhaitez partager ce livre avec une autre personne, veuillez acheter un exemplaire supplémentaire pour chaque personne. Si vous lisez ce livre et que vous ne l'avez pas acheté ou qu'il n'a pas été acheté pour votre usage personnel, alors veuillez revenir et acheter votre propre copie. Merci de respecter le travail de cette auteure.

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, est purement fortuite.

Copyright de l'image de couverture St. Nick, utilisée sous licence de Shutterstock.com.



SOMMAIRE

CHAPITRE UN
CHAPITRE DEUX
CHAPITRE TROIS
CHAPITRE QUATRE
CHAPITRE CINQ
CHAPITRE SIX
CHAPITRE SEPT
CHAPITRE HUIT
CHAPITRE NEUF
CHAPITRE DIX
CHAPITRE ONZE
CHAPITRE DOUZE
CHAPITRE TREIZE
CHAPITRE QUATORZE
CHAPITRE QUINZE
CHAPITRE SEIZE
CHAPITRE DIX-SEPT
CHAPITRE DIX-HUIT
CHAPITRE DIX-NEUF
CHAPITRE VINGT
CHAPITRE VINGT ET UN
CHAPITRE VINGT-DEUX
CHAPITRE VINGT-TROIS
CHAPITRE VINGT-QUATRE
CHAPITRE VINGT-CINQ
CHAPITRE VINGT-SIX
CHAPITRE VINGT-SEPT
CHAPITRE VINGT-HUIT
CHAPITRE VINGT-NEUF
CHAPITRE TRENTE
CHAPITRE TRENTE ET UN
CHAPITRE TRENTE-DEUX
CHAPITRE TRENTE-TROIS
CHAPITRE TRENTE-QUATRE
CHAPITRE TRENTE-CINQ
CHAPITRE TRENTE-SIX
CHAPITRE TRENTE-SEPT
CHAPITRE TRENTE-HUIT
CHAPITRE TRENTE-NEUF
CHAPITRE QUARANTE

« Les lâches meurent plusieurs fois avant leur mort;
Le vaillant ne goûte jamais la mort, mais une fois. »

— William Shakespeare

Jules César

CHAPITRE UN

Kyra marchait lentement à travers le carnage, la neige crissant sous ses bottes, absorbant la dévastation que le dragon avait laissée derrière lui. Elle était sans voix. Des milliers d'hommes du Seigneur, les hommes les plus craints d'Escalon, étaient morts devant elle, anéantis en un instant. Des corps carbonisés gisaient, fumant, tout autour d'elle, la neige fondue sous eux, leurs visages tordus de douleur. Des squelettes, tordus dans des positions contre nature, serraient toujours leurs armes dans leurs doigts osseux. Quelques cadavres se tenaient en place, restant d'une manière ou d'une autre à la verticale, regardant encore vers le ciel, comme s'ils se demandaient ce qui les avait tués.

Kyra s'arrêta à côté de l'un d'eux, l'examinant avec étonnement. Elle tendit la main et le toucha, son doigt effleurant sa cage thoracique, et elle le regarda avec stupéfaction pendant qu'il tombait en miette et s'effondrait, se fracassant sur le sol en un tas d'os, son épée tombant à son côté.

Kyra entendit un cri strident venant du ciel et elle tendit le cou pour voir Théos, volant haut dans le ciel, chaque souffle lançant des flammes comme s'il n'était pas toujours satisfait. Elle pouvait comprendre ce qu'il ressentait, sentir la rage brûlante dans ses veines, son désir de détruire Pandesia dans son entier — le monde en fait — s'il le pouvait. C'était une rage primale, une rage qui ne connaissait pas de limites.

Le bruit de bottes dans la neige la ramena au présent, et Kyra se retourna pour voir les hommes de son père, des dizaines d'entre eux, marchant à travers le paysage de destruction, l'absorbant, les yeux écarquillés, sous le choc. Ces hommes aguerris n'avaient clairement jamais vu un spectacle comme celui-ci; même son père, debout à proximité, rejoint par Anvin, Arthfael et Vidar, semblait lessivé. C'était comme de marcher à travers un rêve.

Kyra remarqua que ces braves guerriers se détournaient de leur inspection du ciel pour la regarder, un sentiment d'émerveillement dans leurs yeux. C'était comme si *elle* était celle qui avait fait tout cela, comme si elle était elle-même le dragon. Après tout, elle avait été la seule en mesure de l'appeler. Elle détourna les yeux, se sentant mal à l'aise; elle ne pouvait pas dire s'ils la considéraient comme une guerrière ou un monstre. Peut-être qu'ils ne le savaient pas eux-mêmes.

Kyra repensa à sa prière à la Lune d'hiver, son souhait de savoir si elle était spéciale, si ses pouvoirs étaient réels. Après aujourd'hui, après cette bataille, elle ne pouvait en douter. Elle avait *voulu* que ce dragon vienne. Elle l'avait senti elle-même. Comment, elle ne savait pas. Mais elle savait maintenant, définitivement, qu'elle était différente. Et elle ne pouvait pas s'empêcher de se demander si cela signifiait aussi que les autres prophéties à son sujet étaient vraies. Était-elle alors vraiment destinée à devenir une grande guerrière? Une grande souveraine? Plus grande encore que son père?

Mènerait-elle vraiment les nations dans la bataille? Le sort d'Escalon reposait-il vraiment sur ses épaules?

Kyra ne voyait pas comment cela pouvait être possible. Peut-être que Théos était venu pour ses propres raisons; peut-être que la destruction ici n'avait rien à voir avec elle. Après tout, les Pandésiens l'avaient blessé, n'est-ce pas?

Kyra ne se sentait plus sûre de rien. Tout ce qu'elle savait, à ce moment, sentant la force de la combustion du dragon dans ses veines, parcourant ce champ de bataille, voyant leur plus grand ennemi mort, elle sentait que toutes choses étaient possibles. Elle savait qu'elle n'était plus une jeune fille de quinze ans, espérant l'approbation dans les yeux des hommes; elle n'était plus un jouet pour le Seigneur gouverneur — pour n'importe quel homme — avec lequel il pouvait faire ce qu'il voulait; elle n'était plus la propriété des autres hommes, à marier, à maltraiter, à torturer. Elle était son propre maître maintenant. Une guerrière parmi les hommes — et une qui était à craindre.

Kyra marcha à travers la mer des corps jusqu'à ce que, finalement, les cadavres disparussent et le paysage se transformât en de la glace et de la neige à nouveau. Elle fit une pause à côté de son père, observant le panorama de la vallée qui s'étalait sous eux. Là, se trouvaient les portes grandes ouvertes d'Argos, une ville vidée, tous ses hommes morts dans ces collines. Il était étrange de voir ce grand fort vacant, sans surveillance. La place forte la plus importante de Pandesia était maintenant grande ouverte et quiconque pouvait y entrer. Ses hauts murs redoutables, sculptés de pierre et de pointes épaisses, ses milliers d'hommes et de couches de défenses, avaient exclu toute idée de révolte; sa présence ici avait permis à Pandesia d'avoir une poigne de fer sur l'ensemble du nord-est d'Escalon.

Ils commencèrent tous à descendre la pente et la route sinueuse qui conduisaient aux portes de la ville. C'était une marche victorieuse mais solennelle, la route jonchée de cadavres, plus de traînards que le dragon avait recherchés, des marqueurs sur la piste de la destruction. C'était comme de marcher à travers un cimetière.

Comme ils passaient les portes impressionnantes, Kyra fit pause sur le seuil, le souffle coupé: à l'intérieur, elle pouvait voir des milliers d'autres cadavres carbonisés, fumant encore. C'était ce qui restait des hommes du Seigneur, ceux qui s'étaient mobilisés les derniers. Théos n'avait oublié personne; sa fureur était visible même sur les murs du fort, de grandes étendues de pierres colorées de noir par les flammes.

Comme ils entraient, Argos se dénotait par son silence. Sa cour vide, il était étrange pour une telle ville d'être dénuée de vie. C'était comme si Dieu l'avait aspirée en un seul souffle.

Comme les hommes de son père se précipitaient vers l'avant, des sons d'excitation commencèrent à remplir l'air, et Kyra comprit vite pourquoi. Le sol, elle pouvait voir, était jonché d'un trésor en armes comme elle n'en avait jamais vu. Là, étalé sur le sol de la cour, reposait le butin de guerre: le

meilleur armement, le meilleur acier, la meilleure armure qu'elle n'ait jamais vus, le tout brillant avec des marques pandésiennes. Il y avait même, dispersés parmi eux, des sacs d'or.

Encore mieux, à l'autre bout de la cour, se trouvait une vaste armurerie en pierres, ses portes grandes ouvertes comme les hommes l'avaient quittée à la hâte, révélant à l'intérieur une abondance de trésors. Sur les murs étaient alignés des épées, des hallebardes, des piques, des haches, des lances, des arcs — tous faits du meilleur acier que le monde avait à offrir. Il y avait là suffisamment d'armes pour armer la moitié d'Escalon.

Il y eut un bruit de hennissements et Kyra regarda de l'autre côté de la cour pour voir une rangée d'écuries en pierres, et à l'intérieur, piétinait une armée des plus beaux chevaux, tous épargnés par le souffle du dragon. Assez de chevaux pour transporter une armée.

Kyra vit l'espoir apparaître dans les yeux de son père, un regard qu'elle n'avait pas vu depuis des années, et elle savait ce qu'il pensait: Escalon pourrait se lever de nouveau.

Il y eut un cri strident et Kyra leva les yeux pour voir Théos volant en cercle à une altitude moins élevée, ses serres étendues, agitant ses grandes ailes, comme il survolait la ville, en un tour d'honneur. Ses yeux jaunes brillants se fixèrent sur les siens, même à cette grande distance. Elle ne pouvait pas regarder ailleurs.

Théos plongea et atterrit à l'extérieur des portes de la ville. Il était assis là avec fierté, en face d'elle, comme s'il la convoquait. Elle le sentait l'appeler.

Kyra sentait un picotement sur sa peau, une chaleur montant en elle, comme elle sentait une connexion intense avec cette créature. Elle n'avait d'autre choix que de l'approcher.

Comme Kyra se retournait et traversait la cour, retournant vers les portes de la ville, elle pouvait sentir les yeux de tous les hommes sur elle, allant du dragon à elle comme ils s'arrêtaient pour observer. Elle marcha seule vers la porte, ses bottes crissant dans la neige, le cœur battant.

En chemin, Kyra sentit soudain une main légère sur son bras, l'arrêtant. Elle se retourna pour voir le visage inquiet de son père.

« Fais attention », l'avertit-il.

Kyra continua à marcher, ne se sentant pas de peur, malgré le regard féroce dans les yeux du dragon. Elle sentait seulement un lien intense avec lui, comme si une partie d'elle avait reparu, une part sans laquelle ne pouvait pas vivre. La tête lui tournait de curiosité. D'où venait Théos? Pourquoi était-il venu à Escalon? Pourquoi n'était-il pas revenu plus tôt?

Comme Kyra passa les portes d'Argos et s'approchait du dragon, ses bruits se firent plus forts, quelque part entre un ronronnement et un grognement, alors qu'il l'attendait, ses énormes ailes battant doucement. Il ouvrit la bouche comme pour libérer du feu, découvrant ses dents énormes, chacune aussi longues qu'elle, et aussi tranchantes qu'une épée. Pour un moment, elle eut peur, les yeux fixés sur elle avec une intensité qui rendait

difficile de penser.

Kyra s'arrêta finalement à quelques pieds devant lui. Elle l'étudia avec émerveillement. Théos était magnifique. Il faisait trente pieds de haut, ses écailles épaisses, dures, primordiales. Le sol tremblait comme il respirait, sa poitrine râlait, et elle se sentait entièrement à sa merci.

Ils étaient là dans le silence, se faisant face, examinant l'autre, et le cœur de Kyra battait fort dans sa poitrine, la tension dans l'air si épaisse qu'elle pouvait à peine respirer.

La gorge sèche, elle eut finalement le courage de parler.

« Qui es-tu? » demanda-t-elle, sa voix à peine plus qu'un murmure. « Pourquoi viens-tu à moi? Qu'est-ce que tu veux de moi? »

Théos baissa la tête, grognant, et se pencha en avant, si près que son énorme museau touchait presque sa poitrine. Ses yeux, tellement énorme, d'un jaune lumineux, semblaient voir directement à travers elle. Elle regarda dans ses yeux, chacun presque aussi grand qu'elle, et se sentit perdue dans un autre monde, un autre temps.

Kyra attendait la réponse. Elle attendait que son esprit soit rempli avec les pensées du dragon, comme cela avait été une fois.

Mais elle attendit et attendit et fut choquée de trouver son esprit vide. Rien ne lui venait. Théos était-il devenu silencieux? Avait-elle perdu sa connexion avec lui?

Kyra le fixa, se questionnant, ce dragon, un mystère plus que jamais. Soudain, il abaissa son dos, comme s'il l'invitait à monter. Son cœur s'accéléra comme elle se voyait voler à travers le ciel sur son dos.

Kyra se dirigea lentement vers son côté, leva le bras et attrapa ses écailles, dures et rugueuses, se préparant à saisir son cou et monter.

Mais à peine l'avait-elle touché qu'il se tordit soudainement, lui faisant perdre son emprise. Elle trébucha et il battit des ailes et dans un mouvement rapide, décolla, si brusquement que ses paumes raclèrent contre ses écailles, comme du papier de verre.

Kyra se tint là, piquée, déconcertée, mais plus que tout, le cœur brisé. Elle regarda, impuissante, comme cette créature extraordinaire montait dans les airs, poussant un cri strident, et volait de plus en plus haut. Aussi vite qu'il était arrivé, Théos disparut soudainement dans les nuages, ne laissant que le silence dans son sillage.

Kyra se tint là, vide, plus seule que jamais. Et comme le dernier de ses cris s'estompait, elle savait, elle savait simplement, que cette fois, Théos avait disparu pour de bon.

CHAPITRE DEUX

Alec courait à travers les bois dans le noir de la nuit, Marco à ses côtés, trébuchant sur les racines immergées dans la neige et se demandant s'il en sortirait vivant. Son cœur battait dans sa poitrine comme il courait pour sa vie, à bout de souffle, voulant s'arrêter, mais ayant besoin de maintenir le même rythme que Marco. Il jeta un œil par-dessus son épaule pour la centième fois et regarda la lueur des Flammes s'affaiblissant plus ils s'enfonçaient dans les bois. Il passa un carré d'arbres touffus, et bientôt la lueur avait entièrement disparu, eux deux immergés dans la presque noirceur.

Alec se retourna et avança à tâtons comme il trébuchait contre les arbres, les troncs heurtant ses épaules, les branches égratignant ses bras. Il regarda devant lui, essayant de percer la noirceur, discernant à peine un chemin, essayant de ne pas écouter les bruits exotiques tout autour de lui. Il avait été dûment averti que dans ces bois, aucun évadé n'avait survécu, et il avait un sombre pressentiment plus ils avançaient. Il sentait le danger ici, des créatures vicieuses se cachant partout, le bois si dense qu'il était difficile de naviguer et de plus en plus enchevêtré à chaque pas qu'il faisait. Il commençait à se demander s'il aurait mieux fait de rester en arrière aux Flammes.

« Par ici ! » siffla une voix.

Marco attrapa son épaule et le tira comme il tournait vers la droite, entre deux arbres énormes, se baissant sous leurs branches noueuses. Alec le suivit, glissant dans la neige, et se trouva bientôt dans une clairière au milieu de la forêt épaisse, le clair de lune brillant à travers les branches, éclairant leur chemin.

Ils s'arrêtèrent, courbés, les mains sur les hanches, à bout de souffle. Ils échangèrent un regard, et Alec regarda par-dessus son épaule vers la forêt. Il respira profondément, ses poumons endoloris par le froid, ses côtes douloureuses, et se posant des questions.

« Pourquoi ne nous suivent-ils pas ? » demanda Alec.

Marco haussa les épaules.

« Peut-être qu'ils savent que cette forêt va faire leur travail pour eux. »

Alec tendit l'oreille pour saisir le bruit des soldats pandésiens, s'attendant à être poursuivi, mais aucun son des soldats avançant dans la forêt ne lui parvint. Au lieu de cela, cependant, Alec crut entendre un bruit différent, comme un faible grognement de colère.

« As-tu entendu ça ? » demanda Alec, les cheveux se soulevant sur sa nuque.

Marco secoua la tête.

Alec se tint là, attendant, se demandant si son esprit lui avait joué des tours. Puis, lentement, il commença à l'entendre à nouveau. C'était un bruit lointain, un léger grognement, menaçant, comme Alec n'en avait jamais

entendu. Le bruit devint plus fort, comme si cela se rapprochait.

Marco le regardait maintenant avec alarme.

« Voilà pourquoi ils ne nous suivaient pas », dit Marco, sa voix s'emplissant de compréhension.

Alec était confus.

« Qu'est-ce que tu veux dire? » demanda-t-il.

« Wilvox », répondit-il, ses yeux maintenant remplis de peur. « Ils les ont lâchés après nous. »

Le mot Wilvox frappa Alec de terreur; il avait entendu parler d'eux, enfant, et il savait qu'ils étaient supposés habiter le Bois des Épines, mais il avait toujours supposé qu'ils étaient une légende. On les disait être les créatures les plus meurtrières de la nuit — de quoi vous donner des cauchemars.

Le grondement s'intensifia, comme s'il y avait plusieurs.

« COURS! » implora Marco.

Marco se retourna et Alec se joint à lui et traversa la clairière en un éclair et pénétra de nouveau dans la forêt. L'adrénaline pompait dans ses veines comme Alec courait, entendant son propre battement de cœur dans ses oreilles, noyant le bruit de la glace et de la neige crissant sous ses bottes. Bientôt, cependant, il entendit les créatures derrière lui, se rapprochant, et il savait qu'ils étaient pourchassés par des bêtes qu'ils ne pouvaient pas distancer.

Alec trébucha sur une racine et percuta un arbre; il cria de douleur, à bout de souffle, puis rebondit et continua à courir. Il parcourut les bois des yeux pour un moyen de s'échapper, réalisant que le temps qui leur restait était court, mais il n'y avait rien.

Le grondement devenait plus fort, et comme il courait, Alec regarda par-dessus son épaule et immédiatement souhaita ne pas l'avoir fait. Fonçant sur eux étaient quatre des créatures les plus sauvages qu'il n'ait jamais vues. Ressemblant à des loups, les Wilvox étaient deux fois plus grands, avec de petites cornes acérées collées à l'arrière de la tête et un large œil unique, rouge entre les cornes. Leurs pattes étaient de la taille de celles d'un ours, avec de longues griffes pointues et leur pelage était lisse et noir comme la nuit.

Les voyant si près, Alec savait qu'il était un homme mort.

Alec poussa avec sa dernière once de vitesse, ses paumes en sueur, même dans le froid glacial, son souffle gelé dans l'air devant lui. Le Wilvox était à peine à vingt pieds de distance et il savait par la lueur désespérée dans leurs yeux, par la bave pendant de leurs bouches, qu'ils allaient le réduire en bouillie. Il ne voyait aucune possibilité d'évasion. Il regarda vers Marco, espérant le signe d'un plan, mais Marco avait le même regard désespéré. Il n'avait clairement aucune idée quoi faire, lui non plus.

Alec ferma les yeux et a fit quelque chose qu'il n'avait jamais fait auparavant: il pria. Voyant sa vie défiler devant ses yeux, cela le changea en quelque sorte, lui fit réaliser combien il chérissait la vie, et le rendit plus

désespéré que jamais de continuer à vivre.

S'il vous plaît, Dieu, sauvez-moi de cela. Après ce que j'ai fait pour mon frère, ne me laissez pas mourir ici. Pas dans ce lieu, pas aux griffes de ces créatures. Je ferai n'importe quoi.

Alec ouvrit les yeux, regarda devant lui, et cette fois, il remarqua un arbre légèrement différent des autres. Ses branches étaient plus noueuses et pendaient plus bas, juste assez hautes pour qu'il en attrapât une en sautant. Il ne savait pas si les Wilvox pouvaient grimper, mais il n'avait pas d'autre choix.

« Cette branche! » cria Alec à Marco, pointant.

Ils coururent vers l'arbre ensemble, et comme les Wilvox se rapprochaient, seulement à quelques pieds de distance, ils sautèrent, sans faire une pause, et attrapèrent la branche, se soulevant.

Les mains d'Alec glissèrent sur le bois neigeux, mais il réussit à s'accrocher, et se souleva jusqu'à ce qu'il puisse saisir la prochaine branche à plusieurs pieds du sol. Il sauta ensuite immédiatement jusqu'à la prochaine branche, trois pieds plus haut, Marco à côté de lui. Il n'avait jamais grimpé si vite dans sa vie.

Les Wilvox les avaient rattrapés, la meute grondant vicieusement, sautant et essayant d'attraper leurs pieds avec leurs griffes. Alec sentit leur souffle chaud sur son talon un moment avant qu'il ne leva le pied, les crocs descendant et le manquant d'un pouce. Ils continuèrent à monter, propulsés par l'adrénaline, jusqu'à ce qu'ils soient à une bonne quinzaine de pieds du sol, et plus en sécurité que nécessaire.

Alec s'arrêta finalement, serrant une branche de toutes ses forces, reprenant son souffle, la sueur lui piquant les yeux. Il regarda vers le bas, observant, priant que les Wilvox ne pouvaient pas grimper, aussi.

À son immense soulagement, ils étaient encore sur le sol, grondant et claquant des mâchoires, sautant sur place, mais de toute évidence incapables de grimper. Ils grattaient le tronc follement, mais en vain.

Alec et Marco s'assirent sur la branche et comprirent vraiment pour la première fois qu'ils étaient en sécurité. Ils poussèrent chacun un soupir de soulagement. Marco éclata de rire, à la surprise d'Alec. Ce n'était un rire de fou, mais un rire de soulagement, le rire d'un homme qui avait été épargné d'une mort certaine de la manière la plus improbable.

Alec, réalisant à quel point ils avaient été proches du désastre, ne put pas s'empêcher de rire, aussi. Il savait qu'ils étaient encore loin de la sécurité; il savait qu'ils ne pourraient jamais quitter cet endroit, et qu'ils allaient même probablement mourir à cet endroit. Mais pour l'instant, au moins, ils étaient en sécurité.

« On dirait que je t'en dois une », déclara Marco.

Alec secoua la tête.

« Ne me remercie pas encore », déclara Alec.

Les Wilvox grondaient vicieusement, soulevant les cheveux sur sa nuque,

et Alec regarda l'arbre, les mains tremblantes, désireux de mettre encore plus distance entre lui et ces créatures et se demandant à quelle hauteur ils pouvaient grimper, se demandant s'il y avait un moyen de sortir d'ici.

Soudain, Alec se figea. Comme il levait les yeux, il tressaillit, frappé par une terreur comme il n'en avait jamais connue. Là, dans les branches au-dessus de lui, regardant vers le bas, était la créature la plus hideuse qu'il ait jamais vue. Huit pieds de long, avec le corps d'un serpent, mais avec six ensembles de pieds, le tout avec de longues griffes et une tête comme une anguille, il avait d'étroites fentes pour des yeux jaune terne, et il les fixait sur Alec. À quelques pieds de distance, il haussa son dos, siffla, et ouvrit sa bouche. Alec, en état de choc, ne pouvait pas croire à quel point cette bouche s'ouvrait grande — assez pour l'avaler en une bouchée. Et il savait, par les cliquetis de sa queue, qu'il était sur le point de frapper — et de les tuer tous les deux.

Sa bouche descendit droit vers la gorge d'Alec, et il réagit involontairement. Il poussa un cri et sauta en arrière comme il perdait son emprise, Marco à côté de lui, pensant seulement à échapper à ces crocs meurtriers, cette énorme bouche, une mort certaine.

Il ne pensa même pas à ce qui se trouvait en-dessous de lui. Comme il se sentait voler en arrière dans l'air, agitant les bras, il réalisa, trop tard, qu'il se dirigeait d'un ensemble de crocs à l'autre. Il se retourna et vit les Wilvox saliver, ouvrir leurs mâchoires, rien à faire, mais se préparer à la descente.

Il avait échangé une mort pour une autre.

CHAPITRE TROIS

Kyra retourna lentement à travers les portes d'Argos, les yeux de tous les hommes de son père sur elle, et elle brûlait de honte. Elle avait mal lu sa relation avec Théos. Elle avait cru, bêtement, qu'elle pouvait le contrôler — à la place, il l'avait éconduite devant tous ces hommes. Devant leurs yeux, elle était impuissante, n'avait pas le contrôle sur un dragon. Elle était juste un autre guerrier, pas même un guerrier, mais juste une adolescente qui avait conduit son peuple dans une guerre qu'ils — abandonnés par un dragon — ne pouvaient plus gagner.

Kyra repassa les portes d'Argos, sentant les yeux sur elle dans le silence gêné. Que pensaient-ils d'elle maintenant? se demandait-elle. Elle ne savait même pas quoi penser d'elle-même. Est-ce que Théos n'était pas venu pour elle? Avait-il seulement livré cette bataille à ses propres fins? Avait-elle même des pouvoirs spéciaux?

Kyra fut soulagée quand les hommes enfin regardèrent ailleurs, retournèrent à leur pillage, tous occupés à rassembler des armes, se préparant à la guerre. Ils se précipitaient çà et là, rassemblant toutes les richesses laissées par les hommes du Seigneur, remplissant des chariots, emmenant les chevaux, le cliquetis de l'acier toujours présent comme boucliers et armures étaient jetés en tas. Comme plus de neige tombait et que le ciel commençait à s'assombrir, ils avaient peu de temps à perdre.

« Kyra », une voix familière se fit entendre.

Elle se retourna et fut soulagée de voir le visage souriant d'Anvin comme il s'approchait. Il la regarda avec respect, avec la gentillesse et la chaleur rassurante de la figure paternelle qu'il avait toujours été. Il drapa affectueusement un bras autour de ses épaules, souriant largement sous sa barbe, et il tint devant elle une nouvelle épée étincelante, sa lame gravée de symboles pandésiens.

« L'acier le plus fin que j'ai tenu depuis des années », nota-t-il avec un large sourire. « Grâce à toi, nous avons suffisamment d'armes ici pour commencer une guerre. Tu nous a tous rendus plus redoutables. »

Kyra prit confort dans ses mots, comme elle l'avait toujours fait; pourtant elle ne pouvait toujours pas combattre son sentiment de dépression, de confusion, celui d'avoir été éconduite par le dragon. Elle haussa les épaules.

« Je n'ai pas fait tout cela », répondit-elle. « Théos l'a fait. »

« Pourtant, Théos est revenu pour *toi* », répondit-il.

Kyra leva les yeux vers le ciel gris, désormais vide, se posant des questions.

« Je ne suis pas si certaine. »

Ils étudièrent tous deux les cieux dans le long silence qui suivit, rompu seulement par le vent balayant l'endroit.

« Ton père t'attend », dit finalement Anvin, sa voix grave.

Kyra se joignit à Anvin comme ils marchaient, la neige et la glace crissant sous leurs bottes, se faisant un chemin à travers la cour au milieu de toute l'activité. Ils passèrent des dizaines d'hommes de son père comme ils traversaient le vaste fort d'Argos, des hommes partout, enfin détendus pour la première fois depuis longtemps. Elle voyait des hommes rire, boire, se bousculer alors qu'ils rassemblaient des armes et des provisions. Ils étaient comme des enfants le jour de la Toussaint.

Des dizaines d'autres hommes de son père se tenaient en ligne et passaient des sacs de grains pandésiens, comme ils en faisaient des piles élevées sur des chariots; un autre chariot débordait de boucliers qui sonnaient en chemin. Ils étaient empilés si haut que quelques-uns tombèrent, les soldats se dépêchant afin de les attraper avant qu'ils ne touchent le sol. Tout autour d'elle, des chariots sortaient du fort, certains sur le chemin du retour vers Volis, d'autres bifurquant sur différentes routes à des endroits où son père les avait dirigés, tous remplis à ras bord. Kyra tirait un certain réconfort du spectacle, se sentant moins coupable pour la guerre dont elle était l'instigatrice.

Ils tournèrent un coin et Kyra repéra son père, entouré de ses hommes, occupé à l'inspection de dizaines d'épées et de lances comme ses hommes les tenaient pour son approbation. Il se retourna à son approche et, comme il fit signe à ses hommes, ils se dispersèrent, les laissant seuls.

Son père se retourna et regarda Anvin et celui-ci resta là un moment, incertain, apparemment surpris de voir le silence de son père, lui demandant clairement de partir, aussi. Enfin, Anvin se retourna et rejoignit les autres, laissant Kyra seule avec lui. Elle était surprise, aussi car il n'avait jamais demandé à Anvin de partir auparavant.

Kyra le regarda, son expression impénétrable comme toujours, portant le lointain visage, public d'un leader parmi les hommes, pas le visage intime du père qu'elle connaissait et aimait. Il baissa les yeux sur elle, et elle se sentit nerveuse, comme plusieurs pensées couraient dans sa tête toutes à la fois: était-il fier d'elle? Était-il contrarié qu'elle les ait conduits dans cette guerre? Était-il déçu que Théos l'ait repoussée et abandonné son armée?

Kyra attendit, habituée à son long silence avant de parler, et elle ne pouvait pas en dire plus; trop de choses avaient changé entre eux trop vite. Elle se sentait comme si elle avait grandi en une nuit, alors qu'il avait été modifié par les récents événements; c'était comme s'ils ne savaient plus comment se comporter avec l'autre. Était-il le père qu'elle avait toujours connu et aimé, qui lui avait lu des histoires jusque tard dans la nuit? Ou était-il son commandant maintenant?

Il se tenait là, la regardant, et elle se rendit compte qu'il ne savait pas quoi dire comme le silence pesait entre eux, le seul bruit, le vent balayant le fort, les torches vacillant derrière eux tandis que les hommes commençaient à les allumer pour combattre la nuit. Enfin, Kyra ne pouvait supporter le silence plus longtemps.

« Vas-tu rapporter tout cela à Volis? » demanda-t-elle, comme un chariot plein d'épées passait en branlant.

Il se retourna et examina le chariot et sembla sortir de sa rêverie. Il ne pas regarda en arrière, vers Kyra, mais regarda plutôt le chariot comme il secouait la tête.

« Volis n'a rien pour nous maintenant, mais la mort », dit-il, sa voix profonde et définitive. « Nous nous dirigeons maintenant vers le sud. »

Kyra fut surprise.

« Sud? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

« Espehus », déclara-t-il.

Le cœur de Kyra se remplit d'excitation comme elle imaginait leur voyage vers Espehus, l'ancienne place forte perchée sur la mer, leur plus grand voisin du sud. Elle devint encore plus excitée quand elle réalisa — s'ils allaient là-bas, cela ne pouvait signifier qu'une chose: ils se préparaient à la guerre.

Il hocha la tête, comme s'il lisait dans son esprit.

« On ne peut pas revenir en arrière maintenant », dit-il.

Kyra regarda son père avec un sentiment de fierté qu'elle n'avait pas ressenti depuis des années. Il n'était plus le guerrier complaisant, vivant son âge mûr dans la sécurité d'un petit fort, mais il était maintenant le commandant audacieux qu'elle connaissait autrefois, prêt à tout risquer pour la liberté.

« Quand partons-nous? » demanda-t-elle, le cœur battant, anticipant sa première bataille.

Elle fut surprise de le voir secouer la tête.

« Pas nous », corrigea-t-il. « Moi et mes hommes. Pas toi. »

Kyra en fut abattue, les paroles de son père s'enfonçant comme un poignard dans son cœur.

« Tu vas me laisser derrière? » demanda-t-elle, en bégayant. « Après tout ce qui est arrivé? Que dois-je faire pour te prouver ma valeur? »

Il secoua la tête fermement, et elle fut dévastée de voir le regard dur dans ses yeux, un regard qui signifiait, elle le savait, qu'il ne changerait pas d'avis.

« Tu iras chez ton oncle », dit-il. C'était un ordre, pas une demande, et avec ces mots, elle comprit son statut: elle était son soldat maintenant, pas sa fille. Cela lui fit mal.

Kyra respira profondément — elle ne céderait pas si vite.

« Je veux me battre à tes côtés », insista-t-elle. « Je peux t'aider. »

« Tu m'aideras », dit-il, « en allant là où on a besoin de toi. J'ai besoin que tu sois avec lui. »

Elle fronça les sourcils, essayant de comprendre.

« Mais pourquoi? » demanda-t-elle.

Il resta silencieux pendant un long moment, jusqu'à ce qu'il soupire.

« Tu possèdes ... » commença-t-il, « ... *des habilités* que je ne comprends

pas. Des habilités dont nous aurons besoin pour gagner cette guerre. Des habilités que seul ton oncle saura encourager. »

Il tendit la main et tint son épaule d'une manière significative.

« Si tu veux nous aider », ajouta-t-il, « si tu veux aider notre peuple, c'est l'endroit où on a besoin de toi. Je n'ai pas besoin d'un autre soldat — j'ai besoin des talents uniques que tu as à offrir. Des habilités que personne d'autre n'a. »

Elle vit le sérieux de son regard et bien qu'elle se sentît misérable à la perspective d'être incapable de se joindre à lui, elle ressentit un certain réconfort à ses mots — avec un sens aigu de la curiosité. Elle se demandait à quelles habilités il faisait allusion, et se demandait qui pouvait être son oncle.

« Vas et apprend ce que je ne peux pas t'apprendre », ajouta-t-il. « Reviens plus forte. Et aide-moi à gagner. »

Kyra le regarda droit dans les yeux, et elle sentit le respect, la chaleur retournant, et elle commença à se sentir à nouveau restaurée.

« Ur est un long voyage », ajouta-t-il. « Un bon trois jours à cheval vers l'ouest et le nord. Tu devras traverser Escalon seule. Il va te falloir chevaucher rapidement, furtivement et éviter les routes. L'histoire de ce qui s'est passé ici va bientôt se répandre et les seigneurs pandésiens seront furieux. Les routes seront dangereuses — reste dans les bois. Dirige-toi vers le nord, trouve la mer et garde-la en vue. Elle sera ta boussole. Suis son littoral et tu trouveras Ur. Reste à l'écart des villages, reste à l'écart des gens. Ne t'arrête pas. Ne dis à personne où tu vas. Ne parle à personne. »

Il l'attrapa fermement par les épaules et ses yeux s'obscurcirent avec urgence, l'effrayant.

« Comprends-tu ce que je dis? » implora-t-il. « C'est un voyage dangereux pour tout homme — encore plus pour une fille seule. Je ne peux me passer de personne pour t'accompagner. J'ai besoin que tu sois assez forte pour faire cela toute seule. L'es-tu? »

Elle pouvait entendre la peur dans la voix de son père, l'amour d'un père déchiré, et elle hocha la tête, sentant de la fierté qu'il lui confia une telle quête.

« Je le suis, mon père », dit-elle fièrement.

Il l'étudia, puis finalement hocha la tête, comme s'il était satisfait. Lentement, ses yeux se remplirent de larmes. »

« De tous mes hommes », dit-il, « de tous ces guerriers, tu es celle dont j'ai le plus besoin. Pas tes frères, et même pas mes soldats de confiance. *Tu* es la seule, la seule, qui peut gagner cette guerre. »

Kyra se sentait confuse et submergée; elle ne comprenait pas bien ce qu'il voulait dire. Elle ouvrit la bouche pour lui demander quand soudain, elle sentit un mouvement approcher.

Elle se retourna pour voir Baylor, le maître de la cavalerie de son père, s'approchant avec son sourire habituel. Un homme court, avec un surplus de poids, des sourcils épais et des cheveux fins, il s'approcha d'eux avec son aplomb habituel et lui sourit, puis regarda son père, comme s'il attendait son

approbation.

Son père hocha la tête, et Kyra se demanda ce qui se passait, comme Baylor se tournait vers elle.

« On me dit que tu pars en voyage », dit Baylor de sa voix nasale. « Pour cela, tu auras besoin d'un cheval. »

Kyra fronça les sourcils, confuse.

« J'ai un cheval », répondit-elle, regardant le beau cheval qu'elle avait monté pendant la bataille avec les hommes du Seigneur, attaché de l'autre côté de la cour.

Baylor sourit.

« Ce n'est pas un cheval », dit-il.

Baylor regarda son père et son père hocha la tête, et Kyra essaya de comprendre ce qui se passait.

« Suis-moi », dit-il, et sans attendre, il se retourna soudainement et s'éloigna en direction des écuries.

Kyra le regarda partir, confuse, puis regarda à son père. Il hocha la tête en réponse.

« Suis-le », dit-il. « Tu ne le regretteras pas. »

*

Kyra traversa la cour enneigée avec Baylor, rejointe par Anvin, Arthfael et Vidar, se dirigeant avidement vers les écuries de pierres dans la distance. Comme elle marchait, Kyra se demanda ce que Baylor avait voulu dire, se questionnant au sujet de ce cheval qu'il avait à l'esprit pour elle. Dans son esprit, un cheval n'était pas très différent d'un autre.

Comme ils approchaient de la large étable de pierres, au moins une centaine de mètres de long, Baylor se tourna vers elle, ses yeux écarquillés de plaisir.

« La fille de Notre Seigneur aura besoin d'un beau cheval pour l'emmener partout où elle va. »

Le cœur de Kyra s'accéléra; elle n'avait jamais reçu un cheval de Baylor avant, un honneur habituellement réservé uniquement pour les guerriers distingués. Elle avait toujours rêvé d'en avoir un quand elle serait assez vieille, et quand elle l'aurait mérité. C'était un honneur que même ses frères plus âgés n'avaient pas reçu.

Anvin hocha la tête fièrement.

« Tu l'as mérité », dit-il.

« Si tu peux faire face à un dragon », ajouta Arthfael avec un sourire, « tu peux très certainement te charger d'un cheval de maître. »

Comme ils se rapprochaient des écuries, une petite foule commença à se rassembler, se joignant à eux comme ils marchaient, les hommes faisant une pause dans leur collecte d'armes, clairement curieux de voir où on la menait. Ses deux frères aînés, Brandon et Braxton, se joignirent à eux, aussi, regardant

Kyra sans un mot, de la jalousie dans leurs yeux. Ils regardèrent rapidement dans une autre direction, trop fiers, comme d'habitude, pour la reconnaître, et encore moins lui offrir un éloge sous quelques formes que ce soit. Elle, malheureusement, n'attendait rien d'autre d'eux.

Kyra entendit des pas et regarda par-dessus son épaule, heureuse de voir son amie Dierdre la rejoindre, aussi.

« J'ai entendu dire que tu parlais », dit Dierdre venant à côté d'elle.

Kyra marchait à côté de sa nouvelle amie, réconfortée par sa présence. Elle repensa à leur temps ensemble dans la cellule du gouverneur, toutes les souffrances qu'elles avaient endurées, s'échappant, et elle sentit un lien instantané avec elle. Dierdre avait traversé un enfer pire que ce qu'elle-même avait enduré, et comme elle l'étudiait, des cercles noirs sous ses yeux, une aura de souffrance et de tristesse subsistant encore autour d'elle, elle se demanda ce qui allait devenir d'elle. Elle ne pouvait pas la laisser seule dans ce fort, comprit-elle. Avec l'armée se dirigeant vers le sud, Dierdre serait laissée seule.

« J'aurais bien besoin d'une compagne de voyage », dit Kyra, une idée se formant comme elle prononçait ces mots.

Dierdre la regarda, les yeux écarquillés de surprise, et un large sourire se forma sur son visage, levant le lourd aura qui l'entourait.

« J'espérais que tu allais le demander », répondit-elle.

Anvin, l'entendant, fronça les sourcils.

« Je ne sais pas si ton père approuverait », intervint-il. « Tu as des choses sérieuses devant toi. »

« Je ne vais pas interférer », déclara Dierdre. « Je dois traverser Escalon de toute façon. Je retourne chez mon père. Je préférerais ne pas le traverser seule. »

Anvin frotta sa barbe.

« Ton père n'aimerait pas cela », dit-il à Kyra. « Elle pourrait être un problème. »

Kyra posa une main rassurante sur le poignet d'Anvin, résolue.

« Dierdre est mon amie », dit-elle, mettant fin à la discussion. « Je ne l'abandonnerais pas, comme tu n'abandonnerais pas un de tes hommes. Qu'est-ce que tu m'as toujours dit? *Aucun homme laissé derrière.* »

Kyra soupira.

« Je peux avoir aidé à sauver Dierdre de cette cellule », ajouta Kyra, « mais elle a aussi aidé à me sauver. J'ai une dette envers elle. Je suis désolée, mais ce que mon père pense importe peu. C'est *moi* qui traverset Escalon seule, pas lui. Elle vient avec moi. »

Dierdre sourit. Elle se mit aux côtés Kyra et lia son bras avec le sien, une nouvelle fierté dans sa démarche. Kyra se sentait bien à l'idée d'avoir Dierdre avec elle pendant son voyage, et elle savait qu'elle avait pris la bonne décision, peu importe ce qui allait se produire.

Kyra remarqua ses frères marchant à proximité et elle ne put s'empêcher

de ressentir un sentiment de déception qu'ils ne soient pas plus protecteurs avec elle, qu'ils ne pensent pas à offrir de se joindre à elles, aussi; ils étaient trop occupés à entrer en compétition avec elle. Cela l'attristait que la nature de sa relation avec eux soit telle, mais elle ne pouvait pas changer les autres. Elle était mieux comme ça de toute façon, réalisa-t-elle. Ils étaient remplis de bravade et feraient quelque chose de téméraire pour lui causer des ennuis.

« J'aimerais t'accompagner, aussi », déclara Anvin, sa voix lourde de culpabilité. « L'idée de ta traversée d'Escalon ne me plaît pas. » Il soupira. « Mais ton père a besoin de moi plus que jamais. Il m'a demandé de le rejoindre dans le sud. »

« Et moi », ajouta Arthfael. « Je voudrais me joindre à toi, aussi mais j'ai été assigné à joindre les hommes au sud. »

« Et je reste derrière pour garder Volis en son absence », ajouta Vidar.

Kyra fut touchée par leur soutien.

« Ne vous inquiétez pas », répondit-elle. « Je n'ai que trois jours de voyage devant moi. Je n'aurai pas de problème. »

« Tout ira bien », intervint Baylor, se rapprochant. « Et ton nouveau cheval va rendre cela possible. »

Avec cela, Baylor ouvrit toute grande la porte des écuries et ils le suivirent tous dans le bâtiment bas en pierres, l'odeur des chevaux lourde dans l'air.

Les yeux de Kyra s'ajustèrent lentement à la pénombre, comme elle le suivait, les écuries humides et fraîches, remplies du bruit des chevaux excités. Elle parcouru des yeux les stalles et vit devant elle des rangs des plus beaux chevaux qu'elle ait jamais vus, grands, forts, de superbes chevaux, noirs et bruns, chacun d'entre eux, un champion. C'était un coffre aux trésors.

« Les hommes du Seigneur réservaient le meilleur pour eux-mêmes », expliqua Baylor comme il descendait l'allée d'un air fanfaron, dans son élément. Il touchait un cheval ici et tapotait l'autre là et les animaux semblait prendre vie en sa présence.

Kyra marchait lentement, observant tout cela. Chaque cheval était comme une œuvre d'art, plus grand que la plupart des chevaux qu'elle avait vus, remplis de beauté et de puissance.

« Grâce à toi et à ton dragon, ces chevaux sont les nôtres maintenant », déclara Baylor. « Il est tout à fait approprié que tu fasses ton choix en premier. Ton père m'a ordonné de te laisser le premier choix, même avant lui. »

Kyra était bouleversée. Comme elle étudiait l'écurie, elle sentit un grand fardeau de responsabilité, sachant que c'était un choix qui ne lui serait offert qu'une fois dans sa vie.

Elle marcha lentement, faisant courir sa main le long de leurs crinières, sentant à quel point ils étaient doux et lisses, puissants, et elle n'avait aucune idée lequel choisir.

« Comment puis-je choisir? » demanda-t-elle à Baylor.

Il sourit et secoua la tête.

« J'ai dressé des chevaux toute ma vie », répondit-il, « j'en ai élevés, aussi. Et s'il y a une chose que je sais, c'est qu'il n'y a pas deux chevaux qui sont pareils. Certains sont élevés pour la vitesse, d'autres pour l'endurance; certains sont faits pour la force, tandis que d'autres sont faits pour transporter une charge. Certains sont trop fiers pour transporter quelque chose. Et d'autres, eh bien, d'autres sont faits pour la bataille. Certaines prospèrent dans des joutes en solo, d'autres veulent juste se battre, et d'autres encore sont créés pour le marathon de la guerre. Certains seront ton meilleur ami, d'autres vont se retourner contre toi. Ta relation avec un cheval est une chose magique. Ils doivent t'appeler à eux, et tu dois les appeler à toi. Choisis bien, et ton cheval sera toujours à ton côté, au moment de la bataille et en temps de guerre. Aucun bon guerrier n'est complet sans un bon cheval. »

Kyra marcha lentement, le cœur battant d'émotion, passant cheval après cheval, certains la regardant, certains regardant au loin, certains hennissant et piétinant avec impatience, d'autres encore se tenant immobiles. Elle attendait une connexion, et pourtant elle n'en sentait pas une. Elle était frustrée.

Puis, soudain, Kyra sentit un frisson lui parcourir l'échine, comme un éclair la traversant. Cela vint sous forme d'un son aigu retentissant dans les écuries, un son qui lui disait que *cela* était son cheval. Le son ne ressemblait pas à celui fait par un cheval — mais à celui émit par quelque chose de beaucoup plus sombre, plus puissant. Il coupa à travers le bruit et s'éleva au-dessus de tous les autres sons, comme un lion sauvage essayant de se libérer de sa cage. Le son la terrifiait — et l'attirait en même.

Kyra se tourna vers la source, à l'autre bout de l'écurie, et comme elle le faisait il y eut un fracas soudain de bois. Elle vit la stalle éclater en morceaux, le bois volant partout, et une commotion s'en suivit pendant que plusieurs hommes se précipitaient, en essayant de fermer la porte en bois brisée. Un cheval continuant à la briser avec ses sabots.

Kyra se précipita vers la commotion.

« Où vas-tu? » demanda Baylor. « Les beaux chevaux sont ici. »

Mais Kyra l'ignora, prenant de la vitesse, son cœur battant plus vite, comme elle s'approchait. Elle savait qu'il l'appelait.

Baylor et les autres se précipitèrent pour la rattraper alors qu'elle approchait du bout de l'allée, tourna et eut le souffle coupé à la vue devant elle. Il y avait là ce qui semblait être un cheval, mais deux fois la taille des autres, des jambes grosses comme des troncs d'arbres. Il y avait deux petites cornes acérées, à peine visibles derrière ses oreilles. Son pelage n'était pas brun ou noir comme les autres, mais d'un écarlate profond et ses yeux, contrairement aux autres, brillaient en vert. Ils la regardèrent directement, et l'intensité de son regard la frappa dans la poitrine, lui enlevant son souffle. Elle ne pouvait pas bouger.

La créature, qui la dominait, fit un bruit comme un grognement et révéla des crocs.

« Quel est ce cheval? » demanda-t-elle à Baylor, sa voix à peine plus

qu'un murmure.

Il secoua la tête de désapprobation.

« Ce n'est pas un cheval », il fronça les sourcils, « mais une bête sauvage. Un monstre. Très rare. C'est un solzor. Importé des coins les plus reculés de Pandesia. Le Seigneur gouverneur doit l'avoir gardé comme un trophée à montrer. Il ne pouvait pas monter la créature — personne ne le pourrait. Les solzors sont des créatures sauvages, qui ne peuvent pas être apprivoisées. Viens — tu perds un temps précieux. Retournons aux chevaux. »

Mais Kyra se tint là, enracinée sur place, incapable de détourner le regard. Son cœur battait comme elle savait ce que cela signifiait pour elle.

« Je choisis celui-ci », dit-elle à Baylor.

Baylor et les autres en eurent le souffle coupé, tous la dévisageant comme si elle était folle. Un silence stupéfait suivi.

« Kyra », commença Anvin, « ton père ne permettrait jamais — »

« C'est mon choix, n'est-ce pas? » répondit-elle.

Il fronça les sourcils et mit les mains sur ses hanches.

« Ce n'est pas un cheval! » insista-t-il. « C'est une créature sauvage. »

« Il te tuerait plutôt », ajouta Baylor.

Kyra se tourna vers lui.

« N'était-ce pas toi qui m'a dit faire confiance à mes instincts? » demanda-t-elle. « Eh bien, c'est là où ils m'ont conduite. Cet animal et moi allons de pair. »

Le solzor leva soudainement ses immenses jambes, fracassa une autre porte en bois et envoyant des éclats partout et des hommes se recroqueviller. Kyra était émerveillée. Il était sauvage et indompté et magnifique, un animal trop grand pour ce lieu, trop grand pour la captivité, et de loin supérieur aux autres.

« Pourquoi devrait-elle l'avoir? » Brandon demanda, faisant un pas en avant et poussant les autres hors de son chemin. « Je suis plus vieux, après tout. *Je* le veux. »

Avant qu'elle ne puisse répondre, Brandon se précipita en avant comme pour le réclamer. Il se prépara à sauter sur son dos et le solzor résista sauvagement et le jeta par terre. Il vola à travers les écuries et s'écrasa contre le mur.

Braxton se précipita alors, comme s'il allait le revendiquer, lui aussi, et à ce moment la créature fit pivoter sa tête et trancha le bras de Brandon avec ses crocs.

Saignant, Brandon hurla et s'enfuit des écuries, serrant son bras. Braxton se remit sur ses pieds et le suivit, le solzor le manquant juste comme il tentait de le mordre.

Kyra se tint, subjuguée, et pourtant sans peur. Elle savait que, pour elle, ce serait différent. Elle sentait une connexion avec cette bête, de la même manière qu'elle avait senti une connexion avec Théos.

Kyra s'avança tout à coup, hardiment, debout juste en face de lui, à portée

de ses crocs meurtriers. Elle voulait montrer au solzor qu'elle lui faisait confiance.

« Kyra! » cria Anvin, sa voix pleine d'inquiétude. « Éloigne-toi! »

Mais Kyra l'ignora. Elle se tint là, à regarder la bête dans les yeux.

La bête la regarda en retour, un faible grognement venant de sa gorge, comme si elle débattait de ce qu'il fallait faire. Kyra tremblait de peur, mais elle ne voulait pas que les autres le voient.

Elle se força à montrer son courage. Elle leva une main lentement, fit un pas en avant, et toucha sa peau écarlate. Il gronda plus fort, montrant ses crocs, et elle pouvait sentir sa colère et frustration.

« Déverrouillez ses chaînes », commanda-t-elle aux autres.

« Quoi ? » s'exclama l'un d'entre eux.

« Cela n'est pas sage », s'exclama Baylor, la peur dans sa voix.

« Faites ce que je dis! » insista-t-elle, sentant une force se lever en elle, comme si la volonté de cette bête affluait à travers elle.

Derrière elle, des soldats se précipitèrent avec des clés, déverrouillant ses chaînes. Pendant tout ce temps, les yeux en colère de la bête ne l'avaient jamais quittée, grondant, comme si elle la mesurait, la mettait au défi.

Dès que les chaînes lui furent enlevées, la bête piétina, comme si elle menaçait d'attaquer.

Mais, curieusement, elle ne le fit pas. Au lieu de cela, elle fixa Kyra, fixant ses yeux sur elle, et lentement son regard de colère sembla se transformer en un de tolérance. Peut-être même de gratitude.

Imperceptiblement, la bête sembla baisser la tête; c'était un geste subtil, presque imperceptible, mais un qu'elle pouvait déchiffrer.

Kyra s'avança, tint sa crinière, et dans un mouvement rapide monta l'animal.

Un hoquet de surprise remplit la salle.

Tout d'abord, la bête frissonna et commença à ruer. Mais Kyra sentit que c'était pour la galerie. Il n'avait pas vraiment envie de la désarçonner, il voulait juste établir sa défiance, montrer qui était en contrôle, la garder sur la pointe des pieds. Il voulait lui faire savoir qu'il était une créature de la nature, une créature à être apprivoisée par personne.

Je ne veux pas t'apprivoiser, dit-elle à elle dans son esprit. *Je souhaite seulement être ta partenaire dans la bataille.*

Le solzor se calma, caracolant toujours, mais pas aussi follement, comme s'il l'avait entendue. Bientôt, il cessa de bouger, parfaitement immobile sous elle, grognant en direction des autres, comme pour la protéger.

Kyra, assise sur le solzor, maintenant calme, regarda les autres. Une mer de visages choqués la regardaient, bouche bée.

Kyra sourit lentement, un large sourire, ressentant un grand sentiment de triomphe.

« Ceci », dit-elle, « est mon choix. Et son nom est Andor. »

Kyra montait Andor durant une promenade au centre de la cour d'Argos, et tous les hommes de son père, des soldats endurcis, s'arrêtèrent et la regardèrent dans la crainte tandis qu'elle passait. De toute évidence, ils n'avaient jamais vu quelque chose comme ça.

Kyra tenait sa crinière doucement, essayant de le calmer comme il grondait doucement à tous les hommes, les fusillant du regard, comme s'il menait une vendetta pour avoir été mis en cage. Kyra ajusta son équilibre, Baylor ayant mis une nouvelle selle de cuir sur l'animal, et essaya de s'habituer à chevaucher si haut. Elle se sentait plus puissante avec cette bête sous elle qu'elle ne l'avait jamais été.

À côté d'elle, Dierdre montait une belle jument que Baylor avait choisie pour elle, et elles continuèrent à travers la neige jusqu'à ce que Kyra repère son père au loin, debout près de la porte, qui l'attendait. Il se tenait avec ses hommes, attendant tous de la voir partir, et eux aussi, la regardaient avec peur et émerveillement, stupéfaits qu'elle puisse monter cet animal. Elle vit de l'admiration dans leurs yeux, et cela l'enhardit pour le voyage à venir. Si Théos ne lui revenait pas, au moins, elle avait cette magnifique créature sous elle.

Kyra démontra lorsqu'elle a atteint son père, guidant Andor par sa crinière et voyant l'étincelle d'inquiétude dans les yeux de son père. Elle ne savait pas si c'était à cause de cette bête ou du voyage à venir. Son regard d'inquiétude la rassura, lui fit comprendre qu'elle n'était pas la seule à craindre ce qui les attendait, et qu'il se souciait d'elle après tout. Pour un bref instant, il laissa tomber sa garde et lui lança un regard qu'elle seule pouvait reconnaître : l'amour d'un père. Elle pouvait dire qu'il se débattait avec sa décision de l'envoyer sur cette quête.

Elle s'arrêta à quelques pieds, en face de lui, et tout devint silencieux comme les hommes se rassemblaient autour d'eux pour observer l'échange.

Elle lui sourit.

« Ne t'inquiète pas, Père », dit-elle. « Tu m'as élevée pour être forte. »

Il hocha la tête en réponse, faisant semblant d'être rassuré et pourtant elle pouvait voir qu'il ne l'était pas. Il était encore et surtout, un père.

Il leva les yeux, cherchant le ciel.

« Si seulement ton dragon venait te voir maintenant », dit-il. « Tu pourrais traverser Escalon en quelques minutes. Ou mieux encore, il pourrait se joindre à toi dans ton voyage et incinérer tous ceux qui se mettraient dans ton chemin. »

Kyra sourit tristement.

« Théos est parti maintenant, Père. »

Il la regarda, les yeux émerveillés

« À jamais ? » demanda-t-il, la question d'un chef de guerre menant ses hommes dans la bataille, ayant besoin de savoir, mais ayant peur de poser la

question.

Kyra ferma les yeux et essaya de se mettre à l'écoute, d'obtenir une réponse. Elle voulait que Théos lui réponde.

Pourtant, il y avait un silence engourdissant. Cela lui fit se demander si elle avait jamais eu une connexion avec Théos pour commencer, ou si elle l'avait imaginée.

« Je ne sais pas, mon père », répondit-elle honnêtement.

Il hocha la tête, acceptant, le regard d'un homme qui avait appris à accepter les choses comme elles étaient et à compter sur lui-même.

« Rappelle-toi ce que je — » commença son père.

« KYRA! » un cri excité coupa à travers l'air.

Kyra se retourna tandis que les hommes se séparaient et son cœur se souleva de plaisir en voyant Aidan courir à travers les portes de la ville, Léo à ses côtés, sautant d'un chariot conduit par les hommes de son père. Il courut droit vers elle, trébuchant dans la neige, Léo encore plus vite, loin devant lui, et bondissant déjà dans les bras de Kyra.

Kyra rit comme Léo la renversait, debout sur sa poitrine et léchant encore et encore son visage. Derrière elle, Andor gronda, la protégeant déjà, et Léo se leva et lui fit face, grondant en retour. Ils étaient deux créatures intrépides, voulant la protéger autant l'un que l'autre et Kyra se sentait honorée.

Elle se leva et se tint entre eux, retenant Léo.

« Ça va, Léo », dit-elle. « Andor est mon ami. Et Andor », dit-elle, se retournant, « Léo est à moi, aussi. »

Léo recula à contrecœur, tandis Andor continuait à gronder, quoique moins fort.

« Kyra! »

Kyra se retourna comme Aidan courait dans ses bras. Elle se pencha et le serra fort contre elle tandis que ses petites mains l'agrippaient. Il était si bon d'embrasser son petit frère, qu'elle, elle était certaine, ne reverrait jamais. C'était tout ce qui restait de normalité dans le tourbillon que sa vie était devenue, la seule chose qui n'avait pas changé.

« J'ai entendu dire que tu étais ici », dit-il rapidement, « et j'ai convaincu quelqu'un de m'emmener avec eux pour te voir. Je suis tellement heureux que tu sois de retour. »

Elle sourit tristement.

« Je crains que ce ne soit pas pour longtemps, mon frère », dit-elle.

Un éclair d'inquiétude passa sur son visage.

« Tu t'en vas? » demanda-t-il, déçu.

Son père intervint.

« Elle se prépare à aller voir son oncle », expliqua-t-il. « Laisse-la partir maintenant. »

Kyra nota que son père avait dit *son* oncle et non *votre* oncle et elle se demanda pourquoi.

« Alors je vais me joindre à elle! » insista Aidan fièrement.

Son père secoua la tête.

« Non, tu ne le feras pas », répondit-il.

Kyra sourit à son petit frère, si brave, comme toujours.

« Père a besoin de toi ailleurs », dit-elle.

« Le champ de bataille? » demanda Aidan en se tournant vers leur père avec espoir. « Vous partez vers Esephus », ajouta-t-il rapidement. « Je l'ai entendu dire! Je veux me joindre à vous! »

Mais il secoua la tête.

« C'est Volis pour toi », répondit-il. « Tu vas rester là, protégé par les hommes que je laisse derrière. Le champ de bataille n'est pas un endroit pour toi maintenant. Un jour. »

Aidan rougit de déception.

« Mais je veux me battre, Père! » protesta-t-il. « Je n'ai pas besoin de rester barricadé dans une forteresse vide avec les femmes et les enfants! »

Ses hommes ricanèrent, mais son père avait l'air grave.

« Ma décision est prise », répondit-il sèchement.

Aidan fronça les sourcils.

« Si je ne peux pas me joindre à Kyra et je ne peux pas vous rejoindre », dit-il, refusant d'abandonner, « alors à quoi sert d'en apprendre plus sur les batailles, d'apprendre à utiliser les armes? À quoi sert tout mon entraînement? »

« Attends d'abord que les poils te poussent sur la poitrine, petit frère », rit Braxton, faisant un pas en avant, Brandon à côté de lui.

Un rire éclata parmi les hommes et Aidan rougit, clairement embarrassé devant les autres.

Kyra, se sentant mal à l'aise, se mit à genoux devant lui et le regarda, plaçant une main sur sa joue.

« Tu seras un bien meilleur guerrier que chacun d'eux », le rassura-t-elle doucement, de sorte que lui seul pouvait l'entendre. « Soit patient. Pendant ce temps, veille sur Volis. Elle a besoin de toi, aussi. Rends-moi fier. Je reviendrai, je te le promets, et un jour nous combattons ensemble dans de grandes batailles. »

Aidan sembla se radoucir un peu, comme il se penchait en avant et l'étreignait à nouveau.

« Je ne veux pas que tu partes », dit-il doucement. « J'ai rêvé de toi. J'ai rêvé ... » Il la regarda à contrecœur, les yeux remplis de peur. «... Que tu mourrais là-bas. »

Kyra ressentit un choc à ses mots, surtout quand elle vit le regard dans ses yeux. Cela la hanta. Elle ne savait pas quoi dire.

Anvin s'avança et drapa sur ses épaules d'épaisses fourrures, lourdes, la réchauffant; elle se sentit plus lourdes de 10 livres, mais elles bloquaient le vent et faisaient disparaître les frissons le long de son dos. Il sourit en retour.

« Tes nuits seront longues, et les feux seront loin », dit-il, et il lui donna une étreinte rapide.

Son père s'avança rapidement et l'étreint, la forte étreinte d'un chef de guerre. Elle l'étreignit en retour, perdue dans ses muscles, se sentant en sécurité.

« Tu es ma fille », dit-il fermement, « ne l'oublie pas. » Il baissa alors la voix pour que les autres ne puissent pas l'entendre, et ajouta : « Je t'aime. »

Elle était submergée par les émotions, mais avant qu'elle ne puisse répondre, il se retourna et s'éloigna rapidement et au même moment Léo gémit et sauta sur elle, poussant son nez dans sa poitrine.

« Il veut aller avec toi », observa Aidan. « Emmène-le — tu auras besoin de lui beaucoup plus que moi, enfermé à Volis. Il est à toi de toute façon. »

Kyra étreint Léo, incapable de refuser, comme il ne la quittait pas. Elle se sentait réconfortée par l'idée qu'il se joignait à elle, il lui avait beaucoup manqué. Elle pouvait utiliser une autre paire d'yeux et d'oreilles, aussi, et il n'y avait personne de plus loyal que Léo.

Prête, Kyra monta Andor tandis que les hommes de son père se séparaient. Ils tirent des torches de respect pour elle tout le long du pont, éloignant la nuit, éclairant un chemin pour elle. Elle regarda par-delà d'eux et vit le ciel assombri, le désert devant elle. Elle sentait de l'excitation, de la peur, et surtout, un sens du devoir. Un objectif. Devant elle était la quête la plus importante de sa vie, une quête qui avait en jeu non seulement son identité, mais le sort de tout Escalon. Les enjeux ne pouvaient être plus élevés.

Son bâton attaché sur une épaule, son arc sur l'autre, Léo et Dierdre à ses côtés, Andor sous elle, et tous les hommes de son père la regardant, Kyra commença à faire avancer Andor au pas vers les portes de la ville. Elle alla d'abord lentement, à travers les torches, passant les hommes, se sentant comme si elle marchait dans un rêve, marchait vers son destin. Elle ne regarda pas en arrière, ne voulant pas perdre sa détermination. Le son faible d'un cor sonné par les hommes de son père se fit entendre, un cor sonnant le départ, le son du respect.

Elle était prête à donner un coup de talon Andor, mais il l'avait déjà anticipé. Il commença à courir, d'abord au trot, puis au galop.

En quelques instants Kyra se retrouva à galoper dans la neige, à travers les portes d'Argos, sur le pont, dans les champs, le vent froid dans ses cheveux et rien devant elle, mais une longue route, des créatures sauvages et la noirceur de la nuit tombante.

CHAPITRE QUATRE

Merk courait à travers le bois, trébuchant sur la pente terreuse, se fauflant entre les arbres, les feuilles de Whitewood craquant sous lui comme il courait avec la dernière énergie. Il regardait devant lui et conservait dans son champs de vision les panaches de fumée au loin, remplissant l'horizon, bloquant le coucher de soleil rouge sang, et il avait un sentiment croissant d'urgence. Il savait que la jeune fille était là-bas, quelque part, peut-être assassinée en ce moment même, et il ne pouvait pas faire courir ses jambes assez vite.

Meurtre semblait le trouver; il le rencontrait à chaque détour, apparemment tous les jours, de la façon dont les autres hommes étaient convoqués à la maison pour le dîner. *Il avait un rendez-vous avec la mort, sa mère avait l'habitude de dire.* Ces mots résonnaient dans sa tête, l'avaient hanté pour la plus grande partie de sa vie. Est-ce que les mots de sa mère devenaient vrais d'eux-mêmes? Ou était-il né avec une étoile noire au-dessus de sa tête?

Tuer pour Merk était un élément naturel de sa vie, comme respirer ou avoir à déjeuner, peu importe pour qui il le faisait, ou comment. Plus il réfléchissait, plus il ressentait un grand sentiment de dégoût, comme s'il voulait vomir toute sa vie. Mais alors que tout à l'intérieur de lui criait de faire demi-tour, pour commencer une nouvelle vie, de continuer son pèlerinage vers la Tour de Ur, il ne pouvait pas le faire. La violence, une fois de plus, le convoquait, et maintenant n'était pas le temps d'ignorer son appel.

Merk courait, les nuages de fumée flottant au vent se rapprochant, rendant sa respiration plus difficile, l'odeur de fumée nauséabonde dans ses narines, et un sentiment familier commença à l'envahir. Ce n'était pas la peur ou même, après toutes ces années, l'excitation. C'était un sentiment de familiarité. De la machine à tuer qu'il était sur le point de devenir. C'était toujours ce qui arrivait quand il entrait dans la bataille — sa propre bataille privée. Dans sa version de la bataille, il tuait son adversaire face à face; il n'avait pas à se cacher derrière une visière ou armure ou les applaudissements de la foule comme ces chevaliers de fantaisie. À son avis, la sienne était la bataille la plus courageuse de tous, réservée aux vrais guerriers comme lui.

Et pourtant, comme il courait, quelque chose semblait différent pour Merk. Habituellement, Merk ne se souciait pas de qui vivait ou mourait; c'était juste le travail. Cela le laissait libre de raisonner, libre d'être assombri émotionnellement. Pourtant, cette fois, c'était différent. Pour la première fois, d'aussi loin qu'il pouvait se souvenir, on ne le payait pour faire cela. Il procédait de sa propre volonté, pour aucune autre raison que parce qu'il plaignait la jeune fille et voulait redresser les torts. Cela le rendait investi et il n'aimait pas ce sentiment. Il regrettait maintenant de ne pas avoir agi plus tôt et de l'avoir repoussée.

Merk courait à un rythme soutenu, ne portant pas d'armes — et n'en avait pas besoin. Il avait seulement à sa ceinture son poignard, et cela suffisait. En effet, il ne l'utiliserait peut-être même pas. Il préférerait entrer en bataille sans armes: prenant ses adversaires au dépourvu. En outre, il pouvait toujours dépouiller ses ennemis de leurs armes et les utiliser contre eux. Cela le laissait avec un arsenal instantané partout où il allait.

Merk surgit brusquement de Whitewood, les arbres faisant place à des plaines ouvertes et des collines, fut accueilli par l'énorme soleil rouge, bas sur l'horizon. La vallée s'étalait devant lui, le ciel au-dessus noir, comme en colère, rempli de fumée, et là, en feu, ce qui ne pouvait qu'être les vestiges de la ferme de la jeune fille. Merk pouvait l'entendre d'ici, les cris joyeux des hommes, des criminels, leurs voix remplies de plaisir, de soif de sang. D'un œil professionnel, il balaya la scène du crime et les repéra immédiatement, une douzaine d'hommes, leurs visages éclairés par les torches qu'ils tenaient comme ils couraient de çà et là, mettant le feu à tout. Certains couraient de l'écurie à la maison, approchant leurs torches de la paille des toits, tandis que d'autres abattaient des bovins innocents, les frappant avec des haches. L'un d'eux, il vit, traînait un corps par les cheveux sur le sol boueux.

Une femme.

Le cœur de Merk accéléra comme il se demandait si c'était la fille et si elle était morte ou vivante. Il la traînait vers ce qui semblait être la famille de la jeune fille, tous attachés à la grange par des cordes. Il y avait son père et sa mère, et à côté d'eux, probablement ses sœurs, plus petites, plus jeunes. Comme une brise déplaçait un nuage de fumée noire, Merk eut un aperçu de longs cheveux blonds couverts avec de la saleté, et il savait que c'était elle.

Merk sentit une montée d'adrénaline comme il descendait la colline à un sprint. Il se précipita dans le camp boueux, courant au milieu des flammes et de la fumée, et il pouvait enfin voir ce qui se passait: la famille de la jeune fille, contre le mur, était déjà morte, éborgnée, leurs corps suspendus mollement contre le mur. Il ressentit une vague de soulagement en voyant que la jeune fille était encore en vie, résistant comme ils la traînaient pour rejoindre sa famille. Il vit une des brutes attendant son arrivée avec un poignard, et il savait qu'elle serait la prochaine. Il était arrivé trop tard pour sauver sa famille, mais pas trop tard pour la sauver.

Merk savait qu'il devait prendre ces hommes au dépourvu. Il ralentit son allure et marcha tranquillement dans le centre du camp, comme s'il avait tout le temps dans le monde, attendant qu'ils le remarquent, voulant les désorienter.

Bientôt, l'un d'entre eux le remarqua. La brute se retourna immédiatement, choqué à la vue d'un homme marchant tranquillement à travers tout le carnage, et il lança un cri à ses amis.

Merk sentait tous les yeux confus sur lui comme il procédait, marchant nonchalamment vers la jeune fille. La brute la traînant regarda par-dessus son épaule, et à la vue de Merk, il s'arrêta aussi, desserrant son emprise et la

laissant tomber dans la boue. Il se retourna et s'approcha de Merk avec les autres, le groupe se refermant sur lui, prêt à se battre.

« Qu'avons-nous ici? » s'exclama l'homme qui semblait être leur chef. Il était celui qui avait laissé tomber la jeune fille, et comme il s'approchait de Merk, il sortit une épée de sa ceinture et s'approcha, comme les autres l'encerclaient.

Merk ne regardait que la jeune fille, vérifiant qu'elle était saine et sauve. Il fut soulagé de la voir se tortiller dans la boue, reprenant lentement ses esprits, levant la tête et le regardant, hébétée et confuse. Merk était soulagé qu'il ne fût pas, au moins, trop tard pour la sauver. Peut-être que cela était la première étape sur ce qui serait un très long chemin vers la rédemption. Peut-être, se rendit-il compte, cela ne commençait pas dans la tour, mais ici.

Comme la jeune fille se retournait dans la boue, se soulevant sur ses coudes, leurs yeux se rencontrèrent et il les vit se remplir d'espoir.

« Tue-les! » hurla-t-elle.

Merk resta calme, marchant toujours avec désinvolture vers elle, comme s'il ne remarquait même pas les hommes autour de lui.

« Tu connais la fille », lança le leader.

« Son oncle? » dit l'un d'entre eux sur un ton moqueur.

« Un frère perdu depuis longtemps? » rit un autre.

« Tu viens la protéger, vieil homme? » se moqua un autre.

Les autres éclatèrent de rire comme ils se rapprochaient de plus en plus.

Bien qu'il ne le montrât pas, Merk évaluait silencieusement ses adversaires, en les jaugeant du coin de l'œil, évaluant leur nombre, leur taille, la vitesse à laquelle ils se déplaçaient, les armes qu'ils transportaient. Il analysa leurs muscles versus leur graisse, ce qu'ils portaient, leur flexibilité dans ces vêtements, à quelle vitesse ils pouvaient pivoter dans leurs bottes. Il nota les armes qu'ils tenaient — des couteaux grossiers, des poignards tirés, des épées mal aiguës — et il analysa la façon dont ils les tenaient, à leurs côtés ou en face, et dans quelle main.

La plupart étaient des amateurs, réalisa-t-il, et aucun d'entre eux n'était vraiment inquiet de sa présence. Sauf un. Celui avec l'arbalète. Merk prit mentalement note de le tuer en premier.

Merk entra une zone différente, une façon de penser, d'être différente, celle qui le saisissait toujours naturellement quand il était dans une confrontation. Il devint immergé dans son propre monde, un monde sur lequel il avait peu de contrôle, un monde auquel il abandonnait son corps. C'était un monde qui lui dictait combien d'hommes il pouvait tuer rapidement, avec quelle efficacité. Comment infliger le maximum de dégâts avec le moins d'efforts possible.

Il était désolé pour ces hommes; ils ne savaient pas à quoi ils s'apprêtaient à faire face.

« Hé, je te *parle!* » lança leur chef, à peine à dix pieds de distance, tenant son épée avec un ricanement et se rapprochant rapidement.

Merk maintint le cap, cependant, et continua à marcher, calme et impassible. Il restait concentré, écoutant à peine les mots de leur chef, maintenant en sourdine dans son esprit. Il ne courrait pas ou ne montrerait pas des signes d'agressivité, jusqu'à ce que cela lui convienne, et il pouvait sentir que ces hommes étaient intrigués par son manque d'actions.

« Hé, sais-tu que tu es sur le point de mourir? » insista le leader. « Tu m'écoutes ? »

Merk continua à marcher calmement tandis que leur chef, furieux, en avait assez d'attendre. Il cria dans un excès de rage, leva son épée, et chargea, l'abaissant vers l'épaule de Merk.

Merk prit son temps, ne réagit pas. Il marcha tranquillement vers son agresseur, attendant jusqu'à la dernière seconde, veillant à ne pas se crispier, à ne pas montrer des signes de résistance.

Il attendit que l'épée de son adversaire ait atteint son point le plus élevé, au-dessus de la tête de l'homme, le moment crucial de vulnérabilité pour tout homme, il l'avait appris il y avait longtemps. Et puis, plus rapide que son adversaire aurait pu le prévoir, Merk se précipita en avant comme un serpent, utilisant deux doigts pour frapper un point de pression en dessous de l'aisselle de l'homme.

Son agresseur, les yeux exorbités de douleur et surprise, laissa immédiatement tomber l'épée.

Merk s'approcha, passa un bras autour du bras de l'homme et resserra son emprise. Dans le même mouvement, il saisit l'homme par l'arrière de sa tête et le retourna, se servant de lui comme d'un bouclier. Car ce n'était cet homme qui avait inquiété Merk, mais l'attaquant derrière lui avec l'arbalète. Merk avait choisi d'attaquer ce lourdaud en premier simplement pour gagner un bouclier.

Merk se retourna et fit face à l'homme avec l'arbalète, qui, comme il l'avait prévu, le visait déjà avec son arc. Un instant plus tard Merk entendit le bruit révélateur d'une flèche étant libérée de l'arbalète, et il la regarda voler à travers les airs directement vers lui. Merk tint son bouclier humain serré.

Il y eut un hoquet et Merk sentit le tressaillement du lourdaud dans ses bras. Le chef cria de douleur et Merk sentit soudainement une secousse de douleur lui aussi, comme un couteau pénétrant dans son estomac. Tout d'abord, il fut confus et il comprit ensuite que la flèche avait traversé l'estomac du bouclier et que la tête de celle-ci avait à peine pénétré le ventre de Merk, également. Elle avait pénétré peut-être d'un pouce — pas suffisamment pour le blesser grièvement — mais assez pour faire mal comme l'enfer.

Calculant le temps qu'il faudrait pour recharger l'arbalète, Merk laissant tomber le corps mou du leader, arracha l'épée de sa main, et la jeta. Elle pivota dans les airs vers le voyou avec l'arbalète et l'homme hurla, les yeux écarquillés sous le choc, comme l'épée perçait sa poitrine. Il laissa tomber son arc et tomba mollement sur le sol.

Merk se retourna et regarda les autres voyous, tous clairement en état de

choc, deux de leurs meilleurs hommes morts, tous semblaient désormais incertains. Ils se firent face dans un silence inconfortable.

« Qui es-tu? » demanda finalement l'un d'eux, de la nervosité pleine sa voix.

Merk sourit largement et fit craquer ses jointures, savourant le combat à venir.

« Je », répondit-il, « suis ce qui vous empêche de dormir la nuit. »

CHAPITRE CINQ

Duncan chevauchait avec son armée, le bruit de centaines de chevaux tonnant dans ses oreilles comme il les conduisait au sud, tout au long de la nuit, loin d'Argos. Ses commandants de confiance chevauchaient à côté de lui, Anvin d'un côté et de l'autre. Arthfael. Seulement Vidar était resté derrière pour garder Volis, tandis que plusieurs centaines d'hommes alignés à côté d'eux, chevauchaient tous ensemble. Contrairement à d'autres seigneurs de guerre, Duncan aimait chevaucher côte-à-côte avec ses hommes; il ne considérait pas ces hommes comme ses sujets, mais plutôt ses frères d'armes.

Ils traversaient la nuit, le vent frais dans les cheveux, la neige sous leurs pieds, et il était bon d'être en mouvement, de se diriger vers la bataille, de ne plus être tapi derrière les murs de Volis comme Duncan l'avait fait pour la moitié sa vie. Duncan repéra ses fils, Brandon et Braxton, chevauchant aux côtés de ses hommes, et alors qu'il était fier de les avoir avec lui, il ne s'inquiétait pas pour eux comme il le faisait pour sa fille. Malgré lui, comme les heures défilaient, même s'il s'était promis de ne pas s'inquiéter, Duncan trouvait ses pensées nocturnes se tournant vers Kyra.

Il se demandait où elle était maintenant. Il pensait à elle traversant Escalon seule, avec seulement Dierdre, Andor, et Léo se joignant à elle, et son cœur se serrait. Il savait que le voyage qu'il lui avait demandé d'entreprendre pouvait être un péril même pour des guerriers endurcis. Si elle survivait, elle reviendrait un meilleur guerrier que tous les hommes qui chevauchaient avec lui aujourd'hui. Si elle ne survivait pas, il ne serait jamais capable de se pardonner. Mais des temps désespérés appelaient des mesures désespérées, et il avait besoin qu'elle complétât sa quête, plus que jamais.

Ils arrivèrent au sommet d'une colline et en descendirent une autre, et comme le vent se levait, Duncan regarda les plaines vallonnées, étalées devant lui sous le clair de lune, et il pensa à leur destination : Esephus. La forteresse de la mer, la ville construite sur le port, au carrefour du nord-est et le premier port majeur pour toute expédition. C'était une ville bordée par la Mer de larmes sur un côté et un port sur l'autre, et on disait que celui qui contrôlait Esephus, contrôlait la meilleure moitié d'Escalon. Le fort le plus près d'Argos et un bastion essentiel, Esephus devaient être son premier arrêt, Duncan le savait, s'il devait avoir une chance de rallier une révolution. La ville, jadis remarquable, devrait être libérée. Son port, autrefois si fièrement rempli de navires portant les drapeaux d'Escalon, était maintenant, Duncan le savait, rempli de navires pandésiens, un rappel humiliant de ce qu'elle était autrefois.

Duncan et Seavig, le chef de guerre d'Esephus, avaient été proches jadis. Ils avaient chevauché dans la bataille ensemble comme des frères d'armes d'innombrables fois, et Duncan avait navigué en mer avec lui plus d'une fois. Mais depuis l'invasion, ils avaient perdu le contact. Seavig, un chef de guerre,

jadis fier, était maintenant un soldat humilié, incapable de naviguer sur les mers, incapable de gouverner sa ville ou de visiter d'autres bastions, comme tous les seigneurs de guerre. Ils auraient aussi bien pu le détenir et lui le donner le nom de ce qu'il était vraiment: un prisonnier, comme tous les autres chefs de guerre d'Escalon.

Duncan chevaucha toute la nuit, les collines éclairées seulement par les torches de ses hommes, des centaines d'étincelles de lumière se dirigeant vers le sud. Comme ils montaient, plus de neige tombait et le vent faisait rage, et les torches luttèrent pour rester allumées alors que la lune se battait pour percer les nuages. Pourtant, l'armée de Duncan continuait, gagnant du terrain, ces hommes qui chevaucheraient n'importe où sur la terre pour lui. Ce n'était pas conventionnel, Duncan le savait, d'attaquer la nuit, encore plus dans la neige, pourtant Duncan avait toujours été un guerrier non conformiste. C'était ce que lui avait permis de gravir les échelons, de devenir le commandant du vieux roi, c'était ce qui l'avait conduit à avoir son propre bastion. Et c'était ce qui avait fait de lui l'un des plus respectés de tous les seigneurs de guerre dispersés. Duncan ne faisait jamais ce que d'autres hommes avaient fait. Il y avait une devise par laquelle il essayait de vivre : *fait ce que d'autres hommes s'attendent le moins*.

Les Pandésiens ne s'attendraient jamais à une attaque, puisque la nouvelle de la révolte de Duncan n'avait pas pu se propager si loin au sud si vite — pas si Duncan les atteignait avant. Et ils ne s'attendraient certainement jamais à une attaque à la nuit, encore moins dans la neige. Ils connaîtraient les risques de chevaucher la nuit, des chevaux brisant une patte et une myriade d'autres problèmes. Les guerres, Duncan le savait, étaient souvent gagnées plus par surprise et vitesse que par la force.

Duncan prévoyait de chevaucher toute la nuit jusqu'à ce qu'ils atteignent Esephus, pour tenter de conquérir la vaste force pandésienne et reprendre cette grande ville avec ses quelques centaines d'hommes. Et s'ils prenaient Esephus, alors peut-être, juste peut-être, il gagnerait de l'élan et commencerait la guerre pour reprendre Escalon dans son entier.

« En bas! » appela Anvin, pointant dans la neige.

Duncan regarda la vallée sous lui et repéra, au milieu de la neige et du brouillard, plusieurs petits villages qui parsemaient la campagne. Ces villages, Duncan le savait, étaient habités par des guerriers courageux, fidèles à Escalon. Chacun n'aurait, que quelques hommes, mais cela pouvait s'ajouter. Il pourrait renforcer les rangs de son armée.

Duncan cria par-dessus le vent et les chevaux pour être entendu.

« Faites sonner le cor! »

Ses hommes sonnèrent une série de courtes explosions du cor, le vieux cri de ralliement d'Escalon, un son qui lui réchauffait le cœur, un son qui n'avait pas été entendu dans Escalon depuis des années. C'était un son qui serait familier à ses compatriotes, un son qui leur dirait tout ce qu'ils avaient besoin de savoir. S'il y avait des hommes bons dans ces villages, le son les ferait se

remuer.

Les cors sonnèrent encore et encore, et comme ils approchaient, lentement des torches s'allumaient dans les villages. Les villageois, alertés de leur présence, commencèrent à remplir les rues, leurs torches vacillant contre la neige, les hommes vêtus à la hâte, saisissant des armes et enfilant leurs armures de fortune. Ils regardaient tous vers le haut de la colline pour voir Duncan et ses hommes s'approchant, faisant des gestes comme s'ils étaient émerveillés. Duncan pouvait seulement imaginer le spectacle que ses hommes créaient, galopant dans l'épaisseur de la nuit, dans une tempête de neige, vers le bas de la colline, levant des centaines de torches comme une légion de feu luttant contre la neige.

Duncan et ses hommes entrèrent dans le premier village et s'arrêtèrent, leurs torches illuminant des visages effarés. Duncan regarda les visages pleins d'espoir de ses compatriotes, et il mit son masque de bataille féroce, se préparant à inspirer ses semblables comme jamais auparavant.

« Hommes d'Escalon! » gronda-t-il, ralentissant son cheval au pas, tournant comme il essayait d'adresser tous ceux qui se serraient autour de lui.

« Nous avons souffert sous l'oppression de Pandesia depuis trop longtemps! Vous pouvez choisir de rester ici et de vivre votre vie dans ce village et de vous souvenir de l'Escalon qui était autrefois. Ou vous pouvez choisir de vous soulever comme des hommes libres et nous aider à commencer la grande guerre pour la liberté! »

Il y eut une acclamation de joie provenant des villageois comme ils se précipitaient vers l'avant à l'unanimité.

« Les Pandésiens prennent nos filles maintenant! » cria un homme. « Si cela est la liberté, alors je ne sais pas ce qu'est la liberté! »

Les villageois applaudirent.

« Nous sommes avec toi, Duncan! » cria un autre. « Nous chevaucherons avec toi jusqu'à notre mort! »

Il y eut une autre acclamation et les villageois se précipitèrent pour monter leurs chevaux et rejoindre les hommes de Duncan. Celui-ci, satisfait comme ses rangs grossissaient, frappa du talon son cheval et continua pour quitter le village, commençant à réaliser que la révolte d'Escalon était due de longue date.

Bientôt, ils atteignirent un autre village, les hommes déjà dehors et attendant, leurs torches allumées, comme ils avaient entendu les cors, les cris, avait vu l'armée grandissante et clairement savaient ce qui se passait. Les villageois s'appelaient l'un l'autre, reconnaissant des visages, réalisant ce qui se passait, et n'avaient pas besoin de discours. Duncan traversa ce village comme il l'avait fait du dernier, et il n'eut pas à convaincre les villageois, trop avides de liberté, trop désireux de retrouver leur dignité, de monter sur leurs chevaux, de saisir leurs armes et de joindre les rangs de Duncan, peu importait où il les mènerait.

Duncan traversa rapidement village après village, couvrant la campagne,

éclairant la nuit, malgré le vent, malgré la neige, malgré le noir de la nuit. Leur désir de liberté était trop fort, Duncan réalisa, pour faire autre chose que de briller même durant la nuit la plus sombre — et prendre les armes pour reconquérir leur vie.

*

Duncan chevaucha toute la nuit, menant son armée grandissante vers le sud, ses mains endolories et engourdis par le froid comme il tenait les rênes. Plus au sud ils allaient, plus le terrain commençait à se transformer, le froid sec de Volis était remplacé par le froid humide d'Esephus, son air lourd, dont Duncan se souvenait, avec l'humidité de la mer et l'odeur de sel. Les arbres étaient plus courts ici, aussi, balayés par le vent, tous semblaient tordus par le violent vent d'est, qui ne cessait jamais.

Ils montèrent colline après colline. Les nuages se séparèrent, malgré la neige, et la lune s'ouvrit dans le ciel, brillant sur eux, éclairant leur chemin. Ils chevauchaient, guerriers contre la nuit, et c'était une nuit dont Duncan se souviendrait, il le savait, pour le reste de sa vie. En supposant qu'il survive. Ce serait la bataille sur lequel tout s'articulerait. Il pensait à Kyra, sa famille, sa maison, et il ne voulait pas les perdre. Sa vie était en jeu, et la vie de tous ceux qu'il connaissait et aimait, et il allait tout risquer ce soir.

Duncan jeta un regard par-dessus son épaule et fut ravi de voir que plusieurs centaines d'hommes l'avaient rejoint, chevauchant tous ensemble comme un seul homme, avec un seul but. Il savait que, même avec leur grand nombre, ils seraient grandement surpassés en nombre et feraient face à une armée professionnelle. Des milliers de Pandésiens étaient stationnés à Esephus. Duncan savait que Seavig avait encore des centaines de ses propres hommes éparpillés à sa disposition, bien sûr, mais il n'y avait pas moyen de savoir s'il risquerait tout pour rejoindre Duncan. Duncan devait assumer que ce ne serait pas le cas.

Ils arrivèrent bientôt au sommet d'une autre colline et à ce moment, ils s'arrêtèrent tous, n'ayant besoin d'aucune directive. Car là, tout en bas, s'étendait la Mer de larmes, ses vagues se brisant sur le rivage, le grand port et la ville antique d'Espehus se levant sur ses rives. La ville donnait l'impression d'avoir été construite dans la mer, les vagues se brisant contre ses murs de pierres. La ville avait été construite tournant le dos à la terre, faisant face à la mer, ses portes et hermes sombrant dans l'eau comme s'ils se souciaient plus d'accueillir des navires que des chevaux.

Duncan étudia le port, les navires sans fin qui y étaient entassés, tous, il fut chagriné de voir, avec les bannières de Pandesia, le jaune et le bleu comme une offense à son cœur. Claquant dans le vent était l'emblème de Pandesia — un crâne dans la bouche d'un aigle — rendant Duncan malade. Voir cette grande ville tenue captive par Pandesia était une source de honte pour Duncan, et même dans la nuit noire, ses joues rougirent. Les navires étaient

assis béatement, ancrés en toute sécurité, ne s'attendant aucunement à une attaque. Bien sûr. Qui oserait les attaquer? Surtout dans le noir de la nuit et durant une tempête de neige?

Duncan sentit les yeux de tous ses hommes sur lui, et il savait que son moment de vérité était venu. Ils attendaient tous son commandement fatidique, celui qui allait changer le sort d'Escalon, et assis sur son cheval, le vent hurlant, il sentit son destin monter en lui. Il savait que c'était un de ces moments qui définiraient sa vie et la vie de tous ces hommes.

« EN AVANT! » gronda-t-il.

Ses hommes poussèrent des hourras, et comme un seul homme chargèrent vers le port, plusieurs centaines de mètres plus loin. Ils soulevèrent leurs torches dans les airs, et Duncan sentit son cœur claquer dans sa poitrine comme le vent brossait son visage. Il savait que cette mission était une mission suicide mais il savait aussi qu'elle était assez folle pour fonctionner.

Ils chargèrent à travers la campagne, leurs chevaux galopant si vite que l'air froid leur coupa presque le souffle, et alors qu'ils approchaient du port, ses murs de pierre à peine à une centaine de mètres devant eux, Duncan se prépara pour la bataille.

« ARCHERS! » cria-t-il.

Ses archers, chevauchant en rangs derrière lui, enflammèrent la pointe de leurs flèches, attendant son commandement. Ils chevauchèrent et chevauchèrent, leurs chevaux faisant un bruit de tonnerre, les Pandésiens ignorant toujours qu'une attaque venait dans leur direction.

Duncan attendit qu'ils se soient rapprochés — quarante mètres, puis trente, puis vingt — et enfin il savait que le moment était venu.

« FAITES FEU! »

La nuit noire fut soudainement éclairée par des milliers de flèches enflammées, naviguant en de hauts arcs dans l'air, coupant à travers la neige, faisant leur chemin vers les dizaines de navires pandésiens ancrés dans le port. Une par une, comme des lucioles, elles trouvèrent leurs cibles, atterrissant sur les longues voiles pandésiennes.

Il ne fallut que quelques moments pour que les navires s'enflamment, les voiles et puis les navires tous en flammes, le feu se propageant rapidement dans le port venteux.

« ENCORE! » cria Duncan.

Salve après salve, les flèches enflammées tombaient comme des gouttes de pluie partout sur la flotte pandésienne.

La flotte était, au début, tranquille dans la nuit, les soldats tous endormis, donc sans méfiance. Les Pandésiens étaient devenus, Duncan réalisa, trop arrogants, trop complaisants, ne pouvant possiblement soupçonner une attaque de ce genre.

Duncan ne leur donna pas le temps de se rallier; enhardi, il galopa de l'avant, s'approchant du port. Il mena ses hommes jusqu'au mur de pierre bordant le port.

« TORCHES! » cria-t-il.

Ses hommes chargèrent jusqu'à la rive, soulevèrent leurs torches bien haut, et avec un grand cri, suivirent l'exemple de Duncan et lancèrent leurs torches sur les navires les plus proches d'eux. Leurs lourdes torches atterrirent comme des gourdins sur le pont, frappant le bois remplissant l'air, comme des dizaines d'autres navires s'enflammaient.

Les quelques soldats pandésiens en service remarquèrent trop tard ce qui se passait, se retrouvant pris dans une vague de flammes, criant et sautant par-dessus bord.

Duncan savait que c'était seulement une question de temps avant que le reste des Pandésiens ne se réveillent.

« CORS! », hurla-t-il.

Les cors furent sonnés tout le long des rangs, le vieux cri de ralliement d'Escalon, les courtes rafales, qu'il le savait, Seavig reconnaîtrait. Il espérait que cela le réveillerait.

Duncan descendit de son cheval, tira son épée et se précipita vers le mur du port. Sans hésiter, il sauta par-dessus le muret de pierres et sur le navire en flammes, ouvrant la voie comme il chargeait. Il devait terminer les Pandésiens avant qu'ils puissent se rallier.

Anvin et Arthfael chargeaient à ses côtés et ses hommes les rejoignirent, tous poussant un grand cri de bataille comme ils jetaient leur vie aux quatre vents. Après tant d'années de soumission, leur jour de vengeance était venu.

Les Pandésiens étaient enfin réveillés. Les soldats commençaient à émerger des ponts inférieurs, sortant comme des fourmis, toussant à cause de la fumée, hébétés et confus. Ils aperçurent Duncan et ses hommes, et ils tirèrent leurs épées et chargèrent. Duncan se retrouva confronté à un flot d'hommes — cependant, il ne broncha pas; au contraire, il attaqua.

Duncan chargea de l'avant et se baissa comme le premier homme visait sa tête, puis se releva et poignarda l'homme dans l'intestin. Un soldat sabra en direction de son dos et Duncan se retourna en un éclair et bloqua le coup — puis fit virevolter l'épée du soldat et le poignarda dans la poitrine.

Duncan se battait héroïquement comme il était attaqué de tous les côtés, se rappelant les temps anciens comme il se trouvait plongé dans la bataille, parant les coups de tous les côtés. Quand les hommes s'approchaient de trop près pour les atteindre avec son épée, il se penchait en arrière et les repoussait d'un coup de pied, créant un espace pour pouvoir manier son épée; dans d'autres cas, il se retournait et leur envoyait un coup de coude, se battant au corps à corps quand il le fallait. Des hommes tombaient tout autour de lui, et aucun ne pouvait s'approcher.

Duncan se trouva bientôt rejoint par Anvin et Arthfael comme des dizaines de ses hommes se précipitaient pour aider. Comme Anvin le rejoignait, il bloqua le coup d'un soldat chargeant Duncan par derrière, lui épargnant une blessure — pendant qu'Arthfael avançait, levait son épée, et bloquait une hachette descendant vers le visage de Duncan. En même temps,

Duncan s'avança et poignarda le soldat dans l'estomac, Arthfael et lui travaillant ensemble pour le vaincre.

Ils combattaient tous comme un seul homme, une machine bien huilée par toutes leurs années de vie commune, protégeant le dos de l'autre comme le cliquetis des épées et des armures perçait la nuit.

Tout autour de lui, Duncan voyait ses hommes monter à bord des navires partout dans le port, attaquant la flotte comme un seul homme. Les soldats pandésiens continuaient à apparaître, entièrement réveillés, certains d'entre eux en feu, et les guerriers d'Escalon combattaient tous bravement au milieu des flammes, aucun d'entre eux ne reculant, même comme les incendies faisaient rage tout autour d'eux. Duncan se battit jusqu'à ce qu'il ne puisse plus lever les bras, la transpiration, la fumée lui piquant les yeux, le bruit des épées retentissant tout autour de lui, faisant tomber un soldat après l'autre lorsqu'ils tentaient de fuir vers la rive.

Enfin, les incendies devinrent trop chauds; les soldats pandésiens, en armure complète, pris au piège par les flammes, sautaient de leurs navires dans les eaux et Duncan conduisit ses hommes hors du navire et par-dessus le mur de pierres, retournant au port. Duncan entendit un cri et se retournant, il aperçut des centaines de soldats pandésiens essayant de les suivre, de les poursuivre hors du navire.

Comme il débarquait sur la terre ferme, le dernier de ses hommes le suivant, il se retourna, leva son épée haute, et en frappa les grandes cordes qui renaient les navires au rivage.

« LES CORDES! » cria Duncan.

Partout dans le port ses hommes suivirent son exemple et sectionnèrent les cordes ancrant la flotte à la côte. Comme la large corde devant lui céda finalement, Duncan plaça sa botte sur le pont et avec un grand coup de pied, poussa le navire loin de la rive. Il gémit sous l'effort, et Anvin, Arthfael et des dizaines d'autres se précipitèrent pour le rejoindre. Comme un seul homme, ils poussèrent la coque en feu du bateau loin de la rive.

Le navire en flammes, rempli de soldats hurlant, dériva inévitablement vers les autres navires dans le port et en les atteignant, leur mettait le feu aussi. Des hommes sautaient des navires par centaines, hurlant, sombrant dans les eaux noires.

Duncan se tint là, respirant fort et regarda, ses yeux illuminés, comme le port dans son entier s'allumait dans une grande conflagration. Des milliers de Pandésiens, entièrement réveillés maintenant, émergeaient des ponts inférieurs des autres navires — mais il était trop tard. Ils émergeaient devant un mur de flammes, et n'avaient d'autres choix que d'être brûlés vifs ou de sauter vers une mort par noyade dans les eaux glaciales, tous choisirent cette dernière. Duncan regarda le port bientôt rempli de centaines de corps, flottant dans les eaux, criant comme ils essayaient de nager vers la rive.

« ARCHERS! » cria Duncan.

Ses archers visèrent et tirèrent salve après salve, visant les soldats

s'agitant dans l'eau. Un par un, ils atteignirent leur cible et les Pandésiens coulèrent.

Les eaux se couvrirent de sang, et bientôt vint le son de puissantes mâchoires se refermant et des cris, comme les eaux se remplissaient de requins jaunes brillants, se régaland dans le port rempli de sang.

Duncan regarda autour de lui et il réalisa lentement ce qu'il avait fait: l'ensemble de la flotte pandésienne, il y a quelques heures assise comme une sorte de défi dans le port, un signe de la conquête pandésienne, n'était plus. Ses centaines de navires avaient été détruits, brûlant tous ensemble dans la victoire de Duncan. Sa vitesse et surprise avaient fonctionné.

Il y eut un grand cri parmi ses hommes, et Duncan se retourna pour voir tous ses hommes en liesse pendant qu'ils regardaient les navires brûler, leurs visages noirs de suie et montrant l'épuisement d'avoir chevauché toute la nuit et pourtant chacun d'entre eux ivre de victoire. C'était un cri de soulagement. Un cri de liberté. Un cri qu'ils avaient attendu des années avant de le pousser.

Pourtant, à peine avait-il retenti qu'un autre cri rempli l'air — celui-ci beaucoup plus sinistre — suivi d'un son qui fit se lever les cheveux sur le cou de Duncan. Il se retourna et son cœur chuta en voyant les grandes portes de la caserne de pierres s'ouvrant lentement. Puis, apparut un spectacle effrayant: des milliers de soldats pandésiens, entièrement armés, en rangs parfaits; une armée professionnelle, surpassant en nombre ses hommes dix contre un, se préparait. Et comme les portes s'ouvrirent, ils laissèrent échapper un cri et chargèrent dans leur direction.

La bête avait été réveillée. Maintenant, la vraie guerre allait commencer.

CHAPITRE SIX

Kyra, serrant la crinière d'Andor, galopait dans la nuit, Diedre à côté d'elle, Léo à ses pieds, traversant à grande vitesse les plaines enneigées à l'ouest d'Argos comme des voleurs fuyant dans la nuit. Comme elle chevauchait, d'heure après heure, le bruit des chevaux battant dans ses oreilles, Kyra se perdit dans son propre monde. Elle imaginait ce qui pouvait se trouver devant elle, dans la Tour de Ur, qui pouvait être son oncle, ce qu'il allait dire à son sujet, à propos de sa mère, et elle pouvait à peine contenir son excitation. Pourtant, elle devait également l'admettre, elle avait peur. Ce serait un long périple pour traverser Escalon, un qu'elle n'avait jamais fait auparavant. Et se profilant devant eux, elle vit, était le Bois des Épines. Les plaines ouvertes touchaient à leur fin, et ils seraient bientôt plongés dans un bois claustrophobe rempli de bêtes sauvages. Elle savait que les règles n'existaient plus une fois qu'ils auraient franchi cette ligne d'arbres.

La neige fouettait son visage comme le vent hurlait à travers les plaines ouvertes, et Kyra, ses mains engourdis, laissa tomber le flambeau de sa main, réalisant qu'il avait fini de brûler depuis longtemps. Elle chevaucha dans l'obscurité, perdue dans ses pensées, le seul bruit celui des chevaux, de la neige sous eux et le grognement occasionnel d'Andor. Elle pouvait sentir sa rage, sa nature sauvage, ne ressemblant à aucun des animaux, qu'elle avait monté jusqu'à présent. C'était comme si Andor non seulement n'avait pas peur de ce qui l'attendait, mais espérait ouvertement une confrontation.

Enveloppée dans ses fourrures, Kyra sentit une autre vague de faim, et entendant Léo gémir encore une fois, elle savait qu'ils ne pouvaient pas ignorer leur faim beaucoup plus longtemps. Ils avaient chevauché pendant des heures et avaient déjà dévoré leurs bandes de viande congelée; elle réalisa, trop tard, qu'ils n'avaient pas emporté assez de provisions. Aucun petit gibier ne faisait surface durant cette nuit neigeuse, et ce n'était pas de bon augure. Ils auraient à s'arrêter et à trouver de la nourriture bientôt.

Ils ralentirent alors qu'ils s'approchaient du bord de la forêt, Léo grondant en direction de la ligne des arbres sombres. Kyra regarda par-dessus son épaule, dans les plaines vallonnées menant à Argos, au dernier ciel ouvert qu'elle allait voir pendant un certain temps. Elle se retourna et regarda la forêt, et une part d'elle-même répugnait à aller de l'avant. Elle connaissait la réputation du Bois des Épines, et c'était, elle le savait, un moment de non-retour.

« Tu es prête? » demanda-t-elle à Diedre.

Diedre semblait maintenant être une fille différente que celle qui avait quitté la prison. Elle était plus forte, plus ferme, comme si elle avait visité les profondeurs de l'enfer et en était revenue et était prête à tout affronter.

« Le pire qui puisse arriver m'est déjà arrivé », dit Diedre, sa voix froide

et dure comme le bois devant eux, une voix trop vieille pour son âge.

Kyra hocha la tête, la comprenant, et ensemble, elles se dirigèrent vers la ligne des arbres, y pénétrant.

Kyra sentit immédiatement un froid glacial, même par cette nuit froide. Il faisait plus sombre ici, et cela la faisait se sentir claustrophobe. L'endroit était rempli d'anciens arbres noirs avec des branches noueuses ressemblant à des épines et des feuilles épaisses et noires. La forêt exsudait non pas un sentiment de paix, mais un de mal.

Ils continuèrent à une allure rapide, aussi rapide que possible au milieu de ces arbres, la neige et la glace crissant sous leurs bêtes. Les sons de créatures bizarres se levaient lentement, cachés dans les branches. Elle se retourna et les balaya du regard cherchant de la source, mais ne put en trouver aucune. Elle sentait qu'ils étaient observés.

Ils s'enfoncèrent plus en plus profondément dans le bois, Kyra essayant de se diriger à l'ouest et au nord, comme son père le lui avait dit, jusqu'à ce qu'elle trouve la mer. Comme ils avançaient, Léo et Andor grondaient en direction des créatures cachées que Kyra ne pouvait pas voir, alors qu'elle esquivait les branches essayant de l'égratigner. Kyra réfléchit à la longue route devant elle. Elle était excitée à l'idée de sa quête, mais elle avait envie d'être avec son peuple, de se battre à leur côté dans la guerre qu'elle avait commencée. Elle ressentait déjà une urgence à revenir.

Comme les heures suivaient les autres, Kyra regardait dans le bois, se demandant quelle distance il restait avant qu'ils n'atteignent la mer. Elle savait qu'il était risqué de chevaucher dans une telle obscurité et pourtant elle savait qu'il était aussi risqué de camper ici surtout quand elle entendit un autre bruit surprenant.

« Où est la mer? » demanda finalement Kyra, regardant Dierdre, principalement pour rompre le silence.

Elle pouvait dire à partir de l'expression de Dierdre qu'elle l'avait sortie de ses pensées; elle ne pouvait qu'imaginer les cauchemars dans lesquels elle était perdue.

Dierdre secoua la tête.

« J'aimerais bien le savoir », répondit-elle, sa voix desséchée.

Kyra était confuse.

« N'êtes-vous pas passer par ici quand ils t'ont prise? » demanda-t-elle.

Dierdre haussa les épaules.

« J'étais enfermée dans une cage à l'arrière du wagon », répondit-elle, « et inconsciente la plus grande partie du voyage. Ils auraient pu m'emmener dans n'importe quelle direction. Je ne connais pas ce bois. »

Elle soupira, scrutant la noirceur.

« Mais quand nous nous approcherons de Whitewood, je devrais en reconnaître plus. »

Elles continuèrent, tombant dans un silence confortable, et Kyra ne pouvaient s'empêcher de se questionner au sujet de Dierdre et de son passé.

Elle pouvait sentir sa force, mais aussi sa profonde tristesse. Kyra se retrouva consommée par des pensées sombres au sujet du voyage à venir, de leur manque de nourriture, du froid mordant et des créatures sauvages qui les attendaient, et elle se tourna vers Dierdre, voulant se distraire.

« Parle-moi de la Tour de Ur », dit Kyra. « À quoi ça ressemble? »

Dierdre lui retourna son regard, des cercles noirs sous ses yeux, et haussa les épaules.

« Je ne suis jamais allée à la tour », répondit Dierdre. « Je suis de la ville d'Ur — et c'est à une bonne journée à cheval au sud. »

« Alors parle-moi de ta ville », dit Kyra, voulant penser à quelque chose d'autre que l'endroit où elle se trouvait.

Les yeux de Dierdre se mirent à briller.

« Ur est un endroit magnifique », dit-elle, de la nostalgie plein la voix. « La ville au bord de la mer. »

« Nous avons une ville au sud de nous qui est près de la mer », dit Kyra. « Esephus. Elle est à une journée à cheval de Volis. J'avais l'habitude d'y aller, avec mon père, quand j'étais jeune. »

Dierdre secoua la tête.

« Ce n'est pas une mer », répondit-elle.

Kyra était confuse.

« Qu'est-ce que tu veux dire? »

« C'est la Mer de larmes », répondit Dierdre. « Ur est sur la Mer de chagrin. Notre mer est beaucoup plus large. Sur votre rive orientale, il y a des petites marées; sur notre côte ouest, la Mer de chagrin a des vagues de vingt pieds de haut qui s'écrasent contre nos rives, et une marée qui peut attirer les navires en un clin d'œil, encore plus les hommes, quand la lune est haute. La nôtre est la seule ville dans tout Escalon où les falaises sont assez basses pour permettre aux navires de toucher au rivage. Nos rives possèdent la seule plage dans tous Escalon. C'est pourquoi Andros a été construit, seulement à une journée de randonnée à l'est de nous. »

Kyra réfléchit à ses mots, heureuse d'être distraite. Elle se rappelait tout cela des leçons reçues dans sa jeunesse, mais elle n'avait jamais réfléchi à tout cela en détail.

« Et ton peuple? » demanda Kyra. « Comment sont-ils? »

Dierdre soupira.

« Un peuple fier », répondit-elle, « comme tout autre peuple d'Escalon. Mais différent, aussi. Ils disent que ceux d'Ur ont un œil sur Escalon et l'autre sur la mer. Nous nous tournons vers l'horizon. Nous sommes moins provinciaux que les autres, peut-être parce que de nombreux étrangers atterrissent sur nos côtes. Les hommes d'Ur étaient autrefois des guerriers célèbres, mon père le plus célèbre parmi eux. Maintenant, nous sommes des sujets, comme tout le monde. »

Elle soupira, et se tut pendant une longue période. Kyra fut surprise quand elle recommença à parler.

« Notre ville est coupée avec des canaux », poursuivit Dierdre. « Quand j'étais petite je restais assise au sommet de la crête et regardais les bateaux entrer et sortir du port pendant des heures, parfois des jours. Ils venaient de partout dans le monde, sous différentes bannières, voiles et couleurs. Ils apportaient des épices et de la soie et des armes et des spécialités de toutes sortes, parfois même des animaux. Je regardais les gens qui allaient et venaient, et je me questionnais à propos de leur vie. Je voulais désespérément être l'un d'eux. »

Elle sourit, un spectacle inhabituel, ses yeux brillant, se souvenant clairement.

« J'avais un rêve », déclara Dierdre. « À ma majorité, je monterais à bord d'un de ces navires et naviguerais vers une terre étrangère. Je trouverais mon prince, et nous vivrions sur une grande île, dans un grand château quelque part. N'importe où, mais Escalon. »

Kyra tourna la tête pour voir Dierdre sourire.

« Et maintenant? » demanda Kyra.

Le visage de Dierdre s'assombrit comme elle baissait les yeux sur la neige, son expression soudainement remplie de tristesse. Elle se contenta de secouer la tête.

« Il est trop tard pour moi », déclara Dierdre. « Après ce qu'ils m'ont fait. »

« Il n'est jamais trop tard », dit Kyra, voulant la rassurer.

Mais Dierdre secoua simplement la tête.

« Ce sont les rêves d'une jeune fille innocente », dit-elle, sa voix lourde de remords. « Cette fille n'existe plus depuis longtemps. »

Kyra percevait la tristesse de son amie comme elles continuaient en silence, s'enfonçant toujours plus profondément dans le bois. Elle voulait prendre sa douleur sur elle, mais ne savait pas comment. Elle se questionnait devant la douleur que certaines personnes devaient supporter. Qu'est-ce que son père lui avait dit une fois? *Ne te laisse pas berner par les visages des hommes. Nous menons tous une vie de désespoir tranquille. Certains le cachent mieux que d'autres. Ressent de la compassion pour tous, même si tu ne vois aucune raison extérieure.*

« Le pire jour de ma vie », poursuivit Dierdre, « a été quand mon père a cédé à la loi pandésienne, quand il a laissé ces navires entrer dans nos canaux et laissé ses hommes abaisser nos bannières. Ce fut une journée triste, plus encore, que lorsqu'il leur a permis de me prendre. »

Kyra ne comprenait que trop bien. Elle comprenait la douleur que Dierdre avait traversée, le sentiment de trahison.

« Et lorsque tu y retourneras? » demanda Kyra. « Verras-tu ton père? »

Dierdre baissa les yeux, peinée. Enfin, elle dit: « Il est toujours mon père. Il a fait une erreur. Je suis sûre qu'il ne savait pas ce qui allait devenir de moi. Je pense qu'il ne sera jamais le même quand il apprendra ce qui m'est arrivé. Je tiens à lui dire. Les yeux dans les yeux. Je veux lui faire comprendre la

douleur que j'ai ressentie. Sa trahison. Il a besoin de comprendre ce qui se passe lorsque les hommes décident du sort des femmes. » Elle essuya une larme. « Il était mon héros à une époque. Je ne comprends pas comment il a pu me donner à ces gens. »

« Et maintenant? » demanda Kyra.

Dierdre secoua la tête.

« Plus maintenant. J'ai fini de transformer les hommes en héros. Je vais trouver d'autres héros. »

« Et toi? » demanda Kyra.

Dierdre la regarda, confuse.

« Qu'est-ce que vous tu veux dire ? »

« Pourquoi chercher plus loin que toi-même? » demanda Kyra. « Ne peux-tu pas être ton propre héros? »

Dierdre rejeta l'idée.

« Et pourquoi le serais-je? »

« Tu es un héros pour moi », dit Kyra. « Ce que tu as enduré là-bas — je ne pourrais pas l'endurer. Tu as survécu. Plus que cela, tu es de retour sur tes pieds et florissante, même maintenant. Cela fait de toi un héros pour moi. »

Dierdre sembla contempler ses mots. comme elles continuaient en silence.

« Et toi, Kyra? » demanda finalement Dierdre. « Parle-moi de toi. »

Kyra haussa les épaules, se demandant quoi dire.

« Que veux-tu savoir? »

Dierdre se racla la gorge.

« Parle-moi du dragon. Qu'est-il arrivé là-bas? Je n'ai jamais rien vu de tel. Pourquoi est-il venu pour toi? » Elle hésita. « Qui es-tu? »

Kyra était surprise de détecter de la peur dans la voix de son amie. Elle réfléchit à ses mots, voulant répondre honnêtement, et souhaitait avoir la réponse.

« Je ne sais pas », répondit-elle finalement, honnêtement. « Je suppose que c'est que je vais découvrir. »

« Tu ne sais pas? » insista Dierdre. « Un dragon descend du ciel pour combattre pour toi, et tu ne sais pas pourquoi? »

Kyra considéra à quel point cela semblait fou, mais elle ne put que secouer la tête. Elle leva les yeux au ciel par réflexe, et entre les branches noueuses, en dépit de tout, elle espérait un signe de Théos.

Mais elle ne vit rien, mais l'obscurité. Elle n'entendit pas de dragon, et son sentiment d'isolement s'approfondit.

« Tu sais que tu es différente, n'est-ce pas? » insista Dierdre.

Kyra haussa les épaules, ses joues brûlantes, se sentant gênée. Elle se demandait si son amie la considérait comme une sorte de bête curieuse.

« J'avais l'habitude d'être si sûre de tout », répondit Kyra. « Mais maintenant ... Honnêtement, je ne sais plus. »

Elles continuèrent à cheval pendant des heures, retombant dans un silence confortable, trottant parfois lorsque le bois s'ouvrait, à d'autres moments le

bois était si dense qu'elles avaient besoin de démonter et de mener leurs bêtes. Kyra se sentait nerveuse tout le temps, se sentant comme si elles pouvaient être attaquées à tout moment, ne pouvant jamais se détendre dans cette forêt. Elle ne savait pas ce qui lui faisait plus mal: le froid ou les douleurs de la faim déchirant son estomac. Ses muscles lui faisaient mal, et elle ne pouvait pas sentir ses lèvres. Elle était misérable. Elle pouvait à peine concevoir que leur quête avait à peine commencé.

Après que plus d'heures eurent passées, Léo se mit à gémir. C'était un son étrange, pas son gémissement habituel, mais celui qu'il réservait à des moments où il sentait de la nourriture. Au même moment, Kyra, aussi, sentit quelque chose et Dierdre se tourna dans la même direction et regarda.

Kyra regarda à travers le bois, mais ne vit rien. Comme elles s'arrêtaient et écoutaient, elle commença à entendre un bruit léger d'activité quelque part devant elles.

Kyra était à la fois excitée par l'odeur et nerveuse concernant ce que cela pouvait signifier: d'autres étaient dans ce bois avec eux. Elle se rappela l'avertissement de son père, et la dernière chose qu'elle voulait était une confrontation. Pas ici et pas maintenant.

Dierdre la regarda.

« Je suis affamée », déclara Dierdre.

Kyra, aussi, ressentait les tourments de la faim.

« Peu importe qui ils sont, par une nuit comme ça », répondit Kyra, « j'ai le sentiment qu'ils ne seront pas prêts à partager. »

« Nous avons beaucoup d'or », dit Dierdre. « Peut-être qu'ils nous en vendraient un peu. »

Mais Kyra secoua la tête avec un sentiment d'angoisse, tandis que Léo gémissait et se léchait les lèvres, affamé, aussi.

« Je ne pense pas que soit sage », dit Kyra, malgré ses douleurs à l'estomac. « Nous devrions en tenir à notre chemin. »

« Et si nous ne trouvons pas de nourriture? » persista Dierdre. « Nous pourrions tous mourir de faim ici. Nos chevaux, aussi. « Ça pourrait prendre des jours et cela pourrait être notre seule chance. D'ailleurs, nous avons peu à craindre. Tu as tes armes, j'ai la mienne et nous avons Léo et Andor. Si tu as besoin, tu pourrais mettre trois flèches dans quelqu'un avant qu'il ne cligne des yeux et nous pourrions être loin d'ici à ce moment. »

Mais Kyra hésita, pas encore convaincue.

« D'ailleurs, je doute qu'un chasseur avec une broche de viande va nous causer du mal », ajouta Dierdre.

Kyra, sentant la faim de tout le monde, leur désir de poursuivre cette odeur, ne put résister plus longtemps.

« Je n'aime pas ça », dit-elle. « Allons lentement et voyons qui il est. Si nous avons un sentiment de problèmes, tu dois accepter de partir avant que nous approchions de trop près. »

Dierdre hocha la tête.

« Je te promets », répondit-elle.

Ils se dirigèrent vers l'odeur, chevauchant à une marche rapide à travers les bois. Comme l'odeur devenait plus forte, Kyra vit une faible lueur devant, et comme ils s'approchaient, son cœur battit plus vite, se demandant qui pouvait être ici.

Elles ralentirent à mesure qu'elles approchaient, chevauchant avec plus de prudence, se glissant entre les arbres. La lueur devenait plus brillante, le bruit plus fort, l'agitation plus importante, comme Kyra sentait qu'elles étaient à la périphérie d'un grand groupe de personnes.

Dierdre, moins prudente, laissant sa faim la dominer, chevaucha plus vite, passant à l'avant et prenant un peu de distance.

« Dierdre! » siffla Kyra, l'exhortant à revenir.

Mais Dierdre continua, apparemment vaincue par sa faim.

Kyra se hâta de la suivre et la lueur devint plus brillante, comme Dierdre s'arrêtait au bord d'une clairière. Kyra s'arrêta à côté d'elle et regarda devant elle dans la clairière dans le bois, elle fut choquée par ce qu'elle vit.

Là, dans la clairière, se trouvaient des douzaines de porcs rôtiissant à la broche, d'immenses feux de joie illuminant la nuit. L'odeur était captivante. Dans la clairière étaient aussi des douzaines d'hommes, et comme Kyra plissait les yeux, son cœur tomba en voyant qu'ils étaient des soldats pandésiens. Elle était choquée de les voir ici, assis autour de feux, riant, plaisantant, tenant des sacs de vin, les mains pleines de morceaux de viande.

De l'autre côté de la clairière, le cœur de Kyra se serra en voyant un groupe de chariots de fer avec des barres. Des dizaines de visages décharnés les fixaient avidement, des visages de garçons et d'hommes, tous désespérés, tous captifs. Kyra réalisa immédiatement ce que c'était.

« Les Flammes », siffla-telle en direction de Dierdre. « Ils les amènent aux Flammes. »

Dierdre, encore une bonne quinzaine de pieds en avant, ne revint pas en arrière, les yeux fixés sur les porcs en train de rôtir.

« Dierdre! » siffla Kyra, avec un sentiment d'alarme. « Nous devons quitter cet endroit immédiatement! »

Dierdre, cependant, ne l'écoutait toujours pas et Kyra, jetant la prudence aux quatre vents, se précipita pour la rattraper.

À peine l'avait-elle l'atteint que Kyra perçut un mouvement du coin des yeux. Au même moment, Léo et Andor grognèrent, mais il était trop tard. Du bois, émergea soudainement un groupe de soldats pandésiens, jetant un immense filet devant eux.

Kyra se retourna et instinctivement essaya de brandir son bâton, mais il n'y avait pas assez de temps. Avant qu'elle puisse même enregistrer ce qui se passait, Kyra sentit le filet, tombant sur elle, contraignant ses bras, et elle réalisa, avec un serrement de cœur, qu'elles étaient maintenant des esclaves au service de Pandesia.

CHAPITRE SEPT

Alec se débattit comme il tombait à la renverse, sentant l'air froid, son estomac tombant comme il tombait vers le sol et la meute de Wilvox. Il vit sa vie défilier devant ses yeux. Il avait échappé à la morsure venimeuse de la créature au-dessus de lui seulement pour tomber vers ce qui serait sûrement une mort instantanée. À côté de lui, Marco se débattait, aussi, les deux amis tombant ensemble. C'était peu de réconfort. Alec ne voulait pas voir son ami mourir, non plus.

Alec se sentit percuter quelque chose, une douleur sourde dans son dos, et il s'attendit à sentir des crocs s'enfoncer dans sa chair. Mais il fut surpris de réaliser que le corps musclé et gigotant d'un Wilvox se trouvait sous lui. Il était tombé si vite que le Wilvox n'avait pas eu le temps de réagir et qu'il avait atterri directement sur son dos, amortissant sa chute comme il l'écrasait au sol.

Il y eut un bruit sourd à côté de lui, et Alec regarda pour voir Marco atterrir sur un autre Wilvox, l'aplatissant, aussi, au moins assez longtemps pour garder ses mâchoires loin de lui. Il restait seulement deux autres Wilvox à combattre. L'un d'eux sauta dans l'action, abaissant ses mâchoires vers l'estomac exposé d'Alec.

Alec, toujours sur son dos, un Wilvox en-dessous de lui, laissant son instinct prendre le dessus, et comme la bête bondissait au-dessus de lui, il se pencha en arrière, leva ses bottes et les plaça au-dessus de sa tête en guise de protection. La bête atterrit sur eux et Alec poussa avec ses pieds et l'envoya voler à reculons.

Elle atterrit à plusieurs pieds dans la neige, faisant gagner à Alec un temps précieux et une seconde chance.

En même temps, Alec sentit la bête sous lui se tortiller. Elle se préparait à bondir et comme elle le faisait, Alec réagit. Il se retourna rapidement, serrant un bras autour de son cou dans une étreinte d'étranglement, tenant la bête suffisamment proche pour qu'elle ne puisse pas mordre, et en serrant aussi fort qu'il le pouvait. La créature se débattit comme une folle, essayant désespérément de le mordre et il fallut toute la force d'Alec pour la contenir. D'une façon ou d'une autre, il y réussit. Il serra plus fort. La bête essaya de s'échapper, tournant et roulant dans la neige, et Alec tint bon et roula avec elle.

Du coin de l'œil, Alec repéra une autre bête chargeant son dos maintenant exposé et il anticipa la sensation de crocs s'enfonçant dans sa chair. Il n'avait pas le temps de réagir, donc il fit ce qui était contraire à l'intuition: tenant toujours le Wilvox, il roula sur le dos, le tenant en face de lui, son dos contre son estomac, ses jambes envoyant des coups de pied en l'air. L'autre bête, déjà dans les airs, atterrit avec ses crocs prêts à mordre et au lieu de trouver une cible dans Alec, les crocs s'enfoncèrent dans le ventre exposé de l'autre bête.

Alec la tint serrée, l'utilisant comme un bouclier, comme la bête criait et se tortillait. Enfin, il la sentit devenir toute molle dans ses bras comme son sang chaud coulait sur lui.

Ce fut un moment à la fois de la victoire et de profonde tristesse pour lui: Alec n'avait jamais tué un être vivant auparavant. Il ne chassait pas, comme la plupart de ses amis, et il ne croyait pas dans le fait de tuer quoi que ce soit. Même s'il savait que la bête l'aurait sûrement tué, cela lui faisait quand même mal de la voir mourir.

Alec sentit soudainement une douleur brûlante dans sa jambe et il cria et baissa les yeux pour voir un autre Wilvox le mordant. Il éloigna sa jambe avant que les crocs puissent s'enfoncer plus profondément et sauta immédiatement dans l'action. Il repoussa la bête morte et comme un autre Wilvox se précipitait vers lui, il essaya de penser. Il sentit la pression de l'acier froid contre son ventre, et il se souvint: son poignard. Il était petit et pourtant il pourrait être juste assez pour faire l'affaire. Dans un dernier acte de désespoir, Alec saisit le poignard, raidit son bras, et le tendit devant lui.

Le Wilvox descendit et comme il abaissait ses mâchoires vers Alec, il empala sa gorge sur la lame. Il poussa un cri horrible tandis qu'Alec tenait bon et la lame s'enfonçait complètement. Le sang de la bête se déversa partout sur Alec comme elle devenait finalement molle, ses crocs acérés à quelques pouces de son visage, son poids mort au-dessus de lui.

Alec resta là, son cœur battant, incertain s'il était vivant ou mort, couvert par l'obscurité de la fourrure emmêlée de la bête, qui collait à son visage. Il ressentait une douleur lancinante dans la jambe où il avait été mordu, entendait sa respiration, et il réalisa qu'il était, d'une façon ou d'une autres, encore en vie.

Soudain, un cri déchira l'air de la nuit, et Alec sortit de lui et se souvint: Marco.

Alec regarda autour de lui et trouva Marco dans une situation désespérée: il était aux prises avec un Wilvox, roulant dans la neige, faisant claquer ses mâchoires comme Marco peinait pour les tenir loin de lui. Comme la bête faisait claquer à nouveau ses mâchoires, les mains de Marco, rendues glissantes par le sang, glissèrent, et les crocs de la bête descendirent et effleurèrent son épaule.

Marco cria de nouveau, et Alec pouvait voir qu'il n'y avait pas beaucoup de temps. L'autre Wilvox se précipita vers Marco, qui était là étendu, son dos exposé, sur le point d'être tué.

Alec sauta dans l'action, ne s'arrêtant pas pour y penser à deux fois avant de risquer sa vie pour sauver son ami. Il courut vers Marco avec tout ce qu'il avait, en priant Dieu de toutes ses forces pour atteindre Marco avant la bête, tous les deux à une dizaine de pieds de distance. Ils sautèrent dans les airs en même temps, le Wilvox visant Marco et Alec visant à intercepter la bête et à recevoir la blessure à la place de Marco.

Alec y arriva juste à temps, et soudainement ressentit la douleur horrible

des crocs du Wilvox s'enfonçant dans son bras à la place de Marco. Il avait atteint son objectif, avait épargné Marco une morsure mortelle, mais il avait reçu une morsure terrible à sa place, la douleur intense.

Alec tomba avec la bête, la poussant loin de lui, serrant son bras de douleur. Il fouilla dans sa ceinture pour son poignard, mais ne put pas le trouver et il se souvint, trop tard, qu'il l'avait laissé logé dans la gorge de l'autre bête.

Alec couché sur le dos, pouvait à peine retenir le Wilvox, maintenant à quatre pattes sur sa poitrine, et il se sentait perdre ses forces. Il était épuisé par sa blessure, le combat et il était trop faible pour combattre cette créature toute en muscles et déterminée à le tuer. Comme il se penchait, sans cesse plus près, sa salive dégoulinant sur le visage d'Alec, Alec savait qu'il était à court d'options.

Alec se tourna vers Marco pour de l'aide, mais il vit son ami toujours aux prises avec un Wilvox lui-même, et perdant sa force, aussi. Ils allaient tous les deux mourir ici, réalisa Alec, l'un à côté de l'autre dans la neige.

Le Wilvox sur lui cambra son dos voûté, prêt à plonger ses crocs dans la poitrine d'Alec pour une morsure finale, laquelle, Alec le savait, il était trop faible pour résister, quand tout à coup, la bête s'immobilisa. Il était dérouté comme il restait là, poussant un cri terrible d'agonie, puis s'effondrait mollement sur lui.

Morte.

Alec était perplexe. Avait-il été abattu par une flèche dans le dos? Par qui?

Comme il s'assoyait pour comprendre, Alec sentit soudainement quelque chose de terrible et froid et visqueux glissant contre sa jambe — plus froid même que la neige. Son cœur manqua un battement comme il baissait les yeux et réalisait que c'était le serpent. Il devait avoir glissé de l'arbre et frappé le Wilvox, le tuant avec son venin mortel. Ironie du sort, il avait sauvé Alec.

La créature serpent glissa lentement, alternativement rampant sur ses pattes, comme un mille-pattes, autour du Wilvox mort, s'enroulant autour de son corps, et Alec sentit une terreur encore plus grande que celle qu'il avait connue lorsque le Wilvox était au-dessus de lui. Il se hâta de se libérer du Wilvox, désireux de sortir de là pendant que le serpent était distrait.

Alec se remit sur ses mains et ses genoux et se précipita vers l'avant, chargeant le Wilvox épinglant encore Marco. Il les frappa aussi fort qu'il le pouvait, les côtes de la bête craquant comme elle roulait loin de son ami, juste avant de pouvoir le mordre. La bête gémit et roula dans la neige, clairement prise au dépourvu.

Alec tira Marco sur ses pieds, et Marco se retourna et chargea la bête, faisant pleuvoir des coups de pied encore et encore dans les côtes de la bête comme elle essayait de se relever. La bête roula de plusieurs pieds, en bas d'une banque de neige, jusqu'à ce qu'elle soit hors de vue.

« Allons-y! » exhorta Alec.

Marco n'avait pas besoin d'être convaincu. Ils s'élancèrent tous deux, courant à travers le bois, le serpent toujours enroulé autour du Wilvox, sifflant et faisant un bruit de claquement dans leur direction comme ils passaient, les manquant de peu. Alec sprinta, son cœur battant dans sa poitrine, désireux de mettre autant de distance que possible entre lui et ici.

Ils coururent pour leur vie, se cognant dans les arbres, et comme Alec regardait par-dessus son épaule, voulant assurer qu'ils étaient hors de danger, il vit quelque chose qui fit chuter son cœur: le dernier Wilvox. Ça ne s'arrêterait pas. La bête avait remonté le banc de neige, et les traquait maintenant comme ils couraient. Beaucoup plus rapide qu'eux, elle bondissait à travers la neige, fonçant sur eux, ses mâchoires s'élargissant, plus déterminée que jamais.

Alec regarda vers l'avant et repéra quelque chose devant: deux rochers, plus grands que lui, à quelques pieds de distance, une crevasse étroite entre eux. Il eut soudain une idée.

« Suis-moi! » cria Alec.

Alec courut vers les rochers comme le Wilvox se rapprochait derrière eux. Il pouvait l'entendre haleter derrière lui dans la neige, et il savait qu'il n'avait qu'une seule chance de mettre son plan en action. Il pria que cela fonctionnerait

Alec sauta par-dessus les rochers, atterrissant de l'autre côté dans la neige, tandis que Marco faisait de même, juste derrière lui. Il trébucha dans la neige, puis se retourna et regarda le Wilvox les suivre. Il bondit, aussi, et comme il l'avait espéré, la bête, incapable de grimper, glissa sur le rocher et se retrouva coincée dans la fente étroite entre les rochers.

Elle remua, essayant de se libérer, mais ne pouvait pas. Enfin, elle était piégée.

Alec se retourna et examina la bête, respirant difficile, inondé de soulagement. Souffrant, égratigné, la petite morsure sur sa jambe faisant mal, et la large morsure sur son bras le torturant, Alec réalisa finalement que le cauchemar était fini. Ils étaient vivants. D'une manière ou d'une autre, ils avaient survécu.

Marco regarda Alec, les yeux remplis d'admiration.

« Tu as réussi », déclara Marco. « La mise à mort est à toi. »

Alec se tenait là, à juste un pied de distance de la bête sans défense, grognant, voulant déchirer leur chair. Il savait qu'il devrait sentir rien d'autre que de la haine pour elle. Mais malgré lui, il la plaignait. C'était une chose vivante, après tout, et prise au piège, impuissante.

Alec hésita.

Marco se pencha, ramassa une roche déchiquetée et la lui tendit. Alec tint la roche, coupante et lourde, et savait qu'un coup décisif pouvait tuer cette créature. Il tint la roche, en sentant le poids froid dans sa paume, et sa main trembla. Il ne pouvait se résoudre à le faire.

Enfin, il la laissa tomber dans la neige.

« Qu'est-ce qu'il y a? » demanda Marco.

« Je ne peux pas », déclara Alec. « Je ne peux pas tuer quelque chose d'impuissant. Peu importe à quel point il peut le mériter. Allons-y. Il ne peut pas nous faire de mal maintenant. »

Marco le fixa, choqué.

« Mais il va se libérer! » s'exclama-t-il.

Alec acquiesça.

« Oui, il va se libérer. Mais d'ici là, nous serons loin d'ici. »

Marco fronça les sourcils.

« Je ne comprends pas », dit-il. « Il a essayé de te tuer. Il t'a blessé — et moi aussi. »

Alec aurait aimé pouvoir l'expliquer, mais il ne comprenait pas entièrement lui-même. Enfin, il soupira.

« C'est quelque chose que mon frère m'a dit une fois », déclara Alec. « Lorsque tu tues quelque chose, tu assassines une petite partie du monde. »

Alec se tourna vers Marco.

« Allons-y », déclara Alec.

Alec se retourna pour y aller, mais Marco tendit une main et fit un pas en avant.

« Tu m'as sauvé la vie », dit Marco, de la révérence dans sa voix. « Cette blessure sur ton bras, tu l'as reçue à cause de moi. Sans toi, je serais mort là-bas. Je te dois. »

« Tu ne me dois rien », répondit Alec.

« Tu as risqué ta vie pour moi », déclara Marco.

Alec soupira.

« Qui serais-je si je ne risquais ma vie pour les autres? » dit Alec.

Ils joignirent leur bras, et Alec savait que peu importe ce qui arrivait, peu importe quels dangers les attendaient, il avait maintenant un frère pour la vie.

CHAPITRE HUIT

Merk se tenait dans la boue, en face des dix voyous restants, tous lui faisant face nerveusement. Ils tenaient devant eux leurs armes rudimentaires et leurs regards allaient de leur chef mort à Merk, maintenant ils semblaient moins sûrs d'eux-mêmes. Comme les flammes brûlaient tout autour de lui, la fumée noire piquant ses yeux en vagues, Merk resta calme, se préparant à la confrontation à venir.

« Lâchez vos armes et courez », déclara Merk, « et vous vivrez. Je ne vais pas faire cette offre de nouveau. »

L'un d'eux, une grande brute avec de larges épaules et une cicatrice sur son menton, grogna en retour.

« Tu es orgueilleux, n'est-ce pas? » dit-il avec un fort accent que Merk ne comprit pas. « Tu penses vraiment que tu peux nous vaincre tous? »

« Il y a toujours dix d'entre nous et l'un de toi », dit un autre.

Merk rit, secouant la tête.

« Vous ne comprenez toujours pas », dit-il. « Vous êtes déjà morts. Vous ne le savez simplement pas encore. »

Il fixa sur eux son regard froid, des yeux noirs, les yeux d'un tueur, et il pouvait voir la peur commencer à prendre racine. C'était un regard qu'il avait reconnu sa vie entière.

Un des hommes laissa soudain échapper un cri et chargea, levant son épée, remplit avec plus de bravade que d'habileté. Une erreur d'amateur.

Merk le regarda venir du coin de l'œil, mais ne laissa pas paraître qu'il l'avait vu. Il attendit et observa, et au dernier moment, comme l'épée descendait vers son dos, il s'accroupit et sentit le voyou se précipiter vers l'avant. Comme il sentait son corps contre son dos, le coup bâclé de l'épée passant au-dessus de sa tête, il saisit le voyou et le jeta sur son épaule. L'homme vola dans les airs, atterrit sur son dos dans la boue et Merk s'avança et avec sa botte, habilement et avec précision écrasa sa trachée, le tuant.

Il en restait neuf.

Un autre voyou chargea, balançant son épée vers lui, Merk prit calmement l'épée de l'homme qu'il venait de tuer, fit un pas de côté et trancha l'estomac de l'homme, l'envoyant s'écraser sur le sol.

Deux autres se séparèrent du groupe et chargèrent ensemble, l'un balançant un fléau rudimentaire et l'autre, une massue. Celui avec le fléau était maladroit, tout en puissance, sans aucune finesse, et Merk sauta simplement en arrière et laissa la balle à pointes passer près de son visage, puis fit un pas en avant et plongea son poignard dans la taille de l'homme. Dans le même mouvement, il se retourna, comme l'autre attaquant balançait sa massue, et trancha sa gorge.

Merk attrapa la massue de l'homme, se retourna, planta ses pieds et jeta la

massue à un autre attaquant qui le chargeait; la massue traversa l'air et brisa l'orbite de l'œil de l'homme, l'arrêtant dans son élan et l'assommant.

Les cinq voyous restants regardaient maintenant Merk, puis l'un l'autre, échangeant un regard de crainte et d'émerveillement.

Merk sourit en essuyant le sang sur sa lèvre avec le dos de sa main.

« Je vais avoir du plaisir à vous regarder tous mourir ici, à l'endroit où vous avez tué cette belle famille. »

L'un d'eux prit un air renfrogné.

« Le seul qui va mourir ici est toi », lança un autre.

« Quelques coups chanceux », déclara un autre. « Nous sommes toujours cinq contre un. »

Merk sourit.

« Les chances commencent à prendre un tour pour le pire pour vous, n'est-ce pas? » répondit-il.

« T'as quelque chose à dire avant qu'on te tue? » lança un autre, un grand homme parlant avec un accent que Merk ne reconnut pas.

Merk sourit.

« Voilà ce que j'aime », répondit Merk. « Du courage devant la mort. »

L'homme, plus grand que tous les autres, jeta son arme et chargea Merk, comme pour le jeter par terre, dans la boue. De toute évidence, cet homme voulait se battre selon ses propres termes.

S'il y a une chose que Merk avait appris, c'était de ne jamais se battre selon les termes d'un autre homme. Comme le nigaud maladroit le chargeait, ses mains épaisses tendues devant lui comme pour le démembrer, Merk ne fit aucun effort pour s'enlever du chemin. Au lieu de cela, il attendit jusqu'à ce que l'homme soit à un pied de distance, s'accroupi, et pointa son poignard vers le haut comme l'homme abaissait son menton. C'était un uppercut avec un couteau.

Il empala la lame dans la gorge de l'homme dans un mouvement ascendant, le faisant tomber tout droit vers le sol. Le voyou tomba la tête la première, mort, le sang s'accumulant dans la boue.

Les quatre voyous restants regardèrent leur énorme compatriote, sans vie, et cette fois il y avait une peur véritable dans leurs yeux.

Le voyou le plus proche de lui leva les mains, tremblant.

« Ok », dit-il. « Je m'en vais. » Le garçon, à peine plus de vingt ans, jeta son épée dans la boue. « Laisse-nous-partir. »

Merk sourit, sentant ses veines brûler d'indignation à la vue de la famille morte, à l'odeur de la fumée brûlant ses narines. Il se baissa et ramassa négligemment l'épée du garçon.

« Désolé, mon ami », déclara Merk. « Ce temps est révolu. »

Merk chargea et poignarda le garçon dans le cœur, le tenant serré comme il tirait son visage près de lui.

« Dis-moi », le sang de Merk bouillonnait, « qui dans cette précieuse famille as-tu assassiné? »

Le garçon haleta, le sang coulant de sa bouche comme il tombait mort dans les bras de Merk.

Les trois voyous chargèrent Merk tous à la fois, comme s'ils réalisaient que c'était leur dernière chance désespérée.

Merk fit deux pas en avant, sauta en l'air, et en frappa un du pied dans la poitrine, le faisant tomber au sol. Comme un autre balançait un gourdin vers sa tête, Merk esquiva, puis enfonça son épaule dans l'estomac de l'homme et le jeta par-dessus son épaule, l'envoyant atterrir sur son dos. Merk s'avança et avec ses bottes écrasa la trachée d'un des hommes, puis mit son pied sur le menton de l'autre et brisa son cou, les tuant tous les deux.

Cela n'en laissait qu'un.

Le seul survivant se précipita nerveusement et balança une épée vers sa tête; Merk l'esquiva, la sentant siffler en passant et dans le même mouvement il saisit un gourdin par terre, se retourna et frappa l'homme à l'arrière de la tête. Il y eut un crack, et l'homme trébucha vers l'avant et atterrit dans la boue, inconscient.

Merk le regarda couché là, et sachant qu'il pouvait le tuer, mais avait une autre idée: il voulait la justice.

Merk mit l'homme sur ses pieds, le tint dans une prise d'étranglement comme il le traînait vers l'avant. Il lui fit traverser la cour boueuse, vers la jeune fille, qui se tenait là, atterrée, de la haine dans ses yeux.

Merk s'arrêta à un pied d'elle, tenant serré l'homme qui se contorsionnait.

« S'il vous plaît, laisse-moi partir! » gémit l'homme. « Ce n'était pas ma faute! »

« La décision est celle de la fille », gronda Merk dans l'oreille de l'homme.

Merk vit la douleur, le désir de vengeance, dans ses yeux. Il mit sa main libre à sa ceinture et lui tendit son poignard, la poignée en premier.

« S'il vous plaît, non », sanglota l'homme. « Je n'ai rien fait! »

L'expression de la jeune fille s'assombrit alors qu'elle saisissait le poignard de Merk et regardait l'homme.

« Non? » demanda-t-elle, sa voix froide et dure. « Je t'ai regardé tuer ma mère. Je t'ai regardé tuer ma famille. »

Sans attendre une réponse, la jeune fille se précipita en avant et poignarda l'homme dans le cœur.

Merk sentit le voyou se raidir dans ses bras comme il laissait échapper un hoquet et fut surpris et impressionné par le coup parfait de la jeune fille, sa brutalité.

Le corps de l'homme devint mou, et Merk le laissa tomber sur le sol, mort.

Merk se tint là, face à la jeune fille, qui tenait le poignard sanglant dans sa main, et regardait le cadavre. Elle respirait fort, le visage toujours rempli de fureur, comme si son désir était inassouvi. Merk comprenait le sentiment, trop bien.

Elle leva lentement les yeux vers lui et son expression changea et il pouvait voir de la reconnaissance dans ses yeux. Et pour la première fois pour

autant qu'il puisse se souvenir, il se sentait bien dans sa peau. Il lui avait sauvé la vie. Pour un instant fugace, au moins, il était devenu la personne qu'il voulait être.

Avec le champ de bataille immobile, avec tous les voyous morts, Merk se permit de baisser sa garde, juste pour un moment. Il s'avança pour étreindre la jeune fille, la tenir, pour lui faire savoir que tout irait bien.

Mais comme il le faisait, il remarqua soudainement un mouvement du coin de l'œil. Il se retourna et fut choqué de voir le garçon avec l'arbalète, celui qu'il pensait avoir tué, d'une manière ou d'une autre, se remettre en chancelant sur ses pieds, même avec l'épée dans sa poitrine. Il tenait l'arbalète avec des bras tremblants et visait Merk. Pour la première fois de sa vie, Merk était pris au dépourvu. Sa bienveillance pour cette jeune fille avait émoussé ses sens.

Puis vint le bruit terrible d'une flèche étant relâchée, et Merk se tint là, immobile, n'ayant pas le temps de réagir. Tout ce qu'il pouvait faire était de regarder, impuissant, comme la flèche volait dans les airs, directement vers lui.

Une fraction de seconde plus tard, il sentit l'agonie atroce d'une pointe de flèche frappant son dos, pénétrant dans sa chair.

Merk tomba à genoux dans la boue, crachant le sang, et ce qui le surprit le plus, ne fut pas qu'il allait mourir, mais qu'il mourrait ici, aux mains d'un garçon, dans la boue, au milieu de nulle part, si proche, après un si long chemin de recommencer sa vie.

CHAPITRE NEUF

Kyra lutta contre le lourd filet comme il tombait sur elle, prise par surprise, essayant désespérément de se libérer. Lancé par plusieurs soldats, le filet, fait de mailles d'acier et de corde, devait peser une centaine de livres, et elle se retrouva coincée par la corde épaisse que les hommes tiraient sur chaque côté, resserrant le filet.

Ils tirèrent à nouveau, et elle se retrouva aplatie, le visage dans la neige avec les autres, tous cloués au sol. Andor et Léo grondaient vicieusement, ruant, se tordant, et bien que Léo se retourna et enfonça ses crocs dans le filet, ses efforts étaient inutiles, l'acier trop dur pour qu'il puisse le trancher avec ses dents.

Comme Kyra regardait les soldats pandésiens se rapprochant, brandissant des épées et hallebardes, elle se blâma pour ne pas avoir été plus vigilante. Elle savait que si elle ne trouvait pas un moyen de sortir d'ici, ils finiraient tous dans la servitude, avec un emprisonnement brutal, et cette fois, une mort probable. Elle ne pouvait pas laisser cela se produire. Surtout, elle ne pouvait pas décevoir son père. Quel que soit le coût, elle devait s'échapper.

Kyra lutta comme elle gémissait et tendit la main vers son bâton, incapable de le saisir, ses bras cloués au sol. Elle essaya désespérément de se libérer et elle savait que leur situation était désastreuse.

Il y eut un bruit horrible, comme un lion faisant éclater sa cage, et lentement, à la surprise de Kyra, le filet commença à se soulever. Kyra se retourna et fut choquée de voir Andor, utilisant son immense force pour se remettre sur ses pieds. Elle le regarda, en choc, tandis qu'il tordait le cou, utilisait ses énormes crocs et déchirait le filet.

C'était la chose la plus incroyable que Kyra avait jamais vue. Cette bête miraculeuse, un spécimen de pure puissance, mâchait la corde d'acier et, dans un accès de rage, secouait la tête et la déchirait en morceaux. Il se tenait de plus en plus haut, soulevant le filet pour chacun d'eux, et un instant plus tard, Kyra se trouva libre.

Andor bondit en un seul bond et enfonça ses crocs dans la poitrine du soldat le plus proche, un homme dont les yeux s'ouvrirent trois fois plus larges à sa vue. L'homme tomba, tué sur le coup.

Andor tourna ensuite sa tête sur le côté comme un autre soldat le chargeait avec une épée, il utilisa ses crocs pour trancher sa poitrine en deux.

Deux autres soldats chargèrent par derrière et Andor se pencha en arrière et avec des coups puissants de ses sabots, son coup si puissant qu'il fractura leurs côtes et enfonça leurs poitrines, les envoyant au sol, inconscients.

Kyra repéra un soldat pointant son arbalète sur Andor et elle réalisa que, dans un moment, il serait mortellement blessé. Elle sentit une pointe de panique, se rendant compte qu'elle ne pourrait pas l'atteindre en temps.

« LÉO! » cria-t-elle, sachant instinctivement que Léo, plus proche, saurait quoi faire.

Léo fit irruption dans l'action: il chargea à travers la neige, bondit en l'air et atterrit à quatre pattes sur la poitrine du soldat, enfonçant ses crocs dans sa gorge comme l'homme hurlait. Il le plaqua au sol et la flèche alla voler sans danger dans les airs, épargnant la vie d'Andor.

Deux autres soldats s'avancèrent, soulevant leurs arcs et visant Andor, et Kyra tira son bâton, le sépara, s'avança et lança chaque moitié. Ils volèrent dans les airs comme des lances, et chaque extrémité pointue se logea dans la poitrine de l'un des soldats. Les hommes crièrent comme ils tombaient sur leur dos, leurs flèches atterrissant dans les arbres, frappant des branches avec un claquement et faisant tomber un amas de neige sur le sol de la forêt.

Kyra entendirent un bruit et sentit quelque chose passer près de sa tête. Elle se retourna pour voir une lance voler tout près et la manquer tout juste et elle vit deux autres soldats la chargeant, à peine à vingt pieds de distance. Tous deux semblaient déterminés à la tuer comme ils tiraient leurs épées.

Kyra, en mode bataille, se força à se concentrer: elle mit la main derrière elle, tira son arc, plaça une flèche et tira. Elle n'attendit pas pour voir si elle avait touché sa cible avant de tirer de nouveau.

Chaque coup atterrit dans la poitrine d'un attaquant comme ils la chargeaient, les abattant.

Kyra entendit soudainement un bruit derrière elle, se demandant combien de soldats étaient là, combien sortiraient de ces bois noircis. Elle se retourna, trop tard, pour réaliser qu'un soldat s'était glissé derrière elle, son épée levée et sur le point de taillader son bras. Elle se prépara, l'homme trop proche pour faire dévier le coup.

Le soldat, cependant, cria et tomba, sans vie, dans la neige à côté d'elle. Kyra le regarda fixement, perplexe, se demandant ce qui était arrivé.

Elle leva les yeux pour voir Dierdre debout à quelques pieds de distance, son arc soulevé, juste après avoir tiré. Elle baissa les yeux et vit la flèche perçant le dos du soldat. Elle sentit une pointe de gratitude. Elle vit une férocité dans les yeux de son amie qu'elle n'avait pas vue avant, pouvait voir que la vengeance que son amie prenait sur ces Pandésiens était cathartique pour elle.

Kyra pensait que la bataille était terminée, mais elle entendit soudainement un bruissement dans le bois, et elle se retourna pour voir un soldat disparaissant. Elle se rappela ce qui était arrivé la dernière fois qu'elle avait laissé quelqu'un s'échapper, et sans réfléchir elle se retourna, leva son arc et tira.

La flèche atterrit dans son dos et l'homme tomba la tête la première dans la neige. Dierdre semblait surprise, mais cette fois, Kyra ne ressentait aucun remords. Kyra se demandait ce qui lui arrivait. Qui était-elle en train de devenir?

Kyra se tenait là, la respiration difficile, dans le silence, observant le

carnage. Plusieurs soldats étaient là, leur sang suintant dans la neige, tous morts. Elle regarda Andor, Léo et Dierdre, et lentement réalisa qu'ils avaient gagné. Tous les quatre, ils étaient devenus une unité.

Kyra embrassa la tête de Léo puis se dirigea vers Andor, grondant toujours en direction des soldats morts, et caressa sa crinière.

« Tu as réussi, mon beau », lui dit-elle avec reconnaissance. « Tu nous as libérés. »

Andor laissa échapper un son, comme un ronronnement, mais plus discordant, et pour la première fois, son visage s'adoucit un peu.

Dierdre secoua la tête, pleine de remords.

« Tu avais raison », dit-elle. « C'était stupide de ma part de venir ici. Je suis désolée. »

Kyra se retourna et regarda à travers les arbres, à travers la clairière, se souvenant de la nourriture. Les porcs rôtissaient encore, des centaines de soldats pandésiens à proximité, ignorant toujours leur présence. Elle vit tous les chariots aussi, les visages de tous ces garçons, et cela la tourmentait.

« Nous sommes chanceux qu'ils ne nous aient pas repérés », déclara Dierdre. « Cela devait être une patrouille. Allons-y. Nous avons besoin de mettre autant d'espace que possible entre cet endroit et nous, avant qu'ils s'aperçoivent que nous sommes ici. »

Mais lentement, Kyra secoua la tête.

« Je pense le contraire », répondit Kyra.

Dierdre fronça les sourcils.

« Qu'est-ce que tu veux dire? »

Kyra regarda par-dessus son épaule, vers la piste qui les ramènerait à la liberté, et elle savait que ce serait plus sûr de s'en aller rapidement et discrètement, de continuer dans sa quête.

Pourtant, elle avait également le sentiment que, parfois, c'étaient les détours durant un voyage qui finissaient par être les plus importants. Elle avait l'impression d'être confrontée à un test. Combien de fois son père lui avait-il dit que la quête ultime dans la vie était de ne laisser aucun homme derrière? Peu importait où vous alliez, à quelle hauteur vous montiez, jusqu'où votre renommée s'étendait, à la fin de la journée, tout ce qui comptait, avait-il dit, le seul mètre par lequel un homme pouvait être jugé n'était pas la distance qu'il avait parcouru, mais combien il avait regardé en arrière. Combien de gens il avait amenés avec lui.

Elle commençait à comprendre. Ici était son test : une route ouverte vers la liberté, la sécurité. Ou une route de péril, derrière elle, dans cette clairière, pour libérer ces garçons qu'elle ne connaissait même pas. C'était, elle le se sentait, la bonne chose à faire. Et la justice, n'était-ce pas ce qui comptait le plus?

Elle la sentait qui brûlait dans ses veines. Elle devait risquer sa vie, quel que soit le danger. Si elle leur tournait le dos, qui serait-elle?

« Tu ne penses pas ce que je pense que tu penses? » demanda Dierdre,

incrédule.

Kyra hocha la tête.

« C'est un long trajet à travers la clairière », dit-elle, formulant un plan dans son esprit, « mais nos chevaux sont rapides. »

« Et puis quoi ? » demanda Dierdre incrédule. « C'est une armée là-bas. Nous ne pouvons pas les distancer. Et nous ne pouvons pas les vaincre. Cela signifiera nos morts. »

Kyra secoua la tête.

« Nous nous dirigerons vers les chariots. Nous allons rompre les chaînes, libérer ces garçons, et quand ils seront libres, les Pandésiens auront des problèmes plus importants à régler. »

Dierdre sourit largement.

« Tu es dingue et téméraire », dit-elle. « Je savais qu'il y avait une raison pour laquelle je t'aimais. »

Elles échangèrent un sourire, et sans un mot, montèrent à cheval et se lancèrent au galop dans la clairière, jetant toute prudence aux quatre vents.

Le groupe fit irruption dans la clairière, le cœur de Kyra frappant fort dans sa poitrine alors qu'elle traversait le sol couvert de neige éclairé par le clair de lune, des centaines de soldats pandésiens réunis à l'autre extrémité, aucun ne la voyant encore. Elle savait que s'ils la repéraient avant qu'ils ne soient assez proches, ils n'y arriveraient jamais.

Pendant qu'elle chevauchait, Kyra serrant l'épée qu'elle avait arrachée à un soldat tombé, personne ne les remarqua. Ces hommes, apparemment, étaient trop distraits par leurs feux, leur fête et leur boisson pour être à l'affût d'un petit groupe chargeant dans le milieu de la nuit.

Kyra galopa à travers la clairière, l'adrénaline coulant si follement qu'elle pouvait à peine voir clair. Et comme elle s'approchait du bout de la clairière, les chariots de plus en plus proches, elle vit les visages des garçons en détails plus fins, regardant désespérément, et elle observa comme certains d'entre eux commençaient à la remarquer, à comprendre. Leurs visages, un moment avant tellement désespérés, étaient soudainement remplis d'espoir.

« Ici ! » cria un garçon, brisant le silence de la nuit.

« Libérez-nous ! » cria une autre.

Un grand chœur commença à monter à l'intérieur des chariots, suivi par le tintement de fer comme les garçons faisaient claquer leurs menottes contre les barres. Kyra voulait désespérément qu'ils se calment, mais il était trop tard, les Pandésiens se tournèrent et commencèrent à remarquer ce qui se passait.

« Vous ! Arrêtez », commanda un Pandésien, criant dans la nuit.

Les soldats se levèrent et se mirent à les charger.

Le cœur de Kyra claqua, réalisant que son crâne se rétrécissait ; si elle ne libérait pas ces garçons avant que les Pandésiens arrivent, elle serait morte. Mais à quelques mètres seulement, elle frappa Andor du talon plus fort, comme Dierdre faisait la même chose avec son cheval, et elles soulevèrent leurs épées et foncèrent sur les chariots remplis de garçons hurlant.

Kyra ne ralentit même pas comme elle chevauchait à côté d'un chariot, levait son épée haut et l'abattait dans un large mouvement, visant les épaisses chaînes de fer. Des étincelles jaillirent comme la chaîne, coupées, tombait au sol avec un grand bruit.

La porte de métal grinça et vint un grand cri et une vague d'excitation alors que des dizaines de garçons se précipitaient, s'enjambant l'un l'autre, trébuchant dans la neige, certains portant des bottes, d'autres pieds nus. Certains s'enfuirent, courant vers la sécurité de la forêt; mais la plupart se retournèrent et chargèrent dans la direction du mur de soldats pandésiens, la vengeance dans leurs yeux.

Kyra et Dierdre coururent de chariot en chariot, coupant les chaînes, ouvrant les portes, libérant les garçons l'un après l'autre. Une porte ne s'ouvrait pas, et Léo bondit, mordit les barres avec ses crocs, et l'ouvrit. Une autre porte était coincée et Andor se pencha en arrière et leva ses jambes et rua jusqu'à ce qu'elle se brise.

Bientôt des centaines de garçons se déversaient dans la clairière de forêt. Ils n'étaient pas armés, mais ils avaient du cœur et une volonté claire de vengeance contre leurs ravisseurs. Les soldats pandésiens durent le réaliser, parce que même lorsqu'ils chargeaient, leurs yeux commencèrent bientôt à se remplir de doute et d'hésitation.

Les garçons laissèrent échapper un grand cri, et comme un seul homme, ils se précipitèrent vers les soldats. Les Pandésiens soulevèrent leurs épées et tuèrent certains d'entre eux — mais les garçons arrivaient trop vite et bientôt les soldats n'avaient aucun espace pour manœuvrer. La foule des garçons les plaqua au sol et ce fut bientôt un combat au corps à corps. Certains garçons frappaient les soldats, les rendant inconscients, puis les dépouillaient de leurs armes et chargeaient les autres. Bientôt l'armée de garçons était armée.

La clairière se remplit rapidement de cris et de hurlements, le son de garçons libérés et celui des soldats pandésiens en train de mourir.

Kyra, satisfaite, échangea un regard avec Dierdre. Leur travail était terminé ici. Les garçons avaient leur liberté maintenant, c'était à eux de gagner.

Kyra se retourna et courut vers la ligne des arbres, s'éloignant de la clairière, des cris des garçons et des hommes. Kyra sentit des flèches passer près de sa tête, la manquant juste et elle se retourna et vit que quelques archers pandésiens les avaient prises pour cible. Elle exhorta Andor plus fort et se baissa sur l'encolure de l'animal et avec un dernier effort, ils laissèrent la clairière derrière et retournèrent dans les bois, embrassés par l'obscurité. Une dernière flèche la dépassa, la manquant juste, allant s'enfoncer dans un arbre avec un claquement.

Elles chevauchèrent dans les ténèbres, vers le nord à nouveau, vers la mer, peu importe où cela était, tandis que derrière elles les sons de la bataille, des centaines de garçons embrassant leur liberté s'affaiblissaient lentement. Elle ne savait pas ce que la route devant elles leur apporterait, mais cela importait

peu: elle n'avait pas reculé devant un combat, et cela signifiait plus que tout.

CHAPITRE DIX

Duncan leva son épée, laissa échapper un cri de bataille féroce et mena ses hommes comme il chargeait sans crainte, prêt à rencontrer l'armée pandésienne se déversant de la caserne d'Esephus. Ces hommes s'étaient clairement remis du choc initial d'être attaqués dans le milieu de la nuit, de leur flotte brûlant dans le port, et Duncan était lui-même surpris de la quantité de dégâts qu'il avait réussi à infliger. Le ciel nocturne était en feu derrière lui avec ce qui restait de leur flotte, éclairant le port et le ciel nocturne.

Pourtant, aussi grand que le coup était, il restait encore cette armée devant lui, cette garnison pandésienne stationnée sur terre, dépassant largement en nombre ses hommes. Un flot ininterrompu se déversait comme les portes de pierres s'ouvraient plus larges, tous des soldats professionnels, entièrement armés avec des armes de qualité supérieure, bien formés et avides de bataille. Duncan savait que la vraie bataille n'avait même pas encore commencé.

Duncan était fier de voir qu'aucuns de ses hommes ne cédaient du terrain, tous à cheval à côté de lui, le rejoignant comme il avait espéré qu'ils le feraient. Ils remontèrent tous sur leurs chevaux et galopèrent courageusement, se précipitant pour rencontrer l'ennemi, les épées, haches et hallebardes soulevées, les lances prêtes à viser, préparés pour la mort ou l'honneur.

Duncan se targuait d'être toujours le premier dans la bataille, en face de ses hommes, et il était déterminé à ce que cette nuit ne soit pas différente. Il fit un bond en avant et laissa échapper un grand cri comme il levait son épée dans les airs et l'abattait sur le bouclier du soldat pandésien en tête, un homme qui, par son armure, semblait être un officier.

Comme l'épée de Duncan frappait le bouclier, un grand fracas retentit et des étincelles volèrent, les premières étincelles de bataille. Le soldat lui rendit son coup, et Duncan, l'anticipant, para, puis se retourna et frappa l'homme à travers la poitrine, le faisant tomber de son cheval et sur le sol — la première victime de la bataille.

L'air de la nuit se remplissait du fracas soudain des armes, des épées se rencontrant, des épées rencontrant des boucliers, des haches, des hallebardes, les hommes criant et gémissant et hurlant comme ils tombaient des chevaux et se frappaient à mort. Les lignes de bataille devinrent rapidement floues tandis que les deux fronts se fondaient l'un dans l'autre, chacun luttant vicieusement pour la survie.

Duncan vit Anvin, à côté de lui, balançant un fléau et vit la balle de métal à pointes faire tomber un soldat de son cheval. Il vit Arthfael lancer son javelot et percer la gorge d'un soldat devant lui, un large homme qui avait levé son épée vers Duncan. Il regarda un de ses plus grands soldats balancer sa hallebarde de côté, frapper un Pandésien sur son épaule et le faire tomber à côté de son cheval. Duncan était plein de fierté pour ses hommes. Ils étaient

tous des soldats redoutables, les meilleurs qu'Escalon avait à offrir, et ils combattaient tous farouchement pour leur patrie. Pour leur liberté.

Les Pandésiens, cependant, ralliaient et ripostaient tout aussi farouchement. Ils étaient une armée professionnelle, qui avait été sur la route de la conquête pendant des années, et non une force qui serait dissuadée facilement. Le cœur de Duncan se serra comme il voyait beaucoup de bons hommes tomber de son côté, aussi, des hommes qu'il avait connus et avec qui il avait combattu toute sa vie. Il regarda un homme, un garçon à peine de l'âge de son fils, tomber vers l'arrière à côté de lui comme une lance perçait son épaule. Il vit un autre perdre une main comme une hache de combat s'abattait directement sur elle.

Duncan ripostait avec tout ce qu'il avait, se frayant un chemin à travers le carnage, frappant des soldats à gauche et à droite, exhortant son cheval, se forçant à aller de l'avant à tout prix, plus profondément que tous ses hommes. Il savait qu'arrêter signifiait la mort. Il se retrouva rapidement totalement immergé dans la bataille, entouré par l'ennemi de tous les côtés. C'était la façon dont il aimait à se battre — pour sa vie-même.

Duncan se retourna et frappa d'un côté à l'autre, et prenait les Pandésiens au dépourvu; ils étaient clairement surpris de trouver l'ennemi si profondément dans leurs rangs. Quand il ne sabrait pas, il levait son bouclier et l'utilisait pour bloquer les coups de d'épée, de massues, de gourdins — et pour envoyer des hommes s'écraser au sol à côté de leurs chevaux. Un bouclier, il le savait, pouvait parfois être la meilleure — et la plus inattendue — des armes

Duncan se retourna et envoya un coup de tête dans un soldat, puis arracha une épée des mains d'un autre, l'attira près de lui et le poignarda dans le ventre avec un poignard. Pourtant, au même moment, Duncan reçut un coup d'épée lui-même, un qui était particulièrement douloureux sur son épaule. Un moment plus tard, il en reçut un sur sa cuisse. Il se retourna et tua ses deux assaillants. Les blessures étaient douloureuses, mais elles étaient des blessures superficielles, il le savait, et il avait subi assez de blessures dans sa vie pour ne pas les laisser le distraire. Il avait reçu bien pire dans sa vie.

À peine avait-il tué ses attaquants qu'il reçut un coup puissant comme un Pandésien lui envoyait son gourdin dans les côtes et un instant plus tard, il se trouva à tomber de son cheval et dans la foule des hommes.

Duncan secoua la tête pour se débarrasser des étoiles et se remettre sur ses pieds, épée à la main, prêt à y aller, et se retrouva face à un mélange de soldats, les uns à pied, les autres à cheval. Il leva la main, attrapa un soldat par sa jambe, et le tira de sa position sur son cheval; l'homme tomba et immédiatement Duncan monta sur le cheval. Il arracha sa lance dans le processus et la fit tourner autour de lui, faisant tomber trois soldats de leurs chevaux et dégageant un espace.

La bataille faisait rage. Une série apparemment sans fin de soldats pandésiens se déversait de la caserne, et à chaque compagnie d'hommes qui

apparaissait, Duncan savait que ses chances empiraient. Il vit que ses hommes commençaient à faiblir: l'un de ses jeunes guerriers prit une lance dans les côtes, du sang jaillissant de sa bouche — et un guerrier qui venait de joindre ses rangs reçut un coup d'épée fatal à la poitrine.

Duncan, cependant, ne voulait pas abandonner; ce n'était pas qui il était. Il n'y aurait pas de retraite, quelles que soient les chances. Il avait vécu plusieurs batailles qui semblaient sombres et n'avait jamais pris la fuite, comme beaucoup de ses compatriotes. C'était ce que lui avait valu sa réputation, et le respect des hommes d'Escalon. Il les conduirait peut-être à la mort, ils le savaient, mais il ne les conduirait jamais au déshonneur.

Duncan redoubla ses efforts: il chargea, laissa échapper un grand cri et sauta à bas de son cheval tenant sa lance de côté devant lui — et démolissant plusieurs hommes. Il chargea, à pied, plus profondément dans la foule, utilisant la lance et renversant soldats dans tous les sens. C'était une charge suicide, mais il ne s'en souciait plus — et dans ce moment, il sentit une grande libération, une liberté plus grande que ce qu'il n'avait jamais connu.

Lorsque la lance de Duncan fut coupée en deux par un soldat, il utilisa son extrémité déchiquetée pour poignarder un soldat, puis la laissa tomber, tira son épée et la balança avec les deux mains, se débarrassant de son bouclier et jetant la prudence aux quatre vents. Il frappa et coupa jusqu'à ce que ses épaules se fatiguent et la sueur lui pique les yeux, plus rapidement que tous les autres autour de lui — mais perdant rapidement de la vitesse. C'était une charge de mort finale, et bien qu'il sût qu'il ne s'en sortirait pas, il trouvait une certaine consolation dans le fait que, au moins, il mourrait en donnant tout ce qu'il avait.

Comme les épaules de Duncan commençaient à se fatiguer et que plusieurs soldats le chargeaient, comme il savait qu'il regardait la mort en face, tout à coup, il y eut un sifflement, comme une flèche, suivit par un seul claquement. Duncan vit avec choc, le soldat devant lui tomber sur le dos, une flèche logée dans sa poitrine.

Il y eut une autre. Puis une autre. Bientôt l'air était rempli avec le bruit et les cris des Pandésiens retentissaient, Duncan regarda derrière lui et fut étonné de ce qu'il vit: le ciel éclairé par le clair de lune était rempli de flèches, une mer de flèches volant haut dans le ciel et atterrissant du côté pandésien. Les Pandésiens, transpercés par la mer de flèches, tombaient comme des mouches, glissant un à un de leurs chevaux. Certains tombaient en arrière, tandis que d'autres s'effondraient sur le côté de leurs chevaux, atterrissant dans le champ de bataille sanglant, leur armement sonnait et leurs chevaux, sans cavalier, ruant sauvagement.

Duncan était confus; dans un premier temps, il avait supposé que ses hommes étaient attaqués. Mais ensuite, il réalisa qu'on leur venait en aide. Mais qui?

Duncan se retourna et regarda vers la source des flèches et vit, haut sur les remparts de la ville d'Esephus, des dizaines d'hommes, éclairés par la lueur

des torches. Ils étaient, son cœur soudain plus léger, des guerriers d'Esephus, étirant leurs arcs, plaçant des flèches et tirant dans un grand arc vers le front pandésien. Duncan cria de joie. Seavig, après tout, avait décidé de tout risquer et de se joindre à lui.

Soudain, les portes d'Esephus s'ouvrirent et apparut, avec un grand cri de bataille, Seavig, chevauchant devant des centaines de ses hommes, tous de fiers guerriers d'Escalon. Duncan était excité à la vue de son vieil ami, un homme avec qui il avait chevauché dans la bataille d'innombrables fois, à la tête de sa petite armée. Ici était un soldat qui avait été sous le joug de Pandesia pendant des années, et qui prenait finalement position. Il était revenu, était de nouveau le guerrier que Duncan savait qu'il avait été à une époque.

Avec un grand élan, Seavig chargea de l'avant et rejoignit les hommes de Duncan, et ils commencèrent à repousser les Pandésiens. Les hommes de Duncan laissèrent échapper un grand cri, se précipitant vers l'avant, revigorés, et Duncan pouvait voir une nouvelle peur sur les visages des Pandésiens. De toute évidence, ils s'étaient attendus à ce que les hommes d'Esephus rentrent dans les rangs et se soumettent. Ils réalisèrent que la force de Duncan venait de doubler de taille, et ils commencèrent à paniquer. Il avait vu cela trop de fois sur les visages de ses ennemis et il savait ce que cela signifiait : maintenant était sa chance.

Duncan s'avança d'un bond, profitant de leur peur, les refoulant plus loin comme il menait ses hommes. Les Pandésiens qui avaient été épargnés par les flèches furent vaincus par Duncan et ses hommes. Un chaos commença à en résulter comme le cours de la bataille commençait à balancer dans l'autre sens. Les Pandésiens, chancelants, commençaient à reculer — et puis se retournèrent et coururent.

Duncan les poursuivit, ses hommes pas très loin derrière lui, Seavig à proximité comme il menait la charge de ses hommes aussi, l'air rempli de leurs cris victorieux. Comme les Pandésiens essayaient de retrouver la sécurité de leurs casernes en pierres, de fermer la porte, Duncan atteignit la première porte, frappant les soldats qui tentaient de la fermer. Il en poignarda un dans le ventre, un frappa un autre au visage avec le pommeau de son épée, puis envoya un coup de pied à un troisième.

Les Pandésiens abandonnèrent vite l'idée de fermer la porte et coururent simplement vers leurs casernes. Duncan chercha leur commandant, réalisant qu'il devait couper la tête de l'armée, et il le repéra dans la foule, décoré avec des insignes pandésiens.

Duncan coupa son chemin à travers les rangs des soldats, se dirigeant vers lui, jusqu'à ce que finalement il l'ait atteint et le força à lui faire face. Ils se tenaient en face l'un de l'autre, chacun tenant son épée, tandis qu'un espace se faisait autour d'eux et qu'une petite foule se formait. Duncan pouvait sentir tous les yeux sur eux et il savait que leur match déterminerait l'issue de cette bataille.

Ils chargèrent et combattirent tous les deux violemment. Cet homme était un bien meilleur combattant que les autres, et Duncan fut surpris par la force et la vitesse de ses coups. Des étincelles jaillirent lorsque leurs épées frappèrent l'une contre l'autre, ni l'un ni l'autre en mesure de gagner un avantage, se poussant l'un l'autre d'un bout à l'autre. Ici, enfin, était un adversaire que Duncan pouvait respecter; il regrettait de ne pas l'avoir comme un guerrier d'Escalon.

Finalement, Duncan, perdant force, glissa. Pourtant, c'est à ce moment qu'il trouva son ouverture. Le chef leva son épée et Duncan se précipita vers lui et le jeta au sol, envoyant son épaule dans l'estomac de l'homme.

Duncan le poussa vers le sol couvert de neige, l'épingla, et tira son épée courte, l'appuyant sur sa gorge.

« RENDS-TOI! » commanda Duncan, comme la foule se calmait, une accalmie dans les combats se formant autour d'eux. « Rends-toi et soit notre prisonnier et je ne te tuerai pas toi ou tes hommes! »

« Me rendre, à toi? » cracha l'homme. « Tu n'es pas roi! Tu es un simple esclave d'Escalon! »

« Je ne vais pas te le demander à nouveau », avertit Duncan sombrement.

Le commandant cligna des yeux à plusieurs reprises, à bout de souffle, réalisant clairement la gravité de Duncan.

Enfin, il hocha la tête.

« Nous nous rendons! » s'exclama-t-il.

Il y eut un grand cri de victoire parmi les hommes de Duncan et Seavig, comme tous les soldats pandésiens, le dos au mur, déposaient rapidement les armes, semblant trop heureux d'accepter l'offre. Aucun, clairement, n'avait plus le cœur de se battre.

Duncan sentit plusieurs mains fortes lui taper sur le dos en admiration, tandis que ses hommes se précipitaient pour dépouiller l'ennemi de ses épées et armures. Une acclamation après une autre se fit entendre, comme tous ses hommes commençaient à réaliser qu'ils avaient réussi l'impossible: Pandesia avait été vaincu. Esephus, l'une des villes les plus importantes d'Escalon, avait été libérée.

L'impensable était arrivé.

Contre toute attente, Escalon gagnait.

*

Duncan marchait près du port d'Esephus, joint par Seavig, Anvin, Arthfael et des dizaines de leurs hommes, tous inspectant les dommages. L'odeur de la fumée pesait dans l'air comme la flotte pandésienne brûlait encore, les braises lançant des étincelles dans la nuit, ponctuées par le sifflement occasionnel d'une poutre comme un mât s'effondrait. C'était comme si tout le port était allumé en un grand feu de joie.

Partout les hommes de Duncan et Seavig rassemblaient les centaines de

soldats pandésiens captifs, les guidant, les fers aux pieds, vers le donjon de la forteresse. Ses hommes étaient également occupés à attraper avec de longs crochets les débris, de précieux trésors et de l'armement flottant dans le port; ils attrapaient parfois aussi un cadavre flottant, avant de le laisser aller.

Duncan regarda tout le long de la rive, jonchée de cadavres boursoufflés, la plus grande destruction qu'il ait jamais vue infligée aux soldats pandésiens, et probablement le plus grand dommage qu'il ait jamais infligé à une armée d'invasion et il sentit un grand sentiment de satisfaction.

Les torches furent éteintes, une par une, comme le ciel de la nuit peu à peu était remplacé par une aube naissante, le ciel brillant avec un million de couleurs, éclairant chaque pas qu'ils faisaient. Duncan avait l'impression que le monde était en train de renaître.

« C'est une chose franchement remarquable », déclara Seavig, marchant avec Duncan, sa voix basse et rauque.

Duncan se retourna et regarda son vieil ami, avec ses longs cheveux noir sauvage, sa barbe et ses sourcils broussailleux, exactement comme il se souvenait de lui. Il regarda le visage balayé par le vent, gercé par de trop nombreux jours en mer sous le soleil.

« Quoi? » demanda Duncan.

« Ce que la vitesse et la surprise peut faire dans la bataille », répondit Seavig. « Elles peuvent transformer des hommes préparés en objets de peur; il peut permettre à une centaine de vaincre un millier. »

Il se tourna vers Duncan.

« Tu as toujours été le plus grand de nous tous », ajouta-t-il. « Ce que tu as fait ici, ce soir, doit être documenté pour la postérité. Tu as libéré notre grande ville, une ville que je ne pensais pas pouvait être libérée. Et tu l'as fait au nez d'un vaste empire, sachant que vengeance et mort seraient une certitude. »

Seavig mit une main sur son épaule.

« Tu es un vrai guerrier », ajouta-t-il, « et un véritable ami. Mon peuple te remercie. Je te remercie. »

Duncan secoua la tête humblement.

« Ce que j'ai fait », répondit-il, « je l'ai fait pour la justice. Pour la liberté. Pas plus que ce que tu as fait toi-même. J'ai fait ce que le vieux roi aurait dû faire il y a des années. Ce que j'aurais dû faire il y a des années. Et nous n'aurions pas gagné ce soir, n'oublie pas, si ce n'avait pas été de toi et tes hommes. »

Seavig s'arrêta et soupira.

« Et maintenant? » demanda Seavig.

Ils s'arrêtèrent à la fin du port et Duncan se retourna et étudia l'expression sincère de son ami. Le visage de Seavig, rempli de lignes, portait l'expression rugueuse, le regard durci des saisons, de cette ville au bord la mer et des vagues et des vents brutaux qui l'avaient façonnée.

« Et maintenant », répondit Duncan, « nous avons un seul choix. Ce que

j'ai commencé, je dois le terminer. Retraite, sécurité, ce sont des choses du passé. La plus grande partie d'Escalon est toujours occupée. Je ne serai plus en sécurité à Volis — ni toi à Esephus. Bientôt, la nouvelle va se répandre, la grande armée pandésienne va s'assembler. J'ai hâte; Je dois leur amener la bataille, avant qu'ils puissent se préparer. Chaque ville d'Escalon doit être libérée. »

Seavig mit lentement les mains sur ses hanches et étudia l'eau, comme le soleil du matin la tournait à un turquoise rougeoyant. Ils se tinrent là et regardèrent l'aube, deux guerriers endurcis profitant du silence confortable de la victoire, deux guerriers pensant de la même façon.

« Je sais que je vais mourir un jour », déclara Seavig. « Cela ne me dérange pas. Je me soucie seulement de bien mourir. »

Seavig fit une pause, examinant le flux et le reflux de la marée, venant frapper contre le mur de pierres.

« Je n'ai jamais su si j'aurais la force de mourir en essayant de regagner ma liberté. Tu m'as rendu un grand service, mon ami. Tu m'as permis de me souvenir de ce qui importe le plus dans la vie. »

Seavig serra l'épaule de Duncan avec sa main calleuse.

« Je suis avec toi », dit-il, sa voix solennelle. « Moi et mes hommes sommes avec toi. Nous allons chevaucher à tes côtés, partout où tu iras. À travers tout Escalon. De place forte en place forte. Jusqu'à ce que le dernier d'entre nous soit libre — même aux portes de la mort. »

Le cœur de Duncan se réchauffa à ses paroles, et il sourit lentement, ravi d'avoir son vieil ami à ses côtés.

« Où va-t-on maintenant, mon ami? » demanda Seavig.

Duncan réfléchit.

« Nous devons couper d'abord la tête », répondit-il, « et le corps suivra. »

Seavig le regarda d'un air interrogateur.

« Tu veux prendre la capitale », dit-il alors d'un air entendu.

Duncan hocha la tête.

« Et pour prendre Andros », répondit Duncan, « nous aurons besoin du terrain élevé. Et des hommes qui possèdent ces hauteurs. »

Les yeux de Seavig s'éclaircirent de reconnaissance et d'excitation.

« Kos? » demanda-t-il.

Duncan hocha la tête, sachant que son ami comprenait.

Seavig regarda au loin dans l'eau et secoua la tête.

« Atteindre Kos n'est pas chose facile », répondit Seavig. « Le chemin est parsemé de garnisons pandésiennes. Tu vas te retrouver empêtré dans des batailles avant même d'atteindre les falaises. »

Duncan l'étudia, appréciant sa perspicacité.

« Je suis un homme de Volis », répondit Duncan. « Ceci est ta région, mon vieil ami. Tu connais ton terrain beaucoup mieux que moi. Que suggères-tu? »

Seavig caressa sa barbe alors qu'il regardait au loin vers la mer, clairement

réfléchissant profondément.

« Si ton but est Kos », répondit Seavig, « tu dois d'abord atteindre le lac de Ire. Contourne ses rives et cela te conduira à La Thusius. C'est de la rivière dont tu as besoin. C'est le seul moyen. Voyage par voie de terre et tu seras pris au piège dans une guerre. »

Il se retourna et regarda sérieusement au Duncan.

« Je connais le chemin », déclara Seavig. « Laisse-moi te montrer. »

Duncan sourit en retour, et serra le bras de son ami.

« Moi et mes hommes partons maintenant », répondit Duncan, satisfait avec le plan. « Tu peux nous rejoindre lorsque tu es reposé. »

Seavig rit.

« Reposé? » répondit-il en souriant plus largement. « Je me suis battu toute la nuit, je suis plus reposé que je ne l'ai jamais été. »

CHAPITRE ONZE

Comme l'aube se levait sur le fort de Volis, Aidan marchait frénétiquement sur les remparts, scrutant l'horizon pour tout signe de son père ou de Kyra ou de ses frères — ou l'un des hommes. Il avait passé la plus grande partie de la nuit éveillé, dans un état de malaise, tourmenté par des cauchemars dans lesquels sa sœur tombaient dans une fosse, son père était brûlé vif dans un port. Il avait arpenté ces remparts sous le ciel de la nuit, les étoiles embrasées, et n'avait pas cessé depuis de chercher la campagne pour eux, anxieux de les voir retourner.

Au fond de son cœur, Aidan soupçonnait qu'ils ne reviendraient pas à Volis de sitôt — s'ils y revenaient. Kyra se dirigeait vers l'ouest à travers Escalon, à travers un terrain difficile, et son père, ses frères, et leurs hommes se dirigeaient quelque part au sud, vers la bataille et une mort probable. Aidan brûlait à l'intérieur. Il voulait plus que tout être avec eux, surtout en ce temps de guerre. Il savait que ce qui se passait était quelque chose qui n'arrivait qu'une fois dans une vie, et il ne pouvait pas supporter l'idée, peu important son jeune âge, de rester sur la touche. Aidan savait qu'il était plus petit que tous, encore jeune, faible et inexpérimenté; pourtant il sentait quand même qu'il y avait beaucoup qu'il pouvait faire. Il pouvait ne pas être en mesure de lancer une lance, ou de tirer une flèche, comme les autres, mais il était connu pour son intelligence, son ingéniosité, sa capacité à considérer une situation différemment de tout le monde, et il estimait qu'il pourrait aider son père, d'une manière ou d'une autre.

Peu importait, il savait avec certitude qu'il ne voulait pas être assis ici, dans le fort presque vide de Volis, loin de l'action, à l'abri derrière ces portes avec les femmes et les enfants et les oies courant autour de la cour, comme si rien ne se passait là-bas dans le monde. Il attendait simplement son temps, avec rien à faire, mais anticiper les nouvelles de la mort arrivant. Il préférerait plutôt mourir que de vivre de cette façon.

Comme l'aube se levait et le ciel s'éclairait, Aidan examina le fort, vit la douzaine de guerriers que son père avait laissés pour garder l'endroit, une force réduite au maximum. Il avait harcelé ces hommes la moitié de la nuit pour découvrir où son père avait chevauché exactement. Mais aucun d'entre eux ne lui avait dit. Aidan sentit une nouvelle vague de détermination à découvrir ce qu'il voulait savoir.

Détectant un mouvement du coin de l'œil, Aidan se retourna pour voir Vidar traversant la cour avec plusieurs hommes, éteignant les torches en passant et attribuant à chacun leur poste au fort. Aidan passa immédiatement à l'action, descendant l'escalier en colimaçon, se tordant niveau après niveau, déterminé à accaparer Vidar jusqu'à ce qu'il ait les réponses qu'il voulait.

Aidan se mit à courir dès qu'il atteignit la cour enneigée. Il courut, la

glace crissant sous ses bottes dans la matinée glaciale, sa respiration difficile comme il sprintait vers Vidar, qui se dirigeait vers les portes.

«Vidar! » s'exclama-t-il.

Vidar se retourna et, quand il vit Aidan, regarda au loin, roulant des yeux, voulant clairement l'éviter. Il commença à s'éloigner.

« Je n'ai pas de réponses pour toi, jeune Aidan », dit-il, comme il s'éloignait, lui et ses hommes marchant vers les portes, soufflant sur leurs mains pour les garder au chaud.

Mais Aidan ne ralentit pas, courant pour les rattraper.

« Je dois savoir où mon père est! » cria-t-il.

Les hommes continuèrent à marcher et Aidan redoubla de vitesse, glissant sur la glace, jusqu'à ce que finalement il se retrouvât aux côtés de Vidar et tira sur sa chemise.

« Mon père est parti, et cela fait de moi le commandant de ce fort! »

Aidan insista, sachant qu'il poussait sa chance, mais désespéré.

Vidar s'arrêta et rit avec ses hommes.

« Vraiment? » demanda-t-il.

« Réponds-moi! » insista Aidan. « Où est-il? Je peux l'aider! Mon épée est aussi forte que la tienne et je vise aussi bien que toi! »

Vidar rit de bon cœur, et comme tous les hommes se joignaient à lui, Aidan rougit. Il secoua la tête et saisit l'épaule d'Aidan, de sa main forte et rassurante.

« Tu es le fils de ton père », dit-il en souriant, « mais même ainsi, je ne peux pas te dire où il est allé. Je sais que dès que je te le dis, tu vas te lancer à sa poursuite et ça je ne peux pas les permettre. Tu es sous ma garde, et j'ai des comptes à rendre à ton père. Tu ne serais qu'un handicap pour lui. Attends jusqu'à ce que tu sois plus âgé — il y aura d'autres batailles à mener. »

Vidar se tourna pour s'en aller, mais Aidan attrapa sa manche, insistant.

« Il n'y aura pas de bataille comme ça! » insista Aidan. « Mon père a besoin de moi. Mes frères ont besoin de moi! Et je ne vais pas arrêter jusqu'à ce que tu me le dises! » insista-t-il, en frappant du pied.

Vidar le regarda un peu plus sérieux, comme s'il était surpris qu'il puisse être aussi déterminé. Enfin, lentement, il secoua la tête.

« Donc, tu vas attendre longtemps », répondit finalement Vidar.

Vidar serra la main d'Aidan et s'éloigna avec ses hommes, à travers les portes, leurs bottes crissant dans la neige, chaque son comme un clou dans le cœur d'Aidan.

Aidan avait envie de pleurer comme il se tenait là et regardait, impuissant, comme ils s'éloignaient, le ciel s'éclairant, le laissant seul dans le fort, derrière ces murs, qui lui donnaient maintenant l'impression de n'être qu'un tombeau glorifié.

Aidan attendait patiemment derrière les portes de fer massives de Volis, regardant le soleil se lever haut dans le ciel et les hommes de son père patrouiller. Tout autour de lui, les glaçons dégouttaient comme de la neige tombait des murs, le jour se réchauffait lentement et les oiseaux commençaient à gazouiller. Mais il ne laissa pas cela le distraire. Il observa intensément les hommes de son père, attendant le changement de garde qui, il le savait, viendrait.

Après il ne savait pas combien de temps, ses mains engourdis et ses jambes raides, un nouveau groupe d'hommes apparut. La garde précédente se détendit tandis que la nouvelle garde approchait, et Aidan regarda Vidar se retourner et se diriger vers le fort, rejoint par ses hommes. Dans le désordre qui suivit le changement de quart, Aidan savait que sa chance était arrivée.

Aidan se leva et passa les portes, laissant le fort avec désinvolture comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, en sifflant comme pour montrer à quiconque l'observant qu'il n'avait pas peur d'être vu. Les nouveaux soldats montant la garde échangèrent un regard perplexe, clairement incertains s'ils devaient l'arrêter ou non.

Aidan augmenta le rythme de ses pas, espérant et priant qu'ils ne chercheraient pas à l'arrêter. Parce qu'il était déterminé à partir, peu importait ce qui arrivait.

« Et où vas-tu ? » demanda l'un d'eux.

Aidan s'arrêta, son cœur battant fort, essayant de ne pas paraître nerveux.

« Vidar ne vous l'a pas dit ? » dit sèchement Aidan de sa voix la plus autoritaire, préparé, voulant les prendre au dépourvu. « Il m'a demandé d'aller chercher les lapins. »

Les soldats échangèrent un regard interrogateur.

« Lapins ? » l'un d'eux demanda.

Aidan essaya de son mieux de paraître confiant.

« J'ai posé des pièges la nuit dernière, dans les bois », répondit-il. « Ils sont pleins. Ce doit être notre déjeuner. Arrêtez de me retarder, ou les loups vont les voler. »

Avec cela, Aidan se retourna et continua à marcher, s'éloignant de la ville rapidement, avec assurance, sans oser regarder en arrière et priant qu'ils le croyaient. Il marcha et marcha, son dos picotant, terrifié que les gardes allaient courir après lui et le détenir.

S'éloignant du fort, il n'entendit rien derrière lui et il commença à respirer plus facilement, comme il réalisait finalement qu'ils ne le poursuivaient pas. Sa ruse avait fonctionné. Il sentit un frisson. Il était libre — et rien ne l'arrêterait maintenant. Son père était là, quelque part, et jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé, rien ne ferait revenir Aidan à Volis.

Aidan marcha et marcha et comme il arrivait au sommet d'une colline, il vit une route très fréquentée, se dirigeant vers le sud. Finalement hors de la vue des gardes, il s'élança dans un sprint, déterminé à parcourir autant de distance qu'il le pouvait avant qu'ils aient découvert son mensonge et le

poursuivent.

Aidan courut aussi vite que ses petits poumons lui permettaient, jusqu'à ce qu'il soit à bout de souffle. Piqué par le froid, par le vaste paysage vide, il souhaitait que Léo fût à ses côtés aujourd'hui et regrettait de l'avoir rendu à Kyra. Il se demandait quelle distance il allait parcourir. Il n'avait jamais découvert où son père était, mais il savait, au moins, qu'il était allé au sud, et il se dirigerait dans cette direction. Il ne savait pas combien de temps ses jambes pourraient supporter cette marche avant de l'abandonner, ou avant qu'il meurt de froid. Il n'avait pas de cheval, et aucune provision, et déjà il tremblait de froid.

Pourtant, il ne s'en souciait pas. Aidan sentait la joie d'être libre, d'avoir un but. Il était en voyage, comme son père et ses frères et Kyra. Il était un vrai guerrier maintenant, sous la protection de personne. Et si c'était cela que d'être un guerrier, ce serait ce qu'il allait faire. Il ferait ses preuves — même s'il devait mourir en essayant.

La marche sans fin lui fit penser à sa sœur. Comment Kyra pouvait-elle éventuellement traverser tout Escalon? se demandait-il. Est-ce que Léo était toujours à ses côtés?

Aidan courut et courut, suivant la route jusqu'à ce qu'elle l'amène à l'orée du Bois des Épinés. Il entendit soudainement un bruit derrière lui et se mit à couvert derrière un arbre.

Aidan regarda et vit un wagon approchant sur la route, en direction du sud. Un agriculteur était assis à sa tête, le chariot tiré par deux chevaux et traînant une charrette pleine de foin. Le wagon était secoué et cognait sur la route cahoteuse et semblait terriblement inconfortable. Mais Aidan ne s'en souciait pas. Ce wagon se dirigeait dans sa direction, et comme il réfléchissait à ses jambes déjà endolories, il savait que c'était tout ce qui comptait.

Aidan réfléchit rapidement à ses options. Il pourrait demander à l'agriculteur de l'emmener. Mais l'homme refuserait probablement et le renverrait à Volis. Non, il faudrait procéder d'une autre façon. Sa propre façon. Après tout, n'était-ce pas ce que cela signifiait d'être un guerrier? Les guerriers ne demandaient pas permission quand l'honneur était en jeu, ils faisaient ce qu'ils avaient à faire.

Aidan attendit le bon moment, son cœur battant, comme le wagon approchait. Il attendit jusqu'à ce qu'il l'ait dépassé, à peine capable de contenir son excitation, son impatience, le son du wagon si fort qu'il remplissait l'air. Puis, dès qu'il l'eut passé, il sauta de derrière l'arbre et courut après le wagon.

Déterminé à ne pas être découvert, il s'accroupit et réalisa la chance qu'il avait que le crissement de la neige sous ses bottes soit noyé par le cliquetis des roues. Le wagon se déplaçait juste assez lentement, étant donné les routes pleines de trous, pour lui permettre de le rattraper, et dans un mouvement rapide, de bondir en avant et de sauter à l'arrière, atterrissant dans le foin.

Aidan se pencha bas et regarda vers l'avant pour s'assurer qu'il n'avait pas été découvert; à son immense soulagement, le conducteur ne se retourna pas.

Aidan se cacha rapidement sous le foin, le trouvant plus confortable que ce qu'il imaginait et plus chaud, aussi, l'abritant du froid et du vent incessant. Il amortissait même les bosses dans une certaine mesure.

Aidan soupira, profondément soulagé. Bientôt, il commença même à se permettre de se détendre, sentant le rythme du wagon, se cognant la tête contre le bois, mais ne s'en souciant plus. Il se permit même un sourire. Il avait réussi. Il se dirigeait vers le sud, en direction de son père, ses frères, de la bataille de sa vie. Et personne — personne — ne le retiendrait.

CHAPITRE DOUZE

Merk se tenait à côté de la fille, regardant le soleil du matin s'étendre sur la campagne d'Ur. Elle pleurait silencieusement à côté de lui, son cœur se brisait pour elle. Elle se tenait près des corps de son père, de sa mère et de son frère et sanglotait comme elle l'avait fait tout au long de la nuit. Cela avait pris des heures avant que Merk réussissent à l'éloigner pour pouvoir les enterrer.

Merk retourna au travail, utilisant sa pelle pour creuser encore et encore, comme il l'avait fait pendant des heures, ses mains calleuses, déterminé à au moins enterrer leurs corps et à donner à la jeune fille une certaine paix. C'était le moins qu'il pouvait faire; après tout, elle lui avait sauvé la vie, et personne ne l'avait fait auparavant. Il sentait toujours l'agonie dans son dos, où il avait été touché, et il se souvenait d'elle s'avancant, tuant ce garçon, puis retirant la flèche et le guérissant de sa blessure. Elle l'avait ramené à la vie durant une longue et horrible nuit et maintenant il avait assez de force pour l'aider. Curieusement, il était venu ici pour la sauver — mais maintenant il avait l'impression de lui devoir quelque chose.

Merk poussa la terre avec la pelle, creusant et creusant, l'odeur de la fumée âcre des écuries brûlant encore remplissant ses narines, ayant besoin de libérer la nuit lourde de son esprit, de se perdre dans quelque chose de physique. Il réalisait la chance qu'il avait d'être en vie, si certain qu'il était mort après avoir été touché. Il l'aurait été si ce n'avait pas été d'elle. Il n'aimait pas ces sentiments d'attachement qu'il éprouvait pour elle, et comme il creusait, il essayait de les effacer de son esprit. Creuser était épuisant, sa blessure lui faisait mal, mais cela lui enlevait de l'esprit les pleurs de la jeune fille et la mort de ces braves gens. Il ne pouvait pas s'empêcher de sentir qu'il était à blâmer, s'il était arrivé plus tôt, peut-être qu'ils seraient tous encore en vie.

Merk creusa et creusa, trois tombes maintenant finies, probablement plus profondes que nécessaire. Ses muscles brûlaient comme il redressait son dos douloureux et déposait la pelle définitivement, la regardant. Il voulait passer un bras autour d'elle, pour la consoler. Mais il n'était pas ce genre d'homme. Il n'avait jamais su exprimer ou même comprendre ses sentiments, et il avait vu beaucoup trop de mort pour en être grandement affecté. Pourtant, il était désolé pour les émotions de la jeune fille. Il voulait qu'elle s'arrête de pleurer.

Merk attendit patiemment, ne sachant pas quoi faire, attendant qu'elle place les corps dans les tombes — qu'elle fasse quelque chose, n'importe quoi. Pourtant, elle se tint juste là, pleurant, immobile, et il se rendit vite compte qu'il aurait à le faire lui-même.

Merk se mit finalement à genoux, saisit le père de la jeune fille et le traîna vers une des tombes fraîchement creusées. Le corps était plus lourd que ce qu'il avait prévu, son dos lui faisait mal maintenant en raison de sa blessure et

son épuisement, et il voulait juste en finir avec ça.

Elle se précipita brusquement et saisit son bras.

« Non, attends! » s'exclama-t-elle.

Il se retourna et vit ses yeux éplorés le regardant fixement.

« Ne fais pas ça », plaïda-t-elle. « Je ne peux pas le supporter. »

Il fronça les sourcils.

« Préférerais-tu que les loups viennent s'y nourrir? »

« Ne le fais pas », dit-elle. S'il te plaît. Pas maintenant. »

Elle pleurait en tombant à genoux, berçant son père.

Merk soupira et regarda à l'horizon, l'aube naissante, se demandant s'il y avait une fin à la mort dans ce monde. Certaines personnes mouraient agréablement tandis que d'autres mouraient violemment — pourtant, peu importait comment ils étaient morts, ils semblaient tous se retrouver au même endroit. Quel était l'objet de tout cela? Quel était l'objet d'une mort paisible, ou violente, s'ils aboutissaient tous à la même place? Cela faisait-il même une différence? Et si la mort était inévitable, quel était même l'objet de la vie?

Merk regarda le ciel s'éclaircir et il savait qu'il devait partir. Il avait perdu trop de temps ici déjà, se battant dans un combat qui n'était pas le sien. Était-ce ce qui arrivait, se demanda-t-il, quand vous combattez pour des causes qui ne sont pas les vôtres? Finissez-vous par ressentir ce sentiment de confusion, de satisfaction mixte?

« Je dois y aller », dit-il fermement, impatient. « Un long voyage se trouve devant moi, et un nouveau jour se lève. »

Elle ne répondit pas. Il la regarda et sentit un sens de responsabilité pour elle, ici toute seule, et il débattit ce qu'il fallait faire.

« D'autres prédateurs errent dans cette campagne », poursuivit-il. « Ce n'est pas un endroit où tu devrais te retrouver seule. Viens avec moi. Je vais te trouver de la protection dans la Tour de Ur, ou quelque part à proximité. »

C'était la première fois qu'il avait jamais offert à quiconque de se joindre à lui, n'avait jamais fait l'effort d'aider quelqu'un sans raison, et cela le faisait sentir bien — mais aussi nerveux. Ce n'était pas qui il était.

Merk s'attendait à ce qu'elle bondit sur son offre, et il fut confus quand elle secoua la tête, ne rencontrant même pas ses yeux.

« Jamais », dit-elle en un sifflement colérique.

Il fut choqué quand elle le regarda avec des yeux remplis de haine.

« Je ne me joindrai jamais à toi », ajouta-t-elle.

Il cligna des yeux.

« Je ne comprends pas », répondit-il.

« Tout est de ta faute », dit-elle, regardant les cadavres.

« *Ma* faute? » demanda-t-il, indigné.

« Je priais pour que tu viennes plus tôt », dit-elle. « Si tu m'avais écoutée, tu aurais pu les sauver. Maintenant, ils sont tous les morts à cause de toi. À cause de ton égoïsme ».

Merk fronça les sourcils.

« Permits-moi de te rappeler », répondit-il, « que tu es en vie en ce moment à cause de mon égoïsme. »

Elle secoua la tête.

« Pauvre moi », répondit-elle. « Je voudrais être morte avec eux. Et pour cela, je te déteste encore plus. »

Merk soupira, furieux, se rendant compte que c'était ce qui se passait quand vous aidiez les gens. Ingratitude. Haine. Mieux valait se tenir à l'écart.

« Très bien alors », dit-il.

Il se retourna pour s'en aller, mais pour quelque raison, il ne pouvait toujours pas. Malgré tout, pour une raison quelconque, il se souciait encore d'elle. Et il détestait cela.

« Je ne vais pas faire cette offre à nouveau », dit-il, sa voix tremblante de colère, se tenant là, attendant.

Elle ne répondit pas.

Il se retourna et fronça les sourcils.

« Tu te rends compte », dit-il, stupéfait, « que rester seule ici est une sentence de mort. »

Elle hocha la tête.

« Et c'est précisément ce que j'espère », répondit-elle.

« Tu es confuse », dit-il. « Je ne suis pas leur meurtrier. Je suis ton sauveur. »

Elle le regarda avec un tel mépris que Merk recula.

« Tu n'es le sauveur de personne », cracha-elle. « Tu n'es même pas un homme. Tu es un mercenaire. Un meurtrier à embaucher. Et tu n'es pas mieux que ces hommes — ne prétends que tu l'es. »

Ses paroles le frappèrent profondément, peut-être parce qu'il avait des sentiments pour une personne pour la première fois dont il pouvait se souvenir, peut-être parce qu'il avait baissé sa garde. Maintenant Merk souhaitait ne pas l'avoir fait. Il sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale, sentit ses mots le traverser comme une malédiction.

« Alors, pourquoi m'as-tu sauvé la nuit dernière? » demanda-t-il. « Pourquoi ne pas me laisser mourir? »

Elle ne répondit pas, ce qui lui causa encore plus d'agitation.

Merk voyait qu'il n'y avait pas moyen de raisonner avec elle et il en avait assez: il en avait marre, il jeta la pelle, se retourna et s'éloigna.

Il s'éloigna du camp brûlant encore et vers le soleil levant, retournant dans les bois. Il pouvait encore entendre la jeune fille pleurer comme il s'en allait. Il monta une colline, puis une autre, et pour une raison quelconque, peu importait à quel point il l'espérait, les pleurs ne diminuaient pas. C'était comme s'ils résonnaient dans son esprit.

Comme il atteignait le sommet d'une autre colline, Merk se retourna finalement et regarda en arrière, la cherchant. Son estomac se serra dans un nœud comme il l'apercevait, une petite figure dans la distance. Là, elle était toujours à genoux, loin dans la vallée, sur les tombes de sa famille. Merk était

confus par ses émotions et il n'aimait pas la sensation. Cela l'assombrissait.

Pire que tout, Merk ressentait un manque de détermination. Il savait qu'elle allait mourir là-bas et une partie de lui voulait revenir en arrière et l'aider. Mais comment pouvait-il aider quelqu'un qui ne voulait pas d'aide?

Merk se raidit, prit une profonde inspiration, et tourna le dos à la vue de la jeune fille. Il fit face aux bois et regarda le pèlerinage devant lui. À l'horizon, l'attendant, il le savait, était la Tour de Ur. Un endroit où sa mission serait simple, où la vie serait simple. Un lieu d'appartenance.

Soudainement, comme il réfléchissait, il fut frappé par une pensée terrible: et s'ils le rejetaient?

Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir. Merk prit le premier pas et cette fois il décida de ne s'arrêter pour rien ou pour personne, jusqu'à ce qu'il ait terminé sa quête.

CHAPITRE TREIZE

Kyra montait Andor au pas, Dierdre à côté d'elle, Léo sur leurs talons, misérable, incapable d'arrêter de frissonner dans la pluie verglaçante. La pluie tombait comme un mur liquide, si fort qu'elle pouvait à peine s'entendre penser, les battant pendant des heures, tournant parfois en neige et grêle. Elle ne pouvait pas se rappeler la dernière fois où elle avait été à l'intérieur, près d'un feu, dans n'importe quelle sorte d'abri. Le vent violent continuait à les attaquer et elle sentit un frisson profond dans ses os qui, elle pensait, ne décongèleraient jamais.

L'aube s'était levée il y avait longtemps, mais on ne pouvait pas le dire avec le ciel, les nuages sombres, en colère, bas, épais et lourds, gris, la pluie battante et la grêle et la neige, étaient à peine une amélioration par rapport à la nuit. Elles avaient chevauché à travers le Bois des Épines durant toute la longue et pénible nuit, essayant de s'éloigner autant qu'elles le pouvaient des Pandésiens. Kyra avait continué à s'attendre d'être poursuivie — et cela la faisait continuer sans repos. Peut-être en raison de l'obscurité, de la pluie, ou tout simplement parce qu'ils avaient tous ces garçons sur leurs bras, les Pandésiens n'avaient jamais essayé de les suivre.

Les heures passaient et Kyra, gelée, égratignée par les branches, privée de sommeil, se sentait vide. Elle se sentait comme si elle chevauchait depuis des années. Elle regarda et vit Dierdre aussi misérable, et entendit Léo pleurnicher, aucun d'entre eux n'ayant mangé depuis Volis. L'ironie de toute cette rencontre, réalisa Kyra, était qu'ils avaient mis en danger leur vie pour de la nourriture, mais n'avaient pas réussi à en sauver du tout et maintenant ils avaient encore plus faim.

Kyra essaya de se concentrer sur la quête devant elle, à Ur, sur l'importance de sa mission, mais en ce moment, privée de sommeil, ses yeux se fermant, tout ce qu'elle voulait était un endroit pour se coucher et dormir, un bon feu et un bon repas. Elle n'avait même pas traversé la moitié d'Escalon, et elle se demandait comment elle ne pourrait jamais terminer cette quête; Ur semblait à des millions de kilomètres.

Kyra étudia ses environs, regardant à travers la pluie, mais ne trouva pas signe d'un abri, pas de rochers ou de grottes ou de troncs d'arbre creux, rien de cela, que le bois déchiqueté sans fin.

Elles chevauchèrent et chevauchèrent, trouvant la force de continuer, Kyra et Dierdre trop épuisées pour se parler. Kyra ne savait pas combien de temps avait passé, quand elle pensa qu'elle commençait à entendre, quelque part dans la distance, un son qu'elle avait seulement entendu quelques fois dans sa vie: le fracas des vagues.

Kyra leva le visage et cligna des yeux sous la pluie l'aveuglant, essuyant ses yeux et son visage, se questionnant. Était-ce possible?

Elle écouta attentivement, s'arrêtant et Dierdre s'arrêta à côté d'elle. Elles échangèrent un regard curieux.

« J'entends l'océan », dit Kyra, écoutant, confuse par le bruit de l'eau jaillissant. « Pourtant, cela est aussi le son ... d'une rivière. »

Elle chevaucha vite, encouragée, et comme elle s'approchait, entendit ce qui ressemblait, peut-être, à une chute d'eau. Sa curiosité s'accrut.

Elles émergèrent finalement du bois et le ciel s'ouvrit devant elles pour la première fois depuis leur entrée dans le Bois des Épines, Kyra fut surprise par la vue, à quelques centaines de mètres, était la mer plus large qu'elle n'avait jamais vue, semblant s'étendre jusqu'au bout du monde. La mer était blanche d'écume, balayée par le vent en ce jour venteux, bombardée par la pluie et la grêle, et Kyra vit des dizaines de navires, plus grands qu'elle en n'avait jamais vus, leurs mâts dansant et se berçant. Ils étaient tous regroupés dans un port, près du rivage, et comme Kyra regardait attentivement, elle remarqua une rivière exubérante en provenance de la mer et qui serpentait à travers le bois. La rivière semblait diviser le bois en deux, les arbres de l'autre côté d'une couleur différente et d'un blanc éclatant. Kyra n'avait jamais vu quelque chose comme ça dans tout Escalon, et elle était émerveillée.

Elles s'arrêtèrent là et regardèrent, fascinées, leurs visages bombardés par la pluie et ne prenant pas la peine de l'essuyer.

« Le Chagrin », fit remarquer Dierdre. « Nous avons réussi. »

Kyra se retourna et examina la rivière devant eux, et le petit pont de bois l'enjambant.

« Et la rivière ? » demanda Kyra.

« La rivière Tanis », répondit Dierdre. « Elle divise le Bois des Épines et Whitewood. Une fois que nous la traversons, nous serons dans l'Ouest. »

« Et puis quelle distance jusqu'à Ur ? » demanda Kyra.

Dierdre haussa les épaules.

« Quelques jours ? » estima-t-elle.

Le cœur de Kyra tomba à cette perspective. Elle sentait la faim ronger son ventre, sentait le froid glacial comme un autre coup de vent la fouettait, et comme elle frissonnait, elle ne savait pas comment elles allaient réussir à atteindre leur destination.

« Nous pourrions prendre la rivière Tanis », ajouta Dierdre. « Nous pourrions trouver un bateau. Il ne nous amènera pas tout le chemin, cependant, et il c'est un trajet difficile. Je sais que plus d'un homme d'Ur est mort dans ses eaux. »

Kyra examina la rivière exubérante, son bruit assourdissant, même d'ici — plus fort encore que le bruit des vagues du Chagrin — et elle réalisa son danger. Elle secoua la tête, préférant risquer ce qu'elles pourraient rencontrer sur terre plutôt que les courants torrentiels.

Elle étudia les contours de la rivière et vit où elle se rétrécissait, une rive touchant presque l'autre; un petit pont rattachait les rives, manifestement fréquemment utilisé, en forme d'arc pour permettre aux navires de passer à

dessous. Elle remarqua quelque chose sur ses rives: une petite structure en bois patiné, comme un chalet, se penchant, perchée au bord de la rivière. Des bougies brûlaient à sa seule fenêtre, et elle remarqua des dizaines de petits bateaux amarrés à côté d'elle. C'était un centre d'activité. Elle vit des hommes en sortir en trébuchant, instables sur leurs pieds, entendit un cri rauque, et elle réalisa: c'était une taverne.

L'odeur de la nourriture qui flottait dans l'air la frappa comme un coup de poing dans l'estomac et cela rendait difficile pour elle de se concentrer sur autre chose. Elle se demandait quelle sorte de gens étaient à l'intérieur.

« Des Pandésiens? » se demanda-t-elle à voix haute, comme Dierdre examinait la structure, elle aussi.

Dierdre secoua la tête.

« Regarde ces bateaux », dit-elle. « Ils ont des marques étrangères. Ce sont des voyageurs, venant de la mer. Ils prennent tous la Tanis pour couper à travers Escalon. J'en ai vu beaucoup à Ur. La plupart sont des commerçants. »

Comme Léo gémissait à côté d'elle, Kyra sentit une crampe causée par la faim dans son estomac; pourtant, elle se rappelait l'avertissement de son père d'éviter les autres.

« Qu'est-ce que tu penses? » demanda Dierdre, pensant clairement la même chose.

Kyra secoua la tête, tiraillée entre un mauvais pressentiment et un désir pour de la nourriture et un abri, sortir de la pluie et du vent. Elle étudia la taverne et ses yeux se plissèrent de souci. Elle n'aimait pas les sons provenant de l'intérieur des murs de la taverne; c'étaient les sons d'hommes ivres, elle pouvait les reconnaître partout pour avoir grandi comme la seule fille dans un fort rempli de guerriers. Et elle savait que lorsque les hommes buvaient, ils cherchaient des ennuis.

« Nous allons attirer de l'attention non désirée », répondit Kyra, « deux filles, voyageant seules. »

Dierdre fronça les sourcils.

« Ce ne sont pas des soldats », répondit-elle. « Ce sont des voyageurs. Et ce n'est pas une garnison, mais une taverne. Ce ne sera pas comme rencontrer des Pandésiens. Ça été juste de la malchance là-bas. Ces hommes seront intéressés par leur boisson, pas la guerre. Nous pouvons acheter la nourriture dont nous avons besoin et partir. En outre, nous avons Andor, et Léo et toi et tes armes. Les soldats pandésiens ne pouvaient pas nous arrêter dans le bois — penses-tu vraiment qu'un tas de marins ivres le peut? »

Kyra hésita, mal à l'aise. Elle comprenait son point de vue, et elle voulait manger autant qu'elle — sans parler de se mettre à l'abri, même si c'était seulement pour une minute.

« J'ai tellement faim que j'en suis faible », déclara Dierdre. « Nous le sommes tous. Et je n'ai jamais eu si froid dans ma vie. Nous ne pouvons pas continuer comme ça. Nous allons mourir ici. Tu grelottes tellement que tu ne le réalises même pas. »

Kyra réalisa soudain que ses dents claquaient, et elle savait que l'argument de Dierdre était valide. Elles avaient besoin d'une pause, même si ce n'était que quelques instants. C'était risqué — et pourtant continuer comme cela était risqué, aussi.

Enfin, Kyra hocha la tête.

« Nous allons entrer et sortir », dit-elle. « Garde ta tête basse. Reste près de moi. Et si un homme vient pour toi, enfonce cela dans son estomac. »

Kyra plaça un poignard dans la paume de son amie et la regarda de manière significative. Elles étaient gelées par le froid, faibles en raison de la faim, fatiguées de s'enfuir devant des hommes, et Kyra pouvaient voir dans les yeux de son amie qu'elle était prête.

Même si, comme elles chevauchaient dans la clairière, vers la rivière, s'approchant de la taverne, Kyra sentait une appréhension profonde l'envelopper — et elle le savait, comme elle chevauchait, que c'était une très, très mauvaise idée.

CHAPITRE QUATORZE

Duncan montait son cheval au pas, Seavig, Anvin et Arthfael à côté de lui, leurs hommes derrière, et se retourna et vit avec satisfaction que tous étaient une seule force maintenant. Les hommes de Seavig, des centaines, avaient fusionné sans problèmes avec les siens. Leur force comptait bien plus d'un millier d'hommes maintenant, beaucoup plus que Duncan ne s'était jamais attendu à voir quand il avait quitté les portes de Volis; en effet, il ne s'était même pas attendu à survivre si longtemps.

Ils marchaient vers le sud et l'est, chevauchant pendant des heures dans le nouveau jour, suivant les directions de Seavig à travers sa province alors qu'ils se dirigeaient loin d'Esephus et vers le Lac de Ire. Marchant depuis l'aube, des nuages de fin de journée désormais lourds dans le ciel, aucun des hommes, même après une longue nuit de bataille, n'étaient prêts à arrêter. Ils étaient tous, Duncan pouvait le sentir, remplis du sentiment d'avoir un but, un qui n'avait pas balayé Escalon depuis l'invasion. Quelque chose de spécial flottait dans l'air, quelque chose qui avait manqué à Escalon pendant des années, et que Duncan avait pensé ne jamais revoir : l'espoir.

Duncan sentait un sentiment d'optimisme monter en lui, un qu'il n'avait pas ressenti depuis ses débuts en tant que guerrier. Son armée avait déjà doublé de taille, les villageois le long du chemin trop désireux de se joindre à lui, et l'élan, il le sentait, se créait de lui-même. Volis était libre; Argos était libre; Esephus était libre. Trois des bastions du nord étaient maintenant de retour dans les mains d'Escalon, et tout cela se passait si vite, de manière si inattendue, comme une marée de minuit. L'Empire pandésien n'avait encore aucune idée. Et cela signifie que Duncan avait encore le temps. S'il pouvait simplement réussir à balayer Escalon assez vite, peut-être, juste peut-être, il pourrait évincer Pandesia avant qu'ils puissent se rallier, avant que le grand Pandesia ait vent de ce qui se passait. S'il pouvait les conduire tout le chemin du retour à travers la Porte du Sud, à partir de là il était sûr qu'il pouvait utiliser le terrain naturel d'Escalon pour tenir des goulots d'étranglement et garder Escalon libre une fois encore.

La clé de tout cela, Duncan le savait, serait de mobiliser les bastions et les seigneurs de la guerre qui les contrôlaient. Avec le roi faible déposé et la capitale aux mains des Pandésiens, ce qui restait d'Escalon libre reposait dans les fiefs dispersés, chacun, comme le sien, avec sa propre force, son propre commandant. Et afin de convaincre ces hommes de le suivre, Duncan, il le savait, aurait à leur donner une démonstration de force: il aurait à prendre la capitale. Et afin de prendre Andros, il aurait besoin d'hommes qui contrôlaient les hauteurs autour de celle-ci : les guerriers de Kos.

Kos est la clé; c'était aussi un test décisif. Les hommes de Kos étaient des isolationnistes connus, têtus comme les chèvres qui grimpaient leurs falaises.

Si Duncan pouvait les convaincre de se joindre à lui, alors, il le savait, le reste d'Escalon suivrait. Mais si Kos refusait, ou si Pandesia découvrait trop tôt ce qui se passait, un empire de soldats que personne ne pouvait retenir, pas même les meilleurs de leurs hommes balayerait Escalon et anéantirait non seulement lui et ses hommes, mais tous les hommes, femmes et enfants d'Escalon. Escalon ne serait pas plus, rasé jusqu'à l'oubli. Les enjeux ne pouvaient être plus élevés: Duncan jouait avec l'ensemble de leur vie.

Mais la liberté, son père lui avait appris, était plus précieuse que tout dans la vie. Et la liberté, parfois, devait être gagnée à plusieurs reprises.

Ils marchèrent et marchèrent, le jour gris et froid, d'épais nuages bas, la neige tombant tout autour d'eux, une neige légère qui semblait ne jamais s'arrêter. Ils marchaient en silence, ces hommes qui se comprenaient, qui avaient combattu de nombreuses batailles ensemble et rien n'avait à être dit entre eux.

Duncan regardait avec intérêt tandis que le terrain changeait le plus au sud ils allaient, le climat marin d'Esephus cédant la place à une étendue aride de plaines et de collines. Il cherchait Ire à chaque pas, mais il n'apparut jamais; cette terre s'étendait à l'infini, et il semblait qu'elle ne finirait jamais.

Ils arrivèrent au sommet d'une colline et un coup de vent et de neige coupa le souffle à Duncan. Il cligna des yeux pour se débarrasser de la neige dans ses yeux, et comme il regardait devant lui, il fut hypnotisé par la vue. Loin au-dessous de lui, niché dans une vallée, était le Lac de Ire. Il brillait même sous un ciel gris, brillait d'un rouge vif, ressemblant à une mer de feu. Certaines légendes, Duncan le savait, disaient que sa couleur venait du sang de ses victimes, les hommes qui y avaient pataugé pour ne plus jamais être revus; d'autres prétendaient que sa couleur montait des créatures vicieuses qui vivaient dans ses eaux; d'autres encore affirmaient que sa couleur venait des larmes de la déesse qui pleura dans le lac quand elle découvrit Escalon.

Le lac de Ire était vénéré par tous à Escalon comme un lieu sacré, un lieu où on venait prier le Dieu de la Naissance et le Dieu de la Mort — et la plus que tout, le Dieu de la vengeance. Cela convenait bien, réalisa Duncan, alors qu'ils longeaient ses rives ce jour-là.

Pourtant encore, Duncan aurait préféré prendre une autre route. Ce lac était aussi un lieu maudit, un lieu de mort, un endroit qu'on ne visitait pas sans raison. Même d'ici, il sentait un frisson comme il examinait ses rives, entourées de roches, comme du gravier rouge, ses eaux, au-delà, explosaient avec des sources chaudes, envoyant de petits nuages de vapeur, comme si le lac évacuait sa colère. Ils s'arrêtèrent tous, leurs armures cliquetant comme des milliers de chevaux se reposaient, un silence soudain au milieu de la tempête d'hiver, et absorbèrent la vue devant eux. Duncan s'émerveillait à l'une des merveilles d'Escalon.

« N'y a-t-il pas un autre moyen? » demanda Duncan à Seavig, qui s'était arrêté à côté de lui.

Seavig secoua la tête gravement, les yeux toujours fixés sur la vue devant

lui.

« Nous devons suivre ses rives jusqu'à l'embouchure du Thusius et c'est le chemin le plus direct vers Kos. Ne t'inquiète pas, mon vieil ami », dit-il, serrant l'épaule de Duncan avec un large sourire, les contes des vieilles femmes ne sont pas vrais. Le lac ne te mangera pas, et nous n'y nagerons pas.

»

Duncan n'aimait toujours pas ça.

« Pourquoi ne pas prendre les plaines? » demanda Anvin.

Seavig pointa du doigt.

« Tu vois là-bas? » demanda-t-il.

Duncan regarda et vit un brouillard épais s'approchant. Il venait trop rapidement, comme un nuage dans une tempête, et en quelques instants, il se précipitait vers eux, les aveuglant. Duncan, immergé dans un voile blanc, eut une secousse de peur comme il ne pouvait plus voir ses hommes, il ne pouvait même pas voir Seavig, à quelques pieds de distance. Il n'avait jamais rien vécu de tel.

« Ce n'est pas le Lac de Ire qu'on craint », dit Seavig, sa voix calme s'élevant de la brume, « mais les plaines l'entourant et le brouillard qui les recouvre. Tu vois, mon ami, tu peux entendre ma voix, mais tu ne peux pas voir mon visage. Voilà comment les hommes meurent ici. Ils se perdent dans le brouillard et ne reviennent jamais. »

« Et comment un brouillard pourrait-il tuer une personne? » demanda Arthfael, à côté d'eux.

« Ce n'est pas le brouillard », répondit Seavig. « Ce sont les créatures qui s'y trouvent. »

Tout aussi rapidement, un coup de vent se précipita à travers le brouillard et le poussa au loin et Duncan sentit un immense sentiment de soulagement lorsqu'il fut en mesure de voir à nouveau le lac.

« Si nous passons par les plaines », poursuivit Seavig, « nous allons nous perdre l'un l'autre dans le brouillard. Si nous nous en tenons aux rives du lac, nous aurons un guide. Allons-y rapidement — les vents changent. »

Seavig lança son cheval, et Duncan fit de même, ainsi que les autres, chacun d'entre eux procédant à un trot et descendant vers le lac. Le sifflement de l'eau augmenta alors qu'ils approchaient, et comme ils atteignaient ses rives, le gravier rouge sous leurs chevaux faisait un son étrange. L'appréhension de Duncan s'approfondit.

Il y eut une autre vague de brouillard, et encore une fois, Duncan s'y trouva plongé. Encore une fois, il ne pouvait pas voir devant lui, et cette fois, le brouillard ne fut pas pousser plus loin par une brise.

« Restez proche et écoutez le son du gravier », déclara Seavig. « Voilà comment vous savez que vous êtes toujours sur le rivage. Assez rapidement, vous entendrez la rivière. Jusque-là, ne vous écartez pas du chemin. »

« Et ces bêtes dont tu as parlées? » demanda Duncan, les nerfs à vif alors qu'ils marchaient à travers le nuage de blancheur. « Si elles devaient venir? »

Duncan entendit le bruit de l'épée de Seavig sortant de son fourreau.

« Elles viendront », répondit-il. « Ferme simplement les yeux et laisse ton épée s'occuper du reste. »

*

Duncan montait son cheval au pas dans le brouillard, ses hommes à côté de lui, leurs chevaux se touchant les uns les autres, la seule façon de naviguer dans ce voile blanc. Il saisit son épée, tendu. Derrière lui, ses hommes sonnaient le cor, encore et encore, le son solitaire résonnant à travers les collines, du lac, ses hommes suivant son ordre de ne pas perdre la trace des autres. Pourtant, chaque fois qu'un cor se faisait entendre, il se raidissait, craignant que cela provoque les créatures qui vivaient dans le brouillard et se préparant à une attaque. Le son était aussi difficile à suivre, et s'il n'y avait pas le gravier sous eux, ils pourraient tous être perdus maintenant. Seavig avait eu raison.

Duncan se trouvait désorienté quand même, se perdant dans ses pensées, perdant tout sens de la réalité comme il chevauchait plus profondément dans le voile blanc. C'était surréel; il pouvait voir comment le brouillard pouvait rendre un homme fou.

La voix basse et lourde de Seavig gronda, brisant le silence, et Duncan l'accueillit avec plaisir.

« Te souviens-tu de Bloody Hill, mon vieil ami? » demanda-t-il, sa voix lourde de nostalgie. « Nous étions jeunes. Des guerriers débutants, sans épouse et sans d'enfants, juste nous-mêmes et nos épées et le monde entier devant nous pour faire nos preuves. Ce fut la bataille qui a fait de nous des hommes. »

« Je me souviens bien », répondit Duncan, se sentant comme si c'était hier.

« Ils nous dépassaient en nombre deux à un », poursuivit Seavig, « et un brouillard est venu, tout comme aujourd'hui. Nous avons été séparés de nos hommes, seulement nous deux. »

Duncan hocha la tête.

« Nous sommes tombés dans un piège », ajouta Duncan.

« Un guépier », déclara Seavig. « Tu rappelles-tu ce que tu m'as dit ce jour-là? »

Duncan se le rappelait, trop bien.

« Tu as dit: c'est le cadeau que j'attendais », poursuivit Seavig. « Je n'ai compris ce que cela signifiait que des années plus tard. C'était un cadeau. C'était le cadeau d'être entouré; le cadeau d'infériorité numérique; le cadeau de ne pouvoir compter que sur nous-mêmes. Combien d'hommes reçoivent ce cadeau? »

Duncan hocha la tête, son cœur se gonflant avec le souvenir de cette journée.

« Un cadeau très rare », déclara Duncan.

« J'ai reçu beaucoup de blessures ce jour-là », continua Seavig après une longue pause, « dont certaines que je me rappelle chaque fois que je plie mon genou. Mais ce n'est pas ce dont je me souviens le plus — ni est-ce le fait que nous les avons tous tués. Ce dont je me souviens le plus sont tes mots. Et ma surprise de te voir sans peur. Au contraire, je ne t'ai vu plus heureux qu'en ce moment. Ton courage m'a donné de la force. Ce jour-là, je me suis promis de devenir un grand guerrier. »

Duncan réfléchit profondément aux mots de son ami, des souvenirs lui revenant en vagues, comme ils montaient en silence pendant un long moment. Duncan pouvait à peine croire que tant d'années avaient passé. Où était passée sa jeunesse?

« La royauté devrait être à toi », déclara Seavig, après un long silence, sa voix dure, ses paroles roulant sur le brouillard.

Duncan fut surpris par ses paroles; la royauté n'était pas une chose à laquelle il aspirait et la voix de son ami donnait l'impression d'être sa conscience plus sombre, le poussant.

Duncan secoua la tête.

« Le vieux roi était mon ami », répondit-il. « J'ai toujours aspiré qu'à servir. »

« Il a trahi la royauté », répliqua Seavig. « Il a abandonné Escalon. Il ne mérite pas d'être roi. Pour ma part, je ne le servirai jamais plus, si Escalon devrait jamais être libre — et les autres non plus. Nous n'avons pas de roi — ne le vois-tu pas? Et que sera un Escalon libre sans un roi? »

« C'est peut-être le cas », déclara Duncan, « et pourtant il est notre roi, digne ou non. Abandonner une terre ne fait pas perdre une royauté. »

« Non? » répondit Seavig. « Si non, alors quoi? Qu'est-ce qu'un roi qui ne défend pas sa terre? »

Duncan soupira, sachant que son ami avait raison. Il avait pensé à tout cela lui-même plusieurs fois. Parler à son ami était comme argumenter avec lui-même; il était incertain quoi dire.

« Même si nous avons un nouveau roi », répondit Duncan, « pourquoi cela devrait-il être moi? Il y a beaucoup d'hommes dignes là-bas. »

« Nous te respectons tous », répondit Seavig. « Tous les seigneurs de la guerre. Tous les grands guerriers qui restent, éparpillés à travers Escalon. Tu représentes ce qu'il y a de meilleur en chacun de nous. Lorsque le Tarnis a cédé les terres, nous nous attendions tous à ce que tu assumes la royauté. Mais tu ne l'as pas fait. Ton silence a parlé plus fort que tout. C'est ton silence, mon ami, ta fidélité à l'ancien roi, qui a permis à Pandesia prendre nos terres. »

Les mots frappèrent Duncan profondément, comme un poignard dans son cœur, alors qu'il se demandait si son ami avait raison. Il n'avait jamais considéré cela de cette façon.

« Je voulais seulement être loyal », répondit Duncan. « Loyal à ma terre, loyal à mon peuple, et loyal à mon roi. »

Seavig secoua la tête.

« La loyauté peut être le plus grand danger de tous, quand elle est aveugle, quand elle est mal placée. »

Duncan réfléchit à cela. Avait-il été aveuglé par la loyauté dans l'intérêt de la fidélité?

« Tu m'a appris beaucoup, Duncan », continua Seavig. « Maintenant, permets-moi de t'enseigner. Ce n'est pas loyauté et le dévouement qui font un homme. C'est savoir à qui être loyal et quand. La loyauté n'est pas pour toujours. La loyauté doit être gagnée, chaque instant de chaque jour. Si l'homme à qui j'étais loyal à hier ne gagne pas ma loyauté aujourd'hui, alors la loyauté doit être changée — ou cette loyauté ne signifie rien. La loyauté n'est pas un droit de naissance. Être le bénéficiaire de la loyauté est une chose très sacrée; et si les bénéficiaires en sont indignes, ils doivent faire face aux conséquences. Le dévouement aveugle est une bécquille. Il est passif. Et un guerrier ne doit jamais être passif. »

Ils continuèrent en silence, les paroles de Seavig bourdonnant dans les oreilles de Duncan, résonnant dans son cœur et âme, lui faisant repenser toute sa vie. Elles lui faisaient mal; le provoquaient; et bien qu'il souhaitât ne les avoir jamais entendues, il savait aussi qu'à un certain niveau, il en avait besoin.

« Que feras-tu une fois qu'Escalon est libre? » Seavig continua, après un long silence. « Faire honte à tous les guerriers qui se battent pour toi, et donner la royauté sur un plateau à un homme qui ne le mérite pas? Ou honorer ceux qui t'ont honoré, et leur donner le leader qu'ils demandent? »

Duncan ne savait pas comment réagir. Il avait appris auprès de son père à valoriser la loyauté avant tout, les hommes vont et viennent, mais la loyauté est pour la vie, avait-il appris. Il n'avait jamais trahi ceux près de lui, et n'avait jamais oublié une dette. Il avait également été élevé à apprécier sa place dans la vie, et à ne pas s'efforcer de parvenir à une situation dans la vie qui était trop élevée pour lui.

Tout ce que Seavig disait allait à l'encontre même de qui il était, de ce qu'il savait. Pourtant, en même temps, il pouvait comprendre son point de vue : le roi faible les avait tous laissés tomber, avait blessé son grand pays, et Duncan savait qu'il y avait quelque vérité cachée dans les mots de Seavig, même si en ce moment où il ne pouvait pas comprendre pleinement.

Ils retombèrent dans le silence comme ils continuaient autour du Lac de Ire, le gravier crissant sous les sabots de leurs chevaux, le brouillard encore si épais que Duncan ne pouvait pas voir ses mains. Et comme ils continuaient, son pressentiment s'approfondit. Il ne craignait pas les hommes, mais il n'aimait pas se battre contre ce qu'il ne pouvait pas voir. Il sentait quelque chose de mauvais dans ce vent, quelque chose à venir, et il serra la main sur son épée. Il espérait qu'il ne menait pas ses hommes à l'abattoir.

Duncan se raidit quand il crut entendre un cri étouffé. Il s'arrêta et fixa du regard le brouillard, se demandant ce qu'il avait entendu, quand tout à coup, le

son se fit entendre à nouveau. Un de ses hommes cria, et cela fut suivi par un bruit sourd, comme si un homme était tombé de son cheval.

« Les marcheurs de brouillard! » hurla Seavig, sa voix traversant l'air.

Tout à coup des cris se firent entendre tout autour de lui, et Duncan se tourna dans tous les sens, tenant fermement son épée, essayant de repérer l'ennemi — et puis tout devint chaos.

Duncan sentit soudain une poigne glacée autour de sa gorge et il baissa les yeux pour voir ce qui semblait être un squelette, presque translucide, comme de la glace, ses longues griffes creusant dans sa gorge et perçant sa peau. Il leva les yeux pour voir une créature macabre, squelettique, avec des orbites vides à la place des yeux, le visage à quelques pouces, devenant lentement visible dans le brouillard. La chose ouvrit sa bouche incroyablement large, se pencha, et la plaça sur la poitrine de Duncan et se mit à sucer.

Même si la créature était édentée, le marcheur de brouillard l'aspirait comme une sangsue, et il pouvait sentir que la chose commençait à sucer son corps hors de lui, même à travers la cotte de mailles. Duncan cria de douleur. Avec toute l'énergie dont il était capable, il se pencha, saisit le crâne de la créature avec les deux mains et serra. Ce fut une lutte monumentale, ses bras tremblant, comme il se sentait devenir plus faible, se sentant comme si son cœur allait être aspiré hors de sa poitrine.

Enfin, le crâne de la créature éclata, ses os fragiles tombant tout autour de lui.

Duncan respirait fort, frottant sa poitrine, sentant sa peau brûlante, réalisant qu'il l'avait échappé de justesse.

Des cris se levaient tout autour de lui et Duncan regarda à travers le brouillard, luttant pour voir, ne s'étant jamais senti si impuissant dans la bataille. Il pouvait à peine distinguer quelque chose; tout ce qu'il pouvait sentir, c'était le mouvement. Il lança son cheval et chargea dans la brume, réalisant qu'il ne pouvait pas rester là; il devait aider ses hommes et il aurait juste à deviner son chemin.

Duncan entra en collision avec un de ses hommes et distingua un marcheur de brouillard accroché à sa poitrine, sa bouche aspirant, et il regarda avec horreur tandis que le marcheur de brouillard aspirait le cœur de l'homme. Il battait encore dans l'air lorsque le soldat cria et tomba, mort, au sol.

Un coup de vent se leva, et pendant un moment le brouillard se leva et Duncan repéra des centaines de marcheurs de brouillard volant dans les airs, beaucoup montant du Lac de Ire lui-même. Son cœur tomba à cette vue. Il savait que s'il n'agissait pas rapidement ses hommes allaient mourir sur ces rivages.

« DESCENDEZ DE CHEVAL! » cria-t-il à ses hommes. « Prenez le terrain bas! »

Son ordre fut transporté par le vent, et on entendit un grand fracas d'armures lorsque ses hommes descendirent tous, et il le fit, aussi. Duncan s'accroupit pour obtenir un meilleur angle sur ces créatures comme elles

volaient vers lui dans le vent, et comme une d'entre elles approchait, il leva son épée et frappa. Son épée coupa à travers le torse et puis vint le cliquetis des os comme la créature s'effondrait en morceaux tout autour de lui.

Un autre vint vers lui, ouvrant sa bouche, et il le poignarda dans la poitrine, le brisant. Un s'approcha de lui sur le côté et à peine l'avait-il l'écrasé avec son bouclier, qu'un autre apparaissait de l'autre côté.

Duncan se retourna et frappa à gauche et à droite, brisant ces choses dans toutes les directions alors qu'elles tendaient leurs griffes vers lui. Anvin le trouva et ils combattirent dos à dos dans le brouillard. Anvin balançait son fléau, les balles à pointes balançant par-dessus leurs têtes et brisant les marcheurs de brouillard comme ils s'effondraient en tas tout autour d'eux.

Seavig tomba sur le sol à côté de Duncan, roulant sur le dos et balançant une hache, frappant les marcheurs de brouillard, les faisant tomber du ciel. Le groupe resta ensemble, gardant le dos de l'autre, luttant comme un seul homme comme ils repoussaient les créatures.

Pourtant, tout autour d'eux les cris d'agonie continuaient, un trop grand nombre de leurs hommes se faisaient tuer par ces choses qui sortaient de nulle part, comme si elles faisaient un avec le brouillard. Il semblait y en avoir un flot incessant, comme si le lac les faisait naître dans ses vapeurs. Duncan se retourna et en frappa un, épargnant Seavig juste avant qu'il ne soit mordu dans le dos, mais comme il le faisait, Duncan sentit soudain des griffes acérées s'enfoncer dans son dos. Il étira son bras en arrière de lui, saisit la créature et la jeta par-dessus sa tête, lui marchant dessus et la brisant. Mais immédiatement, un autre s'accrocha à lui et commença à aspirer son bras. Seavig s'avança et le brisa en morceaux avec sa hache — pendant qu'Anvin plongeait en avant et poignardait l'autre à travers sa bouche ouverte avant qu'il n'atterrisse sur le cou de Duncan.

L'air était rempli du bruit des os cliquetant tandis que les hommes se battaient courageusement. Un vent souffla et dissipa le brouillard pendant un moment et, Duncan vit des tas d'os, des centaines de marcheurs de brouillard morts qui jonchaient les rives. Pourtant, dans la distance, il fut horrifié de voir des milliers d'autres marcheurs de brouillard émergeant de la brume et volant dans leur direction, hurlant leur cri aigu terrible.

« Il y en a trop! » cria Anvin.

« Vers les eaux! » cria Seavig. « Dans le lac! Vous tous! C'est notre dernière chance! »

Duncan fut horrifié à la pensée.

?« Le lac de Ire? » répondit Duncan. « N'est-il pas envahi par des créatures? »

« Oui! » répliqua Seavig. « Mais une mort possible est mieux qu'une mort certaine! »

« LES EAUX! » Duncan commanda, criant en direction de ses hommes, se rendant compte que leur situation était sans espoir autrement.

Les cors retentirent et comme un seul homme, leurs hommes coururent

vers le lac. Duncan courut avec eux, pataugeant dans un grand bruit d'éclaboussures comme s'ils ne pouvaient pas être dans les eaux assez vite. Duncan fut surpris de trouver les eaux rouges chaudes et collantes, épaisses, comme s'il courait dans des sables mouvants. Il pataugea plus profondément, jusqu'à sa poitrine, et l'eau devint plus chaude, bouillonnant et sifflant.

Les marcheurs de brouillard volaient dans les airs vers eux, mais en approchant de l'eau, cette fois, ils volèrent plus haut et les évitèrent, comme s'ils avaient peur. Ils tournaient au-dessus de leurs têtes en un immense essaim, comme des chauves-souris, hurlant de frustration. Duncan sentit un moment de soulagement quand il réalisa que Seavig avait eu raison: ils avaient, en effet, peur des eaux. Le lac les avait sauvés de l'essaim.

Enfin, se rendant compte qu'ils ne pouvaient pas se rapprocher, les marcheurs de brouillard eurent un grand hurlement et la masse s'envola d'un coup, disparaissant pour de bon.

Les hommes de Duncan levèrent les bras dans l'eau et laissèrent échapper un cri de victoire, exaltés. Duncan laissa finalement tomber sa garde pour la première fois.

À peine avait-il commencé à relaxer que Duncan sentit soudain quelque chose de gluant s'enroulant autour de ses chevilles, comme des algues. Son cœur battait fort dans sa poitrine comme il essayait de s'en débarrasser. Il baissa les yeux, étudiant les eaux épaisses, mais ne put pas voir ce que c'était. La chose tira sur lui, tout en muscles, et avec un coup sec soudain, Duncan se sentit entraîné vers le bas.

Il baissa les yeux et vit soudain l'eau grouillante, vivante avec des milliers de créatures ressemblant à des serpents de mer.

Des cris surgirent partout parmi ses hommes comme un par un, sur tous les côtés, ses hommes commençaient à disparaître, se faisait entraîner sous les eaux troubles, vers une terrible, terrible mort.

CHAPITRE QUINZE

Le mauvais pressentiment de Kyra s'approfondit comme elle chevauchait à travers la clairière détrempée, Dierdre et Léo à ses côtés, le vent et la pluie fouettant son visage, en direction de la taverne près de la rivière. Elle avait un nœud dans son estomac, sentant que c'était une erreur et pourtant elle se sentait également incapable de revenir en arrière. Rationnellement, Kyra savait qu'elle devrait suivre les conseils de son père, rester à l'écart des personnes, ne pas s'éloigner de la route et garder la mer en vue jusqu'à ce qu'ils atteignent Ur.

Physiquement, cependant, elle était tout simplement trop affamée, trop fatiguée et incapable de résister à l'impulsion qui la conduisait hors de la pluie et vers la chaleur, un abri et l'odeur de la nourriture. Après tout, Dierdre avait raison: il y avait des risques à ne pas trouver de nourriture, en particulier avec Ur à encore plusieurs jours de voyage.

Comme ils approchaient, il y eut d'autres cris d'hommes ivres, plus forts cette fois. Quelques porcs et poulets errants farfouillaient autour de l'extérieur de ses murs, et un bardeau accroché de travers se balançant dans le vent.

« Qu'est-ce que ça dit? » demanda Dierdre, et elle réalisa que son amie était incapable de lire. Cela ne devrait pas l'avoir surprise, réalisa-t-elle, car la plupart des gens d'Escalon ne pouvait pas. Elle avait eu une éducation très spéciale.

Kyra leva une main à ses yeux et s'efforça de lire sous la pluie.

« La Taverne de Tanis », répondit-elle, en pensant à quel point le nom était banal.

Cet endroit, nommé d'après la rivière, semblait avoir été construit à partir de la clairière en quelques jours. Il y eut un autre cri et Kyra essaya de ne pas imaginer la foule qui les attendait.

« Tu as de la chance », déclara Dierdre.

« Pourquoi ça? » demanda Kyra, perplexe.

« Seulement les personnes de haute lignée peuvent lire », dit-elle. « J'aimerais pouvoir lire. »

Kyra se sentit désolée.

« Mes frères ne peuvent pas », répondit Kyra. « Je suis la seule qui ait insisté. Je peux t'enseigner, si tu veux. »

Les yeux de Dierdre s'allumèrent.

« J'aimerais cela », répondit-elle.

Comme elles approchaient, Kyra se pencha et fut rassurée de sentir le tintement de l'or dans sa poche, sachant que ce serait plus que suffisant pour obtenir les provisions dont elles avaient besoin. Elles resteraient seulement assez longtemps pour réchauffer leurs mains gelées, acheter des aliments pour le cheval et Andor, et elles progresseraient. Qu'est-ce qui pouvait se produire

en quelques minutes?

Elle regarda et ne vit aucun signe de chevaux ou de bateaux pandésiens dehors, et elle sentit un peu de soulagement. Ses compatriotes d'Escalons n'attaqueraient probablement pas leurs propres compatriotes; après tout, ils étaient tous ensemble dans cette guerre. Mais des voyageurs?

Elles se dirigèrent vers le côté de la structure, cherchant la porte d'entrée, et Kyra la trouva entrouverte, de travers, faisant face à la rivière et à proximité du pont de bois qui la traversait. Montant et descendant dans la rivière étaient des dizaines de petits bateaux, certains longs et étroits, comme des canoës, d'autres larges et plats; au nord, elle vit l'embouchure du port menant à la mer et les nombreux grands navires voguant sous les couleurs des différentes nations. Elle conclut que tous ces marins s'étaient probablement arrêtés ici pour la même raison qu'elle : pour reconstituer leurs provisions et se réchauffer un peu.

Elles descendirent de leurs montures, Kyra attachant Andor aux côtés de la structure, tandis que Dierdre attachait son cheval. Andor, plein de ressentiment, piétina inconfortablement et gronda.

Kyra leva la main et caressa sa tête.

« Je vais être de retour tout de suite », dit-elle. « Je vais juste aller nous chercher de la nourriture. »

Andor piétina, comme s'il savait que quelque chose de mauvais les attendait à l'intérieur.

Léo gémit, voulant se joindre à elles, aussi, mais Kyra se mit à genoux et le maintint en place, en caressant sa tête.

« Attends avec Andor », dit-elle, se sentant coupable comme la pluie augmentait.

« Allons-y », déclara Dierdre.

Kyra se mit debout, suivant Dierdre marchant sur la planche en bois grinçant vers la porte, et soudainement la porte s'ouvrit dans un claquement, un homme en sortit en trébuchant si rapidement qu'elles durent sortir de son chemin. L'homme se précipita vers le rail latéral, se pencha, et vomit.

Kyra, révoltée, essaya de ne pas regarder; se tourna vers la porte et se précipita à l'intérieur, se demandant si cela était un présage.

En ouvrant la porte, Kyra fut frappée par une vague de bruit et par l'odeur de bière éventée, l'odeur des corps, de sueur et de nourriture. Elle faillit avoir un haut-le-cœur. Elle regarda autour et vit un bar étroit, derrière lequel se trouvait, un barman grand et maigre avec un visage émacié, peut-être dans la quarantaine. Dans la salle étaient des dizaines d'hommes, assis ou debout, tous d'apparence différente, leur habit étranger, des hommes clairement de partout dans le monde. Elle entendit des langues qu'elle ne reconnut pas, et des accents qu'elle ne pouvait pas comprendre. Ils étaient tous immergés dans la boisson.

Lorsqu'elles entrèrent dans la taverne, tous les hommes s'arrêtèrent et se retournèrent, l'endroit devenant silencieux. Kyra se sentait mal à l'aise comme

ils la regardaient de haut en bas, se sentant plus visible que jamais. Ce n'était pas tous les jours, Kyra réalisa, que deux femmes marchaient dans un endroit comme ça, seules. En fait, comme elle regardait autour à la crasse et la saleté, elle conclut qu'aucune femme n'avait probablement jamais mis les pieds ici, pas même une fois.

Kyra regarda leurs visages, et elle n'aima pas ce qu'elle voyait. C'étaient les visages d'hommes ivres, des hommes désespérés, des étrangers, la plupart avec une barbe de plusieurs jours, d'autres avec des barbes épaisses, peu d'entre eux rasés de près. Certains avaient des yeux globuleux, de nombreux yeux étaient injectés de sang et la plupart étaient entachés par la boisson. Leur cheveux étaient longs, hirsutes, gras, et ils avaient tous une faim dans leur yeux — et pas pour de la nourriture. C'était une faim pour de la violence. Pour des femmes.

C'était exactement le genre de situation que Kyra avait voulu éviter. Une partie d'elle voulait se retourner et sortir, mais elles avaient besoin de provisions et il était trop tard maintenant.

Kyra afficha son visage le plus dur et marcha fièrement à travers la foule, directement vers le bar, gardant les yeux fixés sur le barman et essayant de ne pas sembler effrayée. Dierdre la suivait de près.

« Ces poulets derrière le bar », déclara Kyra au barman, parlant d'une voix forte et ferme, « Je vais en prendre quatre. Je vais aussi avoir besoin de quatre sacs de grains, deux sacs d'eau, et un morceau de viande crue », ajouta-t-elle, en pensant à Léo.

Le barman la regarda avec étonnement.

« Et tu as de l'argent pour payer tout ça? » demanda-t-il, dans un accent qu'elle n'avait pas entendu avant.

Kyra, gardant les yeux fixés sur lui, mit la main dans son sac et sortit une large pièce d'or, qui, elle le savait, suffirait à payer pour tout cela et plus. Elle la posa sur le bar et la pièce sonna avec un tintement distinctif.

Le barman la regarda avec méfiance et prit la pièce et l'examina, la tenant à la lueur des bougies. Kyra pouvait sentir les yeux de tous les clients sur elle, et elle savait que la discussion attirait encore plus d'attention que ce qu'elle aurait voulu.

« Ces marques », observa le barman. « Es-tu de Volis, alors? »

Kyra hocha la tête, le cœur battant, sentant la tension augmenter en elle, plus que jamais sur ses gardes.

« Et qu'est-ce que deux filles de Volis font si loin de chez elles, sur la rivière Tanis? » Toutes seules? » fit une voix dure.

Kyra entendit une commotion et se retourna pour voir un grand homme, plus grand que la plupart des autres, avec des yeux verts et des cheveux bruns, la fixant comme il approchait. Elle se raidit, ne sachant pas à quoi s'attendre, débattant combien lui révéler.

« Je suis en chemin pour voir mon oncle », dit-elle vaguement.

Il plissa les yeux.

« Et où est ton oncle? » demanda-t-il. « Peut-être que je le connais. »

« Ur », répondit-elle sèchement.

Il la regarda avec scepticisme.

« Ur est loin d'ici. Vous traversez Escalon seules toutes les deux, alors? »

Kyra hésita, se demandant si elle devait répondre. Elle ne devait aucune réponse à cet homme et voulait juste sortir de ce lieu.

Elle se retourna et lui fit face, redressant ses épaules.

« Et qui êtes-vous que pour exiger des réponses de moi? » répondit-elle fermement.

Quelques hommes dans le bar gémirent et le visage de l'homme rougit.

« Pour une fille seule, dans ta situation, tu devrais montrer plus de respect à tes aînés », dit-il sombrement.

« Je montre du respect à ceux qui m'en montrent », répondit-elle, sans reculer. « Et jusqu'à présent, je n'ai vu aucun respect de votre part. Quant à être dans une position vulnérable, » ajouta-t-elle, « j'ose dire que c'est vous qui êtes dans cette position. J'ai une excellente arme attachée à mon dos, et je vois que vous n'avez qu'un couteau à votre taille. Ne me sous-estimez parce que je suis une fille. Je peux vous trancher la gorge avant que vous ayez fini de parler. »

Il y eut un grognement bas de la foule, tandis que la tension montait de plusieurs crans.

L'homme la fixa, choqué, et mit une main sur ses hanches.

« Des grands mots pour une fille », dit-il. « Beaucoup moins pour une qui voyage seule. » Il la regarda de plus près. « Tu es brave, n'es-tu pas? » demanda-t-il. « Je suppose que tu n'es pas une fille ordinaire. » Il se frotta le menton. « Non, à ton apparence, je dirais que tu es quelqu'un d'important. Des fourrures comme ça sont réservées aux seigneurs de la guerre. Qu'est-ce que deux filles font à porter les fourrures d'un seigneur de la guerre? »

Il la fixa sombrement, exigeant une réponse, comme la taverne devenait tranquille. Kyra décida qu'il était temps de leur dire.

« Ce sont les fourrures de mon père », dit-elle fièrement, lui rendant son regard. « Duncan. Seigneur de la guerre de Volis. »

Pour la première fois, l'homme afficha un véritable choc et de la peur. Son expression s'adoucit.

« Duncan, dis-tu? » dit-il, sa voix frémissante. « Ton père? »

La pièce grogna de surprise.

« Et te permettrait-il de voyager seule? » ajouta-t-il « Et pas avec une compagnie de cent hommes? »

« Mon père a foi en moi », répondit-elle. « Il a vu ce que je peux faire. Il a vu à combien d'hommes comme vous, j'ai déjà tranché la gorge. Ce sont pour eux qu'il craint pour, pas pour moi », répondit-elle avec assurance, sachant qu'elle ne devait montrer aucune faiblesse si elle voulait survivre cet endroit.

L'homme la fixa, choqué, ne s'attendant clairement pas à cette réponse.

Lentement, son visage se fendit d'un sourire.

« Tu es la fille de ton père », répondit-il. « Et un excellent homme qu'il est. Je l'ai rencontré une fois. Le plus hardi, le plus brave guerrier que je jamais connu. »

Il se tourna vers le barman.

« Tout ce qu'elles ont demandé », dit-il, « Double-le! C'est moi qui paie. »

Il jeta une autre pièce d'or sur le bar que le barman saisit et s'éloigna rapidement pour rassembler les provisions.

Kyra regarda tout cela, soulagée et surprise. Lentement, elle détendit ses épaules et desserra son emprise sur son bâton.

« Pourquoi devriez-vous payer pour notre nourriture? » demanda Dierdre.

« Votre père m'a sauvé la vie une fois », dit l'homme à Kyra. « Je lui dois. Maintenant, vous pouvez lui dire que nous sommes quittes. De plus, j'entends une rumeur que ton père a tué des Pandésiens », dit-il. « La rumeur veut que la guerre se prépare à Escalon. »

Kyra le regarda, le cœur battant, se demandant ce qu'elle devait dire.

Il évalua la situation et hocha la tête.

« Je soupçonne que ton voyage concerne cela », dit-il. « Et à ton apparence, je soupçonne que tu as probablement déjà versé un peu de sang pandésien toi-même. »

Kyra haussa les épaules.

« Il y en a peut-être eu un ou deux qui ont traversé mon chemin », dit-elle. « Mais rien qui n'a pas été provoqué. »

Le sourire de l'homme s'élargit, et cette fois il se pencha en arrière et rit.

« Quiconque tue des Pandésiens est de mes amis », dit-il de bon cœur. « Ne vous inquiétez pas, les filles, vous ne serez pas lésées ici. Pas par moi ni aucun de mes hommes! »

Kyra commençait à ressentir un sentiment de soulagement — quand soudain une voix sombre se leva à travers la pièce.

« Parle pour toi! »

Kyra se tourna, comme le reste des hommes dans la salle, pour voir une brute apparaître, deux fois plus large que les autres, et flanquée de plusieurs amis. Ils portaient tous des cottes de mailles, couvertes par des capes d'un brun foncé, avec l'insigne d'un faucon jaune. Ils regardèrent sombrement Kyra et Dierdre comme ils approchaient.

Les autres hommes s'écartèrent alors que les nouveaux venus marchaient dans la taverne, le plancher craquant, une menace dans leurs yeux, les mains sur leurs épées et poignards. L'estomac de Kyra se serra; elle sentait que cela était le vrai problème.

« Je m'en fous de qui est ton père », murmura la brute, se rapprochant. « Ma terre est loin, de l'autre côté de la mer, et je me fous des Pandésiens ou des gens d'Escalons, ou de vos politiques. Je vois deux jeunes filles qui voyagent seules. Et je suis affamé. Mes *hommes* ont faim. »

Il se rapprocha avec un large sourire, des dents manquantes, puant, son visage grotesque comme il souriait, avec sa mâchoire allongée. Le cœur de

Kyra battait follement comme elle resserrait son emprise sur son bâton, sentant une confrontation à venir et souhaitant avoir plus de marge de manœuvre dans cet espace serré.

?« Qu'est-ce que vous voulez? » demanda Dierdre, la peur dans sa voix.

Kyra fulmina silencieusement, souhaitant que son amie n'ait pas parlé; la peur dans sa voix était évidente, et cela, elle le savait, ne ferait que les enhardir.

« Beaucoup de choses », répondit l'homme, en la regardant, se léchant les lèvres. « L'or dans vos sacs. Et même plus — l'argent que j'obtiendrai en vous vendant. Vous voyez, d'où je viens, deux jeunes filles vont chercher un prix très élevé. » Il sourit un large sourire effrayant. « Je serai beaucoup, beaucoup plus riche que je l'étais quand je me suis réveillé ce matin. »

Il fit un pas de plus, s'approchant encore, à quelques pieds de Kyra, et Kyra vit le regard de l'ami de son père aller d'elle aux étrangers, comme s'il était incertain s'il allait intervenir.

« N'essaie pas de la protéger », de l'étranger en direction de l'homme.

« Sauf si tu veux finir mort, aussi. »

L'ami de son père, à la déception de Kyra, leva les mains et recula.

« J'ai dit que je devais une faveur à son père », dit-il. « Je l'ai remboursée. Je ne vais pas lui faire de mal. Mais ce que quelqu'un d'autre fait avec elle, ... ce n'est pas mon affaire. »

Kyra perdit tout respect pour l'homme comme il retournait furtivement dans la foule. Pourtant, cela l'enhardit aussi. C'était juste elle maintenant, et elle aimait ça comme ça. Elle n'avait besoin de compter sur aucun homme.

Comme les hommes se rapprochaient d'elle, se préparant à saisir Dierdre et elle, Kyra resserra sa prise sur son bâton et se prépara. Peu importe ce qui arrivait, elle ne serait pas prise vivante par ces hommes.

CHAPITRE SEIZE

Alec marchait à travers les plaines du nord de Soli, les collines montaient et descendaient, regardant le soleil levant, les yeux larmoyants, épuisé, engourdi par le froid, et ne sentant plus la faim dans son ventre. Lui et Marco avaient marché toute la nuit à travers Whitewood, ni l'un ni l'autre, après leur rencontre avec le Wilvox, n'étaient prêts à prendre une chance avec le sommeil. Alec pouvait sentir l'épuisement dans ses jambes, et comme il marchait, regardant l'horizon, les nuages commencèrent à se séparer et le soleil du matin émergea, allumant les collines verdoyantes de son enfance dont il se souvenait — et il se sentit tellement reconnaissant d'avoir émergé de la forêt. Il n'y avait rien comme d'être à ciel ouvert. Il s'émerveillait d'avoir survécu à la longue marche, à tellement de longues nuits, tout le chemin depuis Les flammes.

Alec, pas encore remis de ses blessures, leva la main et sentit sa jambe et son bras se raidir, les blessures encore à vif où le Wilvox l'avait mordu. Il marchait plus lentement qu'auparavant, cependant Marco marchait lentement, lui aussi, récupérant de ses blessures et ralentit par la fatigue et la faim. Alec ne pouvait pas se rappeler la dernière fois où il s'était reposé, la dernière fois qu'il avait mangé et il se sentait comme s'il entraînait dans un état second.

Voyant le ciel ouvert, l'aube se levant, les collines familières qu'il connaissait si bien, sachant qu'il était, enfin, à proximité de chez-lui, Alec, gagné par l'épuisement et l'émotion, sentit les larmes couler sur ses joues. Il lui fallut plusieurs minutes pour se rendre compte qu'il pleurait. Il essuya rapidement les larmes. Il supposait qu'elles avaient jailli du délire venant de ses blessures, sa faim et sa joie de voir sa patrie — un endroit qu'il n'avait jamais pensé revoir. Il se sentait comme s'il avait échappé aux griffes de la mort et avait reçu une deuxième chance à la vie.

« Où est ton village? » La voix de Marco résonna à côté de lui, le surprenant dans le silence profond.

Alec regarda et vit Marco étudier le paysage avec émerveillement, les yeux remplis de fatigue, bordés des cernes. Ils atteignirent le sommet d'une colline et firent une pause, regardant, les collines herbeuses couvertes d'un faible brouillard, étincelant dans la lumière de l'aube. Devant eux, se trouvaient trois collines, identiques en forme.

« Mon village se trouve au-delà de la troisième colline », déclara Alec. « Nous sommes proches », soupira-t-il avec soulagement. « À peine une heure de marche. »

Les yeux de Marco s'allumèrent avec joie.

« Et une arrivée très bien accueillie, ce sera », répondit Marco. « Je doute que mes jambes pourraient me mener beaucoup plus loin. Est-ce que ta famille aura de la nourriture pour nous? »

Alec sourit, se délectant à la pensée.

« De la nourriture et beaucoup plus », répondit-il. « Un feu de cheminée, des vêtements, toutes les armes qu'on peut souhaiter, et — »

« Et du foin? » demanda Marco.

Alec sourit largement.

« Assez de foin pour dormir mille ans. »

Marco lui sourit en retour.

« C'est tout ce que je veux. »

Ils se lancèrent dans une marche rapide, avec un regain de vigueur, le pied plus léger. Alec pouvait déjà, en esprit, sentir l'odeur de cuisson de la cuisine de sa mère, pouvait déjà anticiper le regard d'approbation dans les yeux de son père comme il rentrait à la maison un héros, ayant sacrifié sa vie pour son frère. Il imagina l'expression sur le visage de son frère quand il franchirait la porte, et il pouvait déjà sentir son étreinte. Il pouvait voir le regard d'émerveillement sur les visages de ses parents, la joie de voir leur fils de retour. Maintenant, peut-être, ils l'apprécieraient. Avant, il avait été le deuxième fils, celui qu'ils avaient toujours pris pour acquis; mais maintenant, enfin, ils se rendraient compte à quel point il comptait.

Le dernier tronçon de la marche passa rapidement, Alec ne sentant plus sa douleur ou son épuisement, et avant qu'il le sache, ils étaient au sommet de la dernière colline et il regardait Soli. Il s'arrêta, son cœur battant follement, regardant avec beaucoup d'anticipation son village dessous. Il reconnut immédiatement ses contours familiers, les maisons en pierre délabrées et il chercha leurs toits aux couleurs vives, l'activité habituelle des enfants qui jouaient, des poules et des chiens se pourchassant, les vaches étant conduites à travers les rues.

Mais comme il l'étudiait de près, il se rendit compte immédiatement que quelque chose n'allait pas. Il sentit un nœud dans son estomac alors qu'il scrutait le village, confus. Devant lui, n'était pas la vue de son village comme il l'avait prévu, mais plutôt une scène de dévastation. C'était une image laide, une qu'il reconnaissait à peine. Au lieu des chaumières familières, il y avait des structures incendiées, rasées; à la place des arbres et des chemins, il y avait un champ de cendres et de gravats, qui brûlaient lentement, la fumée continuant à monter.

Son village n'était plus.

Il n'y avait pas de cris joyeux des enfants qui jouaient, mais plutôt les cris lointains des vieilles femmes, à genoux sur le sol devant des monticules de terre. Alec suivit leurs regards et vit, avec une secousse à son cœur, que les monticules étaient tous des tombes fraîches, des rangées et des rangées, toutes marquées de croix tordues et il se sentit sombrer. Il sut tout à coup, avec un pressentiment terrible l'envahissant, que tout le monde et tout ce qu'il avait connu et aimé était mort.

« NON » ! hurla Alec.

Sans réfléchir, sans même être conscient de ce qu'il faisait, Alec courut en

trébuchant vers le bas de la colline, tombant presque comme il gagnait de la vitesse. C'était comme s'il trébuchait vers un cauchemar.

« Alec! » cria Marco derrière lui.

Alec trébucha et tomba dans l'herbe, roulant, couvert de boue, mais ne s'en souciait pas comme il se levait de nouveau et continuait à courir. Il pouvait à peine sentir le monde autour de lui, entendait seulement son propre cœur battant follement comme il courait.

« Ashton! » cria-t-il comme il courait dans ce qui avait été autrefois son village.

Alec courut de maison en maison, toutes brûlées jusqu'au sol, rien d'autres que des feux couvants. Rien n'était reconnaissable. Il ne pouvait pas comprendre ce qui était arrivé ici. Qui avait pu faire cela? Et pourquoi?

Alec ne pouvait pas trouver quoi que ce soit de sa propre maison comme il sprintait devant elle avec effroi, maintenant juste un tas de braises. Tout ce qui restait était le mur de pierre de ce qui avait été autrefois la forge de son père.

Alec suivit les lamentations et courut jusqu'où la ville se terminait. Enfin, il atteignit les rangées de tombes fraîchement creusées, l'air épais avec l'odeur de la terre, de la fumée, et de la mort.

Il atteignit les rangées de vieilles femmes, à genoux, pleurant, la saleté sur leurs mains, dans leurs cheveux, leurs prières de lamentation lugubres. Alec trébucha et parcourut du regard tous les corps, le cœur battant, priant que cela ne pouvait pas être.

S'il vous plaît, pria-t-il. Ne laissez pas ma famille être là. S'il vous plaît Je donnerai tout.

Alec s'arrêta soudainement et sentit ses genoux faiblir comme il voyait un spectacle qu'il voulait n'avoir jamais vu: là, étalé devant lui, seuls, étaient les cadavres de son père et de sa mère, trop pâles, figés dans une expression d'agonie. Il sentit tout à l'intérieur de lui mourir à ce moment.

« MÈRE! PÈRE! »

Il s'effondra à leur côté dans la saleté, les étreignant, et ses genoux s'enfoncèrent dans la terre fraîche comme il pleurait, incapable de comprendre ce qui se passait.

Alec se rappela soudain son frère. Il se redressa et chercha partout et il ne pouvait pas le voir. Il avait une lueur d'espoir: avait-il survécu?

Désespéré, il courut vers une femme agenouillée et attrapa son bras.

« Où est-il!? » demanda-t-il. « Où est mon frère !? »

La femme le regarda et secoua la tête sans dire un mot, trop accablée de douleur pour répondre.

Alec bondit et courut, cherchant.

« ASHTON! » cria-t-il.

Alec monta et descendit parmi les tombes, cherchant partout, le cœur battant, cherchant désespérément à savoir, se demandant si son frère avait pu survivre. Enfin, il entendit quelque chose.

« Alec! » appela d'une voix faible.

Alec sentit une vague de soulagement quand il reconnut la voix de son frère, même si c'était une version plus faible de celui-ci, et il se retourna et courut au bord des tombes.

Là était son frère, blessé, suintant de sang, immobile, et le cœur d'Alec s'effondra comme il le vit couché dans la boue, du sang coulant de sa bouche, gravement blessé.

Il se précipita et s'effondra à côté de son frère, saisissant sa main froide et pleura. Il vit la plaie sérieuse dans l'estomac de son frère, et il sut immédiatement qu'il allait mourir. Il ne s'était jamais senti si impuissant, voyant son frère le regarder fixement, le regardant partiellement et partiellement le ciel, ses yeux vitreux, sa force de vie le laissant même alors qu'il regardait.

« Frère », déclara Ashton, pas plus qu'un murmure.

Il sourit faiblement, malgré ses blessures et le cœur d'Alec éclata.

« Je savais que tu viendrais », déclara Ashton, en souriant. « Je t'attendais ... avant de mourir. »

Alec serra la main de son frère, en secouant la tête, ne voulant pas accepter cela.

« Tu ne mourras pas », déclara Alec, sachant comme il disait ses paroles qu'elles étaient fausses.

Ashton lui sourit en retour.

« Je n'ai jamais eu une chance de te remercier », déclara Ashton. « Pour aller ... aux Flammes. »

Ashton tenta d'avaler, alors qu'Alec clignait des yeux pour éloigner les larmes.

« Qui a fait cela? » insista Alec. « Qui t'a fait ça? »

Ashton se tut pendant une longue période, ayant de la difficulté à avaler.

« Les Pandésiens ... » répondit-il finalement, sa voix plus faible. « Ils sont venus ... pour nous apprendre ... pour la vengeance ... »

Alec fut surpris de sentir la forte emprise soudaine de son frère sur son bras, de voir son frère serrant son avant-bras avec une force surprenante. Son frère le regarda avec un dernier regard de force, d'intensité, de désespoir d'un homme mourant.

« Venge-moi », dit-il, sa voix un murmure. « Venge ... nous tous. Nos parents. Notre peuple. Tue ... Pandésiens Promets-moi ... »

Alec sentit un nouveau sens du but, de détermination, se lever en lui comme il n'en avait jamais senti dans sa vie. Il serra la main de son frère et le regarda dans les yeux avec une férocité égale.

« Je te jure », répondit Alec. « Je te jure avec tout ce que je suis. Je vais tuer jusqu'au dernier Pandésien ou je mourrai en essayant. »

Son frère le regarda avec une ardeur dans ses yeux qu'Alec n'avait jamais vue, pendant un long moment. Enfin, son expression en devint une de satisfaction.

Le visage d'Ashton perdit sa tension et il glissa vers le bas et renversa sa tête, immobile. Ses yeux vides étaient levés vers le ciel et Alec se sentit mourir à l'intérieur car il savait que, à ce moment, son frère était mort.

« NON! » hurla Alec.

Il se pencha en arrière et gémit vers les cieux, se demandant pourquoi tout ce qu'il avait aimé dans ce monde devait lui être enlevé — et sachant que sa vie était sur le point d'être consommée, être entraînée, par une chose et rien d'autre.

Vengeance.

CHAPITRE DIX-SEPT

Kyra fixa le lourdaud la confrontant, cet étranger avec son front bas, son corps large et ses yeux noirs, lui souriant d'un air menaçant, montrant ses dents aiguës.

« Tu n'as personne pour te protéger », lui dit-il. « Ne lutte pas : ça ne fera qu'empirer les choses pour toi. »

Kyra se força à respirer, à se concentrer, tirant toute l'intensité qu'elle avait lorsqu'en bataille. À l'intérieur d'elle, son cœur battait, le feu pompait dans ses veines, comme elle se préparait pour la confrontation de sa vie.

« Si quelqu'un a besoin de protection », répondit hardiment Kyra, « c'est toi. Je vais te donner une chance de sortir de mon chemin, avant de t'apprendre de quoi sont faits les gens d'Escalon. »

La brute la regarda et cligna des yeux en silence, choquée.

Puis un moment plus tard, il se mit à rire, un bruit grossier, vilain, et tous ses hommes se joignirent à lui.

« Tu es audacieuse », dit-il. « C'est bon. Plus de plaisir à briser. Je pourrais même te prendre comme mon esclave personnelle. Oui, les hommes de mon navire peuvent utiliser un bon jouet. Nos voyages en mer peuvent être très longs. »

Kyra sentit un frisson la parcourir, comme il la regardait de haut en bas.

« Dis-moi quelque chose », dit-il. « Nous sommes dix et vous êtes deux. Qu'est-ce qui te fait penser que tu peux survivre? »

Une idée commença à se former dans l'esprit de Kyra; c'était risqué, mais elle n'avait pas le choix. Elle tourna le dos lentement à l'homme, déterminée à le prendre au dépourvu et lui montrer qu'elle n'avait pas peur.

Kyra, son cœur battant follement, espérant qu'il n'allait pas lui sauter dessus par derrière, se tourna vers le barman, regarda les sacs de grains disposés sur le bar, et du coin de l'œil donna à Dierdre un regard entendu comme elle tendait lentement la main et saisissait un sac.

« Sont-ce les nôtres? » demanda-t-elle au barman, avec désinvolture.

Il hocha la tête, l'air effrayé, transpirant.

« Mon paiement est-il suffisant? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête à nouveau.

« Fille », aboya l'étranger derrière elle, agacé, « tu es sur le point d'être faite prisonnière pour le reste de ta vie, et tout ce dont tu te soucies, c'est ta nourriture? T'es folle? »

Kyra sentait un feu qui brûlait en elle, sur le point d'exploser, mais elle se força à rester ancrée en place, attendant jusqu'à ce que le moment soit le bon. Lui tournant le dos, elle lui adressa la parole:

« Je ne suis pas une fille », répondit-elle. « Mais une femme. Et ceux qui pensent qu'ils vont gagner simplement parce qu'ils sont des hommes, parce

qu'ils sont plus grands, parce qu'ils sont plus nombreux que leurs victimes, semblent oublier la chose la plus importante dans la bataille. »

Il y eut un long silence, jusqu'à ce que, finalement, il demande :

« Et ça qu'est-ce que c'est? »

Kyra prit une profonde inspiration, se raidissant, sachant que le moment de vérité était venu.

« Surprise », dit-elle sèchement.

Kyra se retourna rapidement, serrant toujours le sac et le lança de toutes ses forces. Le sac s'ouvrit et le grain vola dans les airs, atterrissant dans les yeux de ses agresseurs.

Les hommes crièrent, les mains sur leurs yeux dans la tempête de poussière, tous aveuglés temporairement, tandis que Dierdre, suivant les signaux de Kyra, fit de même, balançant l'autre sac dans un grand arc et aveuglant le reste des hommes. Tout arriva si vite, avant que les hommes surpris puissent réagir. De toute évidence, ils n'avaient pas prévu cela.

Sans hésiter, Kyra tira le bâton qu'elle portait sur son dos, fit un pas en avant, et avec un grand cri, l'abattit de toutes ses forces sur la tête du chef, le frappant en un coup descendant. L'homme tomba à genoux et aussitôt elle le frappa dans la poitrine, l'envoyant sur son dos. Elle fit ensuite descendre son bâton, lui cassant le nez.

Dans le même mouvement, Kyra fit tourner son bâton de côté et derrière elle, frappant une autre brute dans la mâchoire; elle fit ensuite un pas de côté et donna un coup sec vers l'arrière, brisant le nez d'un autre. Elle saisit ensuite son bâton avec les deux mains, se précipita vers l'avant, le souleva au-dessus de sa tête et l'abattit latéralement dans les visages des deux hommes devant elle, les jetant tous les deux au sol.

Tandis que les autres se frottaient encore les yeux, essayant d'en extraire le grain, Kyra se précipita vers l'avant et lança un coup de pieds entre les jambes de l'un d'eux, puis leva son bâton et le frappa au visage, le renversant. Puis saisissant son bâton avec les deux mains, elle le leva bien haut et l'abattit comme un couteau dans la poitrine d'un autre homme, l'envoyant tituber, s'écraser dans une table, la renversant.

Kyra tourbillonna à travers le groupe comme l'éclair, si rapide que les hommes étourdis n'avaient pas une chance de réagir. Elle était dans une telle harmonie avec son arme, toutes ses leçons de sparring avec les hommes de son père lui revenant, c'était comme si son bâton et elle faisaient un. Ses innombrables nuits de sparring seule, longtemps après que les hommes soient partis, lui revinrent aussi. Ses instincts prirent le contrôle, et en quelques instants plusieurs de ses agresseurs, brisés par son bâton, se tordaient sur le sol, ensanglantés, gémissant.

Après le chaos, seulement deux hommes restaient debout, et ces deux, le grain finalement nettoyé de leurs yeux, regardaient Kyra avec la mort dans les yeux. L'un d'eux tira un poignard.

« Voyons ce que ton bâton peut faire contre un couteau », grogna-t-il et il

chargea.

Kyra se préparait à l'attaque quand, soudain, il y eut un fracas et elle fut surprise de le voir s'effondrer, tête la première, à ses pieds. Elle leva les yeux pour voir Dierdre debout derrière lui, tenant un tabouret cassé, les mains tremblantes, les yeux fixés sur sa victime comme choquée de ce qu'elle venait de faire.

Kyra détecta un mouvement et se retourna pour voir l'attaquant final charger Dierdre. Il devait s'être rendu compte qu'elle était le point faible, et Kyra vit qu'il était sur le point de l'attaquer et de la clouer au sol. Elle ne pouvait pas permettre cela. Si Dierdre était prise en otage, Kyra le savait, cela rendrait battre ces hommes infiniment plus compliqué.

Kyra, sachant qu'elle n'avait pas le temps, souleva son bâton, visa, fit un pas en avant, et le lança.

Son bâton vola dans les airs comme une lance, et Kyra le regarda avec satisfaction frapper l'homme dans sa tempe, directement dans son point de pression. Ses jambes lui manquèrent et il s'effondra au sol juste avant d'avoir atteint Dierdre.

Dierdre baissa les yeux en signe de gratitude, puis saisit le bâton de Kyra et le jeta vers elle.

Kyra l'attrapa et se tint dans la salle silencieuse, évaluant des dégâts, tous les hommes par terre, immobiles. Elle pouvait à peine croire ce qu'elle venait de faire. Le reste des occupants de la taverne la regardaient, bouche bée, clairement ne croyant pas à ce qu'ils venaient de voir, non plus. L'ami de son père déglutit, l'air effrayé.

« Je vous aurais aidées », dit-il sans conviction, la peur dans sa voix.

Kyra ignore le lâche. Au lieu de cela, elle se retourna lentement, enjambant les corps immobiles, et se dirigea nonchalamment vers le bar, où le barman se tenait toujours, la regardant, étonné. Elle attrapa ses poulets et la viande sur le bar, tandis que Dierdre prenait leurs sacs d'eau. Cette fois, Kyra ne partirait pas sans nourriture pour elle ou les autres.

« On dirait que je vais avoir besoin de plus de rations », dit-elle au barman.

Le barman, stupéfait, tendit lentement la main et lui remit plus de sacs de grains.

Les deux jeunes filles traversèrent la pièce, à travers la taverne, et vers la porte, aucun des autres hommes osèrent les approcher maintenant.

Alors qu'elles sortaient, dans la pluie verglaçante, Kyra ne sentait plus le froid. Elle avait chaud à l'intérieur, chaud avec la certitude qu'elle pouvait se défendre, qu'elle n'était plus la petite fille de son père. Ces hommes l'avaient sous-estimée, comme l'avaient fait tous les hommes de sa vie et elle-même plus important encore, réalisa-t-elle, elle s'était sous-estimée. Plus jamais. Elle sentait une confiance croissante en son sein. Elle devenait elle-même de plus en plus. Elle ne savait pas ce que la route devant elle lui réservait, mais elle savait que, peu importait ce que c'était, elle ne reculerait jamais devant

personne à nouveau. Elle était aussi forte que ces hommes.
Encore plus forte.

CHAPITRE DIX-HUIT

« Des anguilles de sang! » s'exclama Seavig.

Duncan leva son épée et frappa les épaisses anguilles rouges, s'entortillant le long de sa jambe, comme le Lac de Ire semblait prendre vie avec elles. Il les sentit serrant sa chair tandis que tout autour de lui ses hommes criaient et tombaient dans les eaux, éclaboussant, s'agitant; encore comme il frappait, il était incapable de gagner assez d'élan pour couper à travers les eaux épaisses et faire des dégâts réels aux créatures.

Désespéré, se sentant tirer vers le bas, Duncan mit la main à sa ceinture, saisit son poignard et frappa vers le bas. Il y eut un bruit strident, suivit par des bulles montant à la surface, et l'anguille enveloppée autour devint molle.

« POIGNARDS! » cria Duncan à ses hommes.

Avec les marcheurs de brouillard partis, le brouillard commençait finalement à se lever tout autour d'eux, et Duncan pouvait voir, tout autour de lui, ses hommes obéissant à son ordre, frappant les anguilles avec leurs poignards comme ils étaient tirés vers le bas. Des sifflements et de cris se levaient, comme une par une les anguilles étaient tuées et les hommes commençaient à se dégager.

« RETOURNEZ À LA RIVE! » cria Duncan, réalisant que le brouillard s'était levé.

Tous les hommes commencèrent à se diriger vers la rive, éclaboussant sauvagement comme ils patageaient aussi vite qu'ils le pouvaient. Duncan fut consterné de voir que beaucoup de ses hommes, incapables de poignarder assez rapidement les anguilles, étaient aspirés vers le bas, hurlant, sous les eaux troubles — morts avant que quiconque ne puisse les atteindre.

Duncan entendit un cri et regarda par-dessus son épaule pour voir Anvin entraîné derrière lui. Il se retourna et éclaboussa vers son ami, sautant dans l'action.

« Prends ma main! » cria Duncan, patageant dans les eaux pleines d'anguilles, poignardant d'une main tout en tendant l'autre main à Anvin. Il savait qu'il risquait sa vie, mais il ne pouvait pas laisser son ami derrière.

Il saisit finalement la main d'Anvin et tira de toutes ses forces, essayant de le sortir du nid d'anguilles. Il faisait des progrès, quand soudain plusieurs anguilles sautèrent hors de l'eau et s'enroulèrent autour de l'avant-bras de Duncan; au lieu d'aider son ami, il se sentit aspiré sous l'eau.

Il y eut des éclaboussures et Duncan se retourna pour voir Arthfael, Seavig et plusieurs de leurs hommes se hâtant de revenir pour l'aider. Ils frappèrent avec des poignards et des épées, hachant les anguilles, frappant d'une manière experte, manquant de peu les bras de Duncan et Anvin. Les anguilles sifflaient tout autour d'eux, et bientôt Duncan se sentit libre à nouveau.

Ils se tournèrent tous et pataugèrent, retournant vers la rive, éclaboussant aussi vite qu'ils le pouvaient, et cette fois, Duncan atteignit le rivage, à bout de souffle, tout endolori de la piquûre de ces créatures. Il tomba à genoux, épuisé, et embrassa le sable. Le brouillard avait disparu, les anguilles sifflaient dans les eaux, à une distance sécuritaire, et Duncan n'avait jamais été aussi heureux d'être sur la terre ferme à nouveau.

Enfin, un cauchemar après le prochain était derrière eux.

*

Duncan leva la hache et frappa le petit arbre rouge devant lui, coupant comme il l'avait fait pendant des heures, ayant travaillé jusqu'à ce que la sueur coulât, ses mains calleuses et à vif. Tout autour de lui l'air était rempli avec le son des haches de ses hommes, de la chute des petits arbres dans la clairière. Avec un dernier coup, son arbre tomba, aussi, atterrissant avec un 'whoosh' devant lui.

Duncan se pencha et se reposa sur le manche de sa hache, respirant difficilement, essuyant la sueur de son front, et il regarda ses hommes autour de lui. Ils étaient tous à pied d'œuvre, certains coupant des arbres, d'autres les transportant et les alignant l'un côté de l'autre, et d'autres attachant les rondins ensemble avec de grosses cordes, créant des radeaux.

Duncan saisit une extrémité de son arbre tandis Anvin attrapait l'autre, un rondin d'une quinzaine de pieds de long, étonnamment lourd, et ils le hissèrent sur leurs épaules. Ils marchèrent sur les rives boueuses de la Thusius et le déposèrent dans une pile au bord de la rivière.

Arrosé par les courants jaillissant de la rivière, Duncan se leva et examina son œuvre. Ce rondin avait été la dernière pièce nécessaire à son radeau improvisé. Tout le long des rives de la Thusius, ses hommes étaient engagés dans la même activité, des dizaines de radeaux étant construits à la hâte, tous se préparant. Ce serait une grande armée se déplaçant en aval.

Duncan examina les courants exubérants de la Thusius, et il se demanda si son bateau tiendrait. Pourtant, il savait que c'était la seule façon, s'il voulait que tous ses hommes arrivent à Kos inaperçus. Il se retourna et vit le dernier des radeaux étant attaché, et il savait que le moment était venu.

Seavig vint se mettre à côté de lui, flanqué de plusieurs hommes et, les mains sur ses hanches, regarda en aval.

« Vont-ils tenir? » demanda Duncan, examinant les radeaux.

Seavig hocha la tête.

« J'ai passé plus de temps sur la mer que sur la terre », répondit-il. « Ne t'inquiète pas. S'il est une chose que mes gens comprennent, c'est l'eau. Ces radeaux peuvent paraître bâclés, mais ils sont sécuritaires. C'est la ficelle d'Esephus, plus forte que toute corde de Volis. Et ces rondins peuvent sembler petits, mais ne soit pas dupe: le pin rouge de Thusius est le plus robuste dans le monde. Il peut se plier, mais ne cassera jamais. »

Duncan regarda ses légions d'hommes, aguerris, mais peu d'entre eux des marins. Les radeaux étaient glissants, sans rien à quoi s'accrocher, et les hommes portaient une armure, trop facile pour eux de couler. Seavig étaient habitué à mener ses hommes sur la mer, mais dans les yeux de Duncan, les conditions étaient loin d'être idéales.

« À quelle distance est Kos? » demanda Duncan.

Seavig pointa l'horizon.

« Tu vois ces montagnes? »

Duncan regarda vers l'horizon, il vit les cimes blanches déchiquetées montant incroyablement haut, disparaissant dans les nuages, plus élevées que toute montagne ne devrait jamais atteindre. À les voir, elles semblaient être à des jours d'ici.

« Si le courant coule bien », répondit Seavig, « nous pouvons atteindre la base en un jour. C'est-à-dire, si nous y arrivons tous. »

Seavig lui lança un regard inquiet.

« Conseille à tes hommes de rester dans le centre des radeaux; la Thusius fourmille de créatures qui font paraître celles que nous avons laissées derrière agréables. Surtout, dis-leur d'éviter les tourbillons. »

« Les tourbillons? » demanda Duncan, n'aimant pas ce qu'il entendait.

« Les tourbillons abondent dans cette rivière », déclara Seavig. « Restons ensemble et nous ne devrions pas avoir de problème. »

Duncan fronça les sourcils; il était un homme de la terre, et il n'aimait pas cela.

« N'y a-t-il aucun moyen plus sûr de se rendre à Kos? » demanda-t-il à nouveau, étudiant le terrain.

Seavig secoua la tête.

« Il n'y a pas de chemin plus direct, non plus », répondit-il. « Nous pouvons prendre les plaines, si tu le souhaites, mais une garnison pandésienne les garde. Cela signifierait une bataille maintenant. Si tu veux atteindre Kos en paix, la Thusius est le seul moyen. »

Duncan avait encore la vitesse et la surprise de son côté, et il ne pouvait pas risquer d'alarmer Pandesia de sa révolte; c'était une chance qu'il ne pouvait tout simplement pas prendre.

« Le fleuve, donc », déclara Duncan, décidé.

Duncan n'avait qu'une chose à faire avant qu'ils s'embarquent tous. Il se retourna et se dirigea vers son cheval de guerre, un grand ami pour lui dans la bataille pour aussi longtemps qu'il se souvienne. Cela lui faisait mal de le quitter, mais ils ne pouvaient pas amener leurs chevaux sur les radeaux.

? « Bon ami », déclara Duncan, caressant sa crinière, « conduit les autres chevaux. Ils sont ton armée maintenant. Conduis-les au sud. À Kos. À la base de la montagne. Attendez-nous là, sur le chemin d'Andros. Je vais t'attendre — et je sais que tu m'attendras. »

Duncan parla à son cheval comme il le ferait avec un de ses hommes, et avec un petit coup de pousse, il le regarda hennir, lever ses jambes féroces

dans l'air, puis se retourner et s'éloigner soudain en galopant fièrement, un leader à part entière. Tous les autres chevaux — des centaines d'entre eux — se retournèrent et le suivirent, une grande bousculade, courant tous vers le sud en un troupeau massif, la terre tremblant avec leur grondement. Ils soulevèrent un nuage de poussière et Duncan les regarda partir avec un mélange de tristesse et de fierté. Son cheval le comprenait mieux que tout homme vivant.

« Si seulement mes hommes m'écoutaient de la même manière », déclara Seavig avec nostalgie, se tenant à ses côtés.

« Espérons qu'il aura toujours un maître quand il arrivera », répondit Duncan.

Duncan hocha la tête et Anvin fit sonner le cor comme les hommes de Seavig faisaient sonner le leur. Leur armée se mit en mouvement, tous les hommes s'avançant, poussant leurs radeaux sur les eaux, et sautant à bord. Duncan poussa le sien, aussi; il était plus lourd que ce qu'il pensait, lui et plusieurs autres poussant dans la boue jusqu'à ce qu'il flottât dans l'eau. Comme il flottait, il fut soulagé de voir que Seavig avait eu raison: le pin rouge devenait flottant dans l'eau, et la ficelle tenait ferme.

Duncan sauta à bord avec les autres, puis avec la longue perche qu'il avait sculptée poussa dans le sol sec, les poussant plus loin, loin de la rive et dans le milieu de la rivière.

La Thusius, avait peut-être cinquante mètres de large, courait avec une eau limpide, et il pouvait en voir le fond, peut-être vingt pieds plus bas, son lit mousseux avec des rochers et des pierres précieuses de toutes les différentes formes et couleurs. C'était un spectacle à voir. Bientôt, les courants les attrapèrent, et ils commencèrent tous à se déplacer, d'abord lentement, des centaines de radeaux transportant des milliers d'hommes comme un seul. Ils étaient une armée flottante.

Ils accélérèrent rapidement et bientôt le rythme devint plus rapide. Duncan était satisfait de sentir les eaux se déplaçant à un rythme rapide en dessous d'eux, tous les radeaux tenant, gagnant plus de vitesse qu'ils n'auraient jamais pu sur terre — et ne pas avoir à mettre à rude épreuve ses chevaux ou ses hommes. Il chercha la terre et repéra son cheval, galopant dans la distance, conduisant l'armée de chevaux, et il sentit une vague de fierté.

Duncan, debout sur le radeau avec plusieurs hommes, sentait la rivière courir sous lui, le vent dans ses cheveux, des embruns l'atteignant à l'occasion. Il utilisait le pôle pour orienter leur radeau, et ils sont tombèrent dans un rythme confortable sur la rivière large et lisse.

Il se détendit finalement et laissa tomber sa garde tandis que la rivière les transportait d'un virage à l'autre. Il regarda au loin et étudia le paysage en constante évolution. Ils passèrent des forêts pourpres et des plaines blanches; ils passèrent des troupeaux de créatures exotiques, ressemblant à des gazelles, mais avec des têtes à chaque extrémité de leur corps. Ils passèrent une plaine de rochers, sculptés dans des formes bizarres, comme si quelque civilisation

antique les avait balancés là et était partie. C'était un tronçon inhabité d'Escalon, dominé plus par la nature que l'homme.

Duncan leva les yeux et étudia les montagnes de Kos, leurs cimes blanches toujours présentes, apparaissant plus grandes, plus ils s'approchaient. Bientôt, ils allaient les atteindre. S'il pouvait rallier les guerriers qui vivaient à son sommet, ce serait le point tournant qu'il avait besoin pour préparer une attaque sur la capitale. Il savait que ses chances étaient minces, mais c'était ce que cela signifiait, à ses yeux, d'être un guerrier: se lancer dans la bataille, malgré tous les obstacles.

Son cœur battait plus vite à l'idée de libérer Escalon, de le débarrasser des Pandésiens, de faire la guerre qu'ils auraient dû mener il y a des années. Gagner ou perdre, au moins, enfin, il allait à la rencontre de son destin.

« Depuis combien de temps as-tu vu Kos? » appela Seavig par-dessus le son du courant, son radeau venant à côté de celui de Duncan comme il le dirigeait avec son pôle, les deux radeaux naviguant en aval côte à côte.

Duncan s'accroupit bas tandis que son radeau plongeait soudainement de deux pieds, se balançant violemment dans les rapides avant de se stabiliser à nouveau. L'eau devenait plus agitée, et comme Duncan essayait de se concentrer sur les courants, il admira comment Seavig et ses hommes restaient en équilibre sur l'eau, ils se tenaient droits, bien équilibrés, comme s'ils étaient debout sur la terre ferme.

« Beaucoup d'années », répondit finalement Duncan. « J'étais un jeune homme alors. Pourtant, c'est une époque que je ne pourrai jamais oublier. Je me souviens ... l'ascension ... l'altitude ... son peuple — un peuple durs. Des guerriers courageux, intrépides, mais durs. Ils étaient des reclus. Ils étaient avec nous, mais jamais tout à fait avec nous. »

Seavig hocha la tête.

« Rien n'a changé », répondit-il. « Maintenant, ils sont plus reclus que jamais. Ils étaient toujours séparatistes — maintenant, après la trahison de Tarnis, ils sont comme une nation en eux-mêmes. »

« Peut-être que c'est l'air de la montagne », plaisanta Anvin, son radeau venant à côté des leurs. « Peut-être qu'ils regardent vers les plaines et nous méprisent. »

« Ce n'est pas cela », répondit Seavig. « Ils ne sont juste pas vraiment intéressés aux autres. »

Duncan leva les yeux et étudia les pics blancs, se rapprochant à chaque coude de la rivière.

« Ils se cachent là-haut », répondit Seavig, « des bastions pandésiens plus bas. S'ils descendaient, ils seraient attaqués. Et les Pandésiens n'osent pas violer ces hauteurs — ils savent que ce serait de la folie. Ainsi, les hommes de Kos se croient libres, mais ils ne sont pas libres. Ils sont piégés. »

Duncan étudia les montagnes, et il n'était pas si sûr.

« Les hommes de Kos que j'ai rencontrés ne craignaient rien », répondit Duncan. « Certainement pas les Pandésiens. Je doute qu'ils aient peur de

descendre. »

« Alors, pourquoi ne sont-ils pas descendu\`s depuis l'invasion? » demanda Seavig.

C'était un mystère sur lequel Duncan lui-même s'était questionné.

« Peut-être qu'ils ont l'impression que le vieux roi ne mérite pas leur respect », offrit Anvin. « Peut-être qu'ils ont l'impression que nous ne valons pas la peine de descendre après que nous ayons cédé Escalon. Les montagnes sont leur domicile — descendre serait combattre nos batailles. »

« Descendre serait se battre pour Escalon, leurs terres, aussi », répliqua Seavig.

Duncan haussa les épaules.

« Je ne connais pas la réponse », dit Duncan. « Mais nous allons la découvrir. »

« Et s'ils refusent de se joindre à nous? » demanda Seavig. « Alors quoi? Escalader ces pics n'est pas un risque de rien. »

Duncan leva les yeux et étudia la montée raide, et il se demanda la même chose. Il allait conduire ses hommes sur un chemin périlleux — et si c'était pour rien?

« Ils vont descendre », dit finalement Duncan. « Ils vont nous rejoindre. Parce que les hommes de Kos que je connais ne refuseraient pas une invitation à la liberté. »

« La liberté de qui? » demanda Seavig. « La leur ou la nôtre? »

Duncan réfléchit à ses mots comme ils tombaient tous de nouveau dans le silence, les rapides prenant de la vitesse, les apportant toujours plus loin sur la Thusius. C'était une excellente question, en effet. Escalader ces pics serait en effet un risque et il priaït que ce ne serait pas pour rien.

Duncan entendit un bruit inhabituel et il regarda Seavig, se demandant ce que c'était. Il fut surpris de trouver son ami étudiant la rivière, la peur dans ses yeux pour la première fois.

"Les remous! » s'exclama Seavig.

Ses hommes firent tous sonner leurs cors en même temps et Seavig poussa avec sa perche, essayant désespérément de déplacer son radeau de l'autre côté de la rivière. Duncan et ses hommes le suivirent, pilotant leurs radeaux pour les amener de l'autre côté de la rivière. Duncan jeter un regard vers le milieu de la rivière et fut choqué par ce qu'il vit. Il y avait une série de petits tourbillons, se tortillant et tournant, faisant un grand bruit, aspirant tout sur leur chemin. Ils consommaient une grande partie de la rivière, laissant seulement une étroite bande pour le dépasser, forçant leur grande armée à naviguer le long du bord de la rivière en une file unique.

Duncan regarda par-dessus son épaule, faisant le bilan de ses hommes, et son cœur tomba en voyant un de ses radeaux incapable de sortir du courant assez rapidement. Il regarda avec horreur comme le radeau était aspiré dans le tourbillon, ses hommes hurlant comme ils tournaient encore et encore, instantanément aspirés vers le fond de la rivière.

Duncan par réflexe essaya de sauter après eux, même si c'était une bonne cinquantaine de mètres, mais Seavig tint son bâton contre sa poitrine, l'arrêtant, tandis que les hommes de Duncan saisissaient ses épaules.

« Tu sautes, tu es un homme mort », déclara Seavig. « Le plus qui les suivent, le plus mourront. Sans toi, beaucoup plus d'hommes mourront. Est-ce ce que tu veux? »

Duncan se tint là, déchiré, se sentant comme s'il coulait avec ses hommes. Au fond, il savait que Seavig avait raison. Il n'avait pas d'autre choix que de serrer les dents et de regarder ses hommes, de loin, disparaître dans les courants.

Duncan se retourna, à contrecœur, regarda devant lui, en aval, comme les tourbillons disparaissaient et les courants retournaient à la normale. Il maudit ce lieu. Rien ne lui faisait plus mal que de regarder la mort de ses hommes — et d'être incapable de faire quoi que ce soit pour les aider. C'était le prix qui venait avec être un leader, il le savait. Il n'était plus juste un des hommes; il était responsable de tous et chacun.

« Je suis désolé, mon ami », déclara Seavig d'une voix lourde. « C'est le prix de la Thusius. La terre aurait, je suis sûr, ses propres dangers. »

Duncan remarqua la peur sur les visages des soldats sur le radeau avec lui, y compris ses deux fils, et il ne pouvait pas s'empêcher de penser à Kyra. Il se demandait où elle était maintenant. Avait-elle déjà atteint Whitewood? Était-elle rendue à la mer?

Plus que tout, était-elle en sécurité?

Il avait un trou dans son estomac lorsqu'il pensait à elle, pratiquement seule là-bas. Il se souvenait, bien sûr, de son pouvoir, de ses compétences incroyables dans le combat; mais quand même, elle était une fille, à peine une femme, et Escalon était un endroit impitoyable. C'était une quête qu'elle avait besoin de faire, pour elle-même, mais tout de même, il doutait de lui-même. Et si cela avait été une erreur de l'envoyer faire ce voyage seule? Et si elle ne réussissait pas? Il ne serait jamais capable de se le pardonner.

Surtout, il se demandait: qui deviendrait-elle, au cours de sa formation? Qui sera-t-elle quand elle lui reviendra? Il était à la fois émerveillé par les pouvoirs qu'il savait qu'elle avait et avait peur d'eux.

Duncan regarda le paysage en constante évolution, le climat se refroidissant alors qu'ils approchaient des immenses montagnes. Les rives herbeuses bordant la rivière cédaient lentement la place à des tourbières le plus au sud ils allaient, de longues étendues de rives du fleuve étaient bordées de roseaux, de marais. Duncan vit des animaux exotiques aux couleurs vives levant la tête dans les roseaux et cherchant à mordre l'air avant de disparaître tout aussi rapidement.

Les heures suivaient les heures, la Thusius tournant et tournant toujours. Le temps se refroidit, les embruns devinrent plus forts, et bientôt Duncan sentit ses mains et ses pieds devenir engourdis. Les montagnes se dressaient toujours plus larges, de plus en plus proches, donnant l'impression que vous

n'aviez qu'à tendre le bras pour les toucher, mais Duncan savait qu'ils avaient encore des heures de navigation. Il chercha ses chevaux des yeux avec espoir, mais ne vit rien.

Duncan ne savait pas combien d'heures avait passé, tenant son bâton, étudiant les courants, quand tout à coup il remarqua Seavig gesticulant dans le radeau à côté de lui. Comme il contournait un tournant, il remarqua une perturbation dans l'eau juste devant. Quelque chose écumait et s'agitait dans les eaux, même si l'eau était calme ici. C'était comme si un banc de poissons se trouvait sous la surface.

Duncan étudia la scène, confus, et comme ils approchaient, il crut voir quelque chose sauter hors de l'eau. Il regarda vers Seavig, et pour la première fois depuis qu'ils avaient commencé ce voyage ensemble, il vit une crainte réelle sur le visage de son ami.

« Des requins de rivière! » hurla Seavig. « Couchez-vous! »

Ses hommes tombèrent sur leurs estomacs sur leurs radeaux tandis Duncan regardait, perplexe. Avant que lui et ses hommes puissent faire de même, il regarda soudainement devant lui et vit, avec horreur, ce dont ils parlaient: là, juste devant, était un banc de requins massifs, trente pieds de long, sautant de la rivière, planant dans l'air dans une grande arche et atterrissant avec un fracas. Il y en avait des dizaines, et l'agitation se déplaçaient, se dirigeaient clairement en amont — droit vers eux.

Duncan regardait, fasciné, horrifié en voyant leurs mâchoires massives, leurs rangées de dents aiguisées, leurs yeux rougeoyants, remplis de fureur comme ils volaient dans les airs et voyageaient en amont, directement vers eux. Tout à l'intérieur de lui disait de se coucher sur le radeau, mais il était trop tard. Tout arriva trop vite, et au moment où il comprit, il n'y avait pas de temps pour réagir.

Il regarda fixement le visage du requin comme il commençait à descendre juste pour lui, la gueule ouverte, et il savait qu'ici, sur cette rivière, il avait enfin rencontré un ennemi qu'il ne pourrait pas vaincre. Ici, au milieu de ces courants, sa fin était venue.

CHAPITRE DIX-NEUF

Kyra assise dans la grotte devant le feu crépitant, se pencha en arrière contre le mur de roche chaude et respira profondément, enfin détendue. Enfin, ils étaient au sec, au chaud, à l'abri du vent et de la pluie, son ventre était plein, et elle était capable de sentir ses mains et ses pieds. Ses muscles lui faisaient mal, revenant lentement à eux-mêmes. La grotte était remplie avec les odeurs de poulets rôtissant, et le feu dans ce petit espace émettait plus de chaleur que ce qu'elle avait prévu. Pour la première fois, elle sentait qu'elle pouvait baisser sa garde.

À côté d'elle, Dierdre se pencha en arrière, aussi, le ventre plein aussi, contente, tandis que Léo, sa tête sur ses genoux, ronflait déjà. À l'entrée de la grotte, juste à l'extérieur, dans la nuit, Andor montait la garde avec la jument de Dierdre, tous les deux attachés et grignotant avec bonheur leurs sacs de nourriture, la pluie ayant enfin cessé. Kyra avait essayé de faire venir Andor à venir à l'intérieur pour se reposer, mais il n'avait aucun intérêt.

Kyra ferma les yeux un instant, épuisée, après avoir été éveillée pendant elle ne savait combien de jours, et elle réfléchit. Après avoir quitté cette taverne, ils avaient traversé la rivière Tanis et avaient pénétré dans Whitewood, une autre forêt, celle-ci remplie avec de beaux arbres et de feuilles blanches et ayant une énergie plus pacifique. Le bois de l'Ouest, Dierdre l'avait appelé. Kyra avait été si soulagée de sortir de l'obscurité du Bois des Épines, et maintenant, au moins, d'avoir l'océan à une distance où elle pouvait l'entendre. Ce serait son guide, elle le savait, tout le chemin jusqu'à Ur.

Ils avaient continué dans le Whitewood jusqu'à ce que Léo repérât cette grotte, et Kyra avait remercié Dieu pour cela. Elle ne savait pas combien de temps ils auraient tous pu tenir sans un repos, une chance de sécher, de manger. Elle avait eu l'intention de rester que quelques minutes, mais ils se sentaient tous, une fois installés, tellement reposés ici, sur le sol mou de terre, le feu crépitant à leurs pieds, qu'ils s'étaient tous installés. Kyra réalisa la sagesse de rester en place: elle ne voyait pas l'intérêt de continuer durant la nuit, et tout le monde était tellement épuisé.

Kyra ferma les yeux et se laissa ses pensées dériver. Elle pensa d'abord à son père, se demandant où il était maintenant. Avait-il atteint le sud? Avait-il atteint Esephus? Était-il au combat en ce moment? Pensait-il à elle? Se souciait-il d'elle? Et surtout: serait-il fier d'elle?

Et Aidan? Il était tout seul à Volis?

Kyra, les yeux lourds, si fatiguée, les laissa se fermer pour un instant. Elle dérivait entre le sommeil et la veille, quand un bruit soudain la réveilla. Elle ouvrit les yeux et fut choquée de voir que l'aube s'était levée. Elle ne pouvait pas croire qu'elle avait dormi si longtemps.

Elle réalisa la source du son: Léo. Il se tenait à côté d'elle, grondant, les poils hérissés sur le dos, la protégeant, regardant vers l'entrée de la grotte.

Immédiatement, Kyra se redressa, le cœur battant, sur ses gardes.

« Léo, qui y a-t-il, mon chien? » demanda-t-elle.

Mais il l'ignora, rampant plutôt vers l'entrée, ses poils se raidissant comme son grondement devenait plus vicieux. Kyra se redressa, agrippant son bâton, écoutant. Mais elle ne pouvait rien entendre.

Kyra se demanda ce qui pouvait se cacher à l'extérieur, combien de temps elle avait dormi. Elle se leva et poussa Dierdre avec son bâton, jusqu'à ce Dierdre se réveilla et se redressa, aussi. Elles observèrent toutes deux Léo comme il se glissait vers l'entrée.

« LÉO! » s'exclama Kyra.

Il y eut soudain un grondement horrible, suivi par une ruée des sabots et un grand nuage de poussière devant la grotte. Kyra et Dierdre coururent vers l'entrée comme une autre bousculade s'approchait, Kyra se demandait ce que cela pouvait bien être.

Kyra atteignit l'entrée, Andor grondant, aussi, et regarda dehors et elle vit plusieurs chevreuils courant devant la grotte. Elle réalisa, avec effroi, qu'ils fuyaient quelque chose. Quelque chose de large.

Kyra se tourna vers sa droite et repéra, à une centaine de mètres, une meute de bêtes courant dans sa direction. Au début, elle pensa qu'elle imaginait les choses, mais le nuage de poussière et le bruit de tonnerre lui dirent que ce n'était pas une illusion. Les créatures étaient de la taille d'un petit rhinocéros, avec un cuir noir orné de rayures jaunes et deux cornes minces au bout de leur nez qui montaient pour une bonne dizaine de pieds. Il y en avait six et ils chargeaient tous directement vers eux, leurs yeux rouges brillants remplis de fureur.

« Hornhogs! » cria Dierdre. « Ils doivent avoir senti notre nourriture! »

Dierdre monta rapidement son cheval tandis que Kyra montait Andor — et elles partirent au galop, Léo à côté d'eux, se dirigeant dans la forêt, dans l'espoir de les distancer.

Comme elle montait, Kyra, égratignée par les branches encore humides de la longue pluie, s'émerveilla à quel point le bois était différent de ce côté de la rivière. Les arbres étaient tous blancs, les branches blanches, les feuilles blanches, le tout très beau, le monde scintillant pendant qu'elles chevauchaient, attirant son œil même pendant qu'elle courait pour sa vie. Elles chevauchaient vers le sud, utilisant la rivière Tanis comme un guide, entendant son jaillissement. Kyra avait espéré se réveiller fraîche et dispose, mais maintenant elle était surprise, encore incertaine si elle était éveillée ou faisait un terrible rêve.

Kyra regarda par-dessus son épaule, espérant que les hornhogs seraient hors de vue, en particulier étant donné la vitesse d'Andor — et fut consternée de voir qu'ils les suivaient de près. Ils étaient, en fait, plus proches. C'étaient des créatures incroyablement rapides, en particulier pour leur taille, et elles

chargeaient vers eux, comme des frelons sur une piste.

Kyra frappa Andor du talon, mais cela ne servit à rien. Andor était plus rapide que la jument de Dierdre, et Kyra gagna une certaine distance sur elle — même encore, il n'était pas assez rapide pour devancer les bêtes. Kyra réalisa qu'elle ne pouvait pas laisser trop de distance entre elle et son amie.

À peine avait-elle eut cette pensée que Kyra entendit soudain un cri, suivi par le cri d'un cheval et un grondement. Elle regarda en arrière et fut horrifiée de voir que l'hornhog en tête, plus vite que les autres, avait rattrapé Dierdre et sa jument. Il bondit, perçant la jument avec ses longues cornes, puis enfonçant ses crocs dans le dos de l'animal.

La jument s'effondra, et Kyra fut horrifiée de voir son amie tomber, aussi. Elle fut projetée du dos de la jument et roula dans le bois, tandis que l'hornhog, préoccupé, attaquait la jument, la déchirant en lambeaux comme elle hurlait. Kyra savait que c'était seulement une question de temps avant qu'il ne jetât son dévolu sur Dierdre.

La meute les rattrapa bientôt, distraite comme elle se jetait sur la jument et la déchirait en morceaux.

Kyra ne pouvait pas laisser son amie là. Elle tourna Andor et chargea en direction de Dierdre, Léo à ses côtés. Elle chevaucha à côté d'elle, tendit la main, saisit celle de Dierdre et la tira vers le haut. Dierdre se retrouva assise derrière elle et elles tournèrent et s'enfuirent, tandis que les hornhogs, préoccupés, continuaient à dévorer leur proie, se disputant les pièces du cheval.

Kyra traversa Whitewood au galop, et Kyra était sûre, compte tenu de la vitesse fulgurante d'Andor, qu'elles auraient bientôt mis une grande distance entre eux et les bêtes.

Mais son cœur tomba quand elle entendit un bruit familier derrière elle: un hornhog se sépara de la meute, son visage couvert de sang, et les suivit, toujours pas satisfaits.

La créature s'approchait, et Léo, grondant, s'arrêta soudainement, se retourna et chargea.

« LÉO! » hurla Kyra.

Mais Léo ne serait pas dissuadé. Il bondit en l'air et rencontra de front son poursuivant, faisant sombrer ses crocs dans la gorge de l'hornhog, le prenant au dépourvu et le faisant tomber sur le sol, en dépit de sa taille.

Kyra regarda en état de choc, si fière du courage de Léo, mais fut surprise de voir que, pour la première fois, les crocs acérés comme des rasoirs de son loup étaient incapables de percer la peau d'une créature, épaisse comme elle l'était. L'hornhog roula simplement sur le dos et jeta Léo, qui alla voler sur le dos. L'hornhog chargea alors vers le loup couché par terre.

Kyra, horrifiée, vit qu'il était sur le point de tuer Léo, et qu'elle ne pourrait pas l'atteindre en temps.

« NON! » hurla Kyra.

Ses réflexes s'engagèrent. Sans réfléchir, elle saisit son arc, y plaça une

flèche, le souleva et visa.

Son cœur claquait dans sa poitrine alors qu'elle regardait la flèche voler dans l'air, en priant pour qu'elle atteignît sa cible, ayant à peine eu le temps de viser.

La flèche frappa l'hornhog dans son œil, un puissant tir qui aurait abattu une autre bête.

Mais pas celle-là. L'hornhog cria en agonie et, furieux, se détourna de Léo et jeta son dévolu, à la place, sur elle. Il leva sa patte et cassa simplement la flèche en deux, puis grogna dans la direction de Kyra, la mort dans ses yeux. Au moins la vie de Léo avait été épargnée.

Il chargea et Kyra n'avait pas le temps de recharger une autre flèche; il était trop proche et trop vite, et elle savait que, dans un moment, il allait les déchirer.

Il y eut un grognement vicieux, encore plus vicieux que celui du hornhog, et Kyra sentit soudainement Andor faire un mouvement brusque sous elle. Andor gronda, baissa ses cornes et chargea avec une férocité ne ressemblant à aucune que Kyra n'avait jamais vue. Comme il ruait, c'était tout ce que Kyra pouvait faire juste pour s'accrocher.

Un moment plus tard, il y eut un impact énorme tandis que les deux créatures se rencontraient, comme le monde tremblant sous elle. Les cornes d'Andor s'enfoncèrent dans l'hornhog sur le côté, et l'hornhog cria dans un vrai désespoir. Kyra fut choquée de voir Andor soulever l'immense créature en l'air, empalée sur ses cornes, la tenant au-dessus de sa tête, comme un trophée.

Andor jeta l'hornhog et il vola à travers le bois et atterrit avec un bruit sourd, sans vie.

Sifflant Léo pour qu'il les suive, Kyra donna un coup de talon à Andor, et le groupe se retourna et partit au galop, à travers le bois, Kyra essayant de mettre autant de distance que possible entre eux et le reste de la meute, sachant que c'était une bataille, qu'elle ne voulait pas combattre et une bataille qu'ils ne pouvaient pas gagner. Elle espérait et priait que les hornhogs étaient gavés, et qu'avec l'un des leurs morts, peut-être qu'ils y penseraient à deux fois avant de les poursuivre plus loin.

Elle avait tort. Kyra entendit un bruit familier derrière elle, et son cœur tomba comme elle comprenait que le reste de la meute était après eux. Impitoyables, ils les chassaient à travers le bruissement des feuilles, plus déterminés que jamais. La mort de l'un des leurs ne semblait que les enhardir. Ces créatures tenaces donnaient l'impression qu'elles n'allaient jamais abandonner.

Compte tenu de leur nombre, Kyra savaient que leur situation était désespérée: il n'y avait aucun moyen pour qu'Andor et Léo puissent tous les vaincre en même temps. Elle sentit une panique soudaine, comme elle savait qu'ils allaient tous mourir sous les crocs de ces créatures.

« Nous nous en sortirons pas! » cria Dierdre, la peur dans sa voix, comme

elle regardait en arrière vers la meute grognant et se rapprochant.

Kyra torturait son cerveau, pensant fort comme elles galopaient, se rendant compte qu'ils avaient besoin d'une autre façon — et rapidement. Elle ferma les yeux et se concentra, se forçant à écouter, à tirer parti de toutes ses facultés pour les sauver. Malgré le chaos tout autour d'eux, elle devint très calme à l'intérieur.

Kyra commença soudainement à entendre un bruit, un qu'elle n'avait pas entendu avant. Elle ouvrit les yeux comme elle se concentrait sur le bruit de l'eau coulant furieusement, et elle se souvint: la rivière Tanis. Ils se dirigeaient parallèlement à la rivière, et c'était à peine une centaine de mètres à leur gauche. Elle eut soudain une idée.

« La rivière! » cria-t-elle à Dierdre, se souvenant de tous ces radeaux de bois plats qu'elle avait vu attachés le long de ses rives. « Nous pouvons prendre la rivière! »

Kyra tira soudainement sur les rênes d'Andor, faisant un virage à gauche, en direction de l'eau; comme elle le faisait, les hornhogs, mais à quelques pieds derrière eux, sautèrent en l'air et les ratèrent, tombant à plat sur leurs visages sur le sol. Le virage serré leur achetait un certain temps.

Kyra enfonça ses talons dans les côtés d'Andor et ils galopèrent à pleine vitesse, le bruit de l'eau devenant plus fort. Elles coururent passant des branches, zigzagant entre les arbres, égratignées et ne s'en souciant plus, la respiration difficile, entendant la meute derrière elles et sachant que leur temps était limité.

Allons, pensait-elle, exhortant la rivière à apparaître. *Allons!*

Ils surgirent finalement hors du bois, dans une clairière, et là, devant eux, la rivière en vue, à peine trente mètres.

« Et Andor? » cria Dierdre alors qu'ils approchaient.

Kyra jeta son dévolu sur un large bateau à fond plat, amarré à la rive et réalisa qu'il serait la réponse à leurs besoins.

« Cela va nous contenir tous! » s'exclama-t-elle, pointant.

Kyra tira sur les rênes d'Andor pour l'arrêter près de la rive, et elles descendirent de cheval immédiatement. Kyra atterrit et courut vers le rivage, sautant sur le bateau qui se balançait sauvagement, Léo à ses côtés, Dierdre à côté d'elle. Elle fit de la place pour Andor, tirant sur les rênes, mais elle fut choquée quand elle le sentit lui résister.

Andor se tenait sur le rivage et refusait de la suivre, ruant comme un fou, et Kyra se demanda ce que ce pouvait être. Au début, elle pensait que peut-être il craignait l'eau. Mais alors Andor lui lança un regard plein de sens et elle comprit soudain: il n'avait pas peur. Il voulait rester derrière et de garder leur arrière, lutter contre les hornhogs à la mort, seul, afin qu'ils puissent tous s'enfuir sans lui.

Kyra fut submergée d'émotion à sa fidélité, mais elle ne pouvait pas le laisser derrière.

« Non, Andor! » s'exclama Kyra.

Elle commença à descendre du bateau pour aller le chercher.

Mais soudain Andor baissa la tête et utilisa ses cornes acérées pour couper la corde. Kyra sentit la secousse du bateau sous elle et immédiatement il fut emporté par les marées agitées, à la dérive, s'éloignant rapidement de la rive.

Kyra se tint au bord du bateau et regarda, impuissante, comme Andor se retournait sur le rivage et affrontait la meute. Elle vit l'un des hornhogs courir devant lui et fut étonnée de le voir sauter dans l'eau, nageant aussi vite qu'il courait, se dirigeant droit vers leur bateau. Elle était choquée de voir que ces hornhogs pouvaient nager, et elle réalisa soudain: Andor le savait. Il savait que s'il ne restait pas en arrière, ils pouvaient tous être attaqués dans l'eau. Il se sacrifiait pour eux tous.

Comme l'hornhog approchait, Léo grogna, essayant de mordre l'eau alors qu'il se tenait sur le bord du bateau. Kyra souleva son arc, visa et tira, visant droit vers la bouche ouverte.

La flèche se logea dans la bouche ouverte et l'hornhog aspira de l'eau, se débattant comme il se noyait.

Kyra regarda vers la rive et vit Andor charger hardiment vers la meute, même s'il était en infériorité numérique. Il devait savoir qu'il ne pouvait pas gagner, et pourtant, il ne s'en souciait pas. C'était comme si la peur n'existait pas en lui. Elle était émerveillée par lui; il était comme un grand guerrier chargeant seul contre une armée.

Kyra ne pouvait pas supporter de le voir combattre seul, en particulier en leur nom. Cela allait à l'encontre de tout à l'intérieur d'elle.

« ANDOR! » hurla Kyra.

« Il est trop tard », déclara Dierdre, plaçant une main sur son bras, tandis que leur bateau dérivait de plus en plus loin de la rive, les rapides plus violents. « Il n'y a rien que nous pouvons faire. »

Mais Kyra refusait d'accepter cela. Elle ne pouvait pas permettre à son ami, son partenaire dans la bataille, d'être laissé derrière.

Sans réfléchir, Kyra laissa ses impulsions prendre le relais. Elle se précipita vers l'avant et sauta du bateau, dans la rivière en furie, instantanément immergée dans les eaux glacées.

Kyra essaya de nager, désespérée d'atteindre le rivage, d'atteindre Andor, mais les rapides étaient tout simplement trop intenses. Elle ne pouvait pas remonter en amont; elle ne pouvait même pas reprendre son souffle.

« KYRA! » cria Dierdre, comme Léo gémissait au bord de l'embarcation.

Un instant plus tard, Kyra se retrouva à s'agiter dans l'eau, coulant et réalisant qu'après tout cela, elle allait mourir par noyade.

CHAPITRE VINGT

Aidan tournait et se retournait, comme il faisait des rêves troublés. Il vit son père jaillissant en aval, se noyant dans les rapides; il vit une autre rivière et sa sœur, Kyra, s'agitant comme elle dégringolait une cascade; il vit l'armée pandésienne entière envahir Escalon, y mettant le feu; et il vit une armée de dragons descendant à basse altitude, crachant du feu sur Escalon et le réduisant en cendres. Les flammes des dragons rencontrèrent les flammes des Pandésiens, et bientôt Escalon n'était rien, mais un incendie énorme. Aidan se vit pris au milieu, hurlant, brûlé vif.

Aidan se réveilla en sursaut, haletant, la respiration difficile, voulant crier; mais une partie de lui-même l'arrêta, l'avertissant de rester silencieux. Il se sentait en mouvement, secoué, et sentit le bois dur derrière sa tête. Il se tourna, suprêmement inconfortable et essaya de comprendre où il était.

Désorienté, Aidan regarda autour de lui, sentit un bouquet de foin dans sa main et remarqua du foin dans sa bouche. Il cracha et comme il entendait le bruit des chevaux et sentit une autre secousse, tout lui revint d'un coup : le wagon.

Aidan se souvint qu'il avait été coincé ici, se cachant sous la paille, voyageant en direction du sud pour ce qui semblait des jours — bien qu'il sache que ça ne pouvait pas être si longtemps. Il sentait une faim dévorante dans son estomac, sentait le froid dans ses os, et se rendit compte qu'il s'était endormi quelque part le long du chemin. Les rêves avaient semblé si réels qu'il lui fallut un moment pour reprendre ses esprits, et comme il commençait à se redresser, il s'arrêta, réalisant qu'il ne devait pas s'asseoir trop élevé s'il voulait rester inaperçu. La dernière chose qu'il voulait était de perdre son seul moyen de transport ici, loin de chez lui, au milieu du Bois des Épines. Il lui restait un long chemin à parcourir, il le savait, jusqu'à ce qu'il rejoignît son père et ses hommes là où ils étaient.

Aidan réfléchit à ses rêves, essayant d'en éloigner le souvenir, mais il en était incapable. Son cœur battait comme il considérait tout cela. Son père était-il en danger? Et Kyra? Est-ce que Pandesia attaquait? Est-ce que les dragons s'en venaient pour les tuer tous? Il ressentait plus que jamais une urgence de rejoindre son père.

Aidan se pencha en arrière et leva les yeux au ciel, soulagé de voir qu'il faisait encore nuit, lui donnant plus de couverture pour ne pas être détecté. Le ciel montait et descendait avec les mouvements du wagon, les millions d'étoiles au loin, et il se questionna à leur sujet, comme il le faisait souvent. Aidan avait étudié l'astronomie — en plus de la philosophie, l'histoire, la lecture et l'écriture — comme ses frères et sœurs, tous fortunés, il le savait, d'avoir reçu une éducation rare habituellement réservée à la famille royale. Il était chanceux que l'historien du roi faible avait fui Andros pour rester avec

son père à Volis.

Son tuteur l'avait questionné pendant des années sur les systèmes d'étoiles, et comme Aidan les étudiait, il reconnut les Quatre Points et les Sept Poignards; il vit la façon dont elles tournaient et il trouva du confort dans la réalisation qu'il se dirigeait en fait vers le sud — bien qu'un peu à l'ouest. Cela pouvait signifier qu'une seule chose: ils se dirigeaient vers Andros. Exactement comme Aidan l'avait espéré.

Aidan savait que son père se dirigeait vers le sud, mais ne savait toujours pas où. La capitale avait été sa première supposition. Après tout, est-ce que son père ne voudrait pas aller à la capitale d'abord, pour gagner le soutien de l'ancien roi? Et est-ce que ce n'était pas au sud? C'était où Aidan le trouverait, décida-t-il. Andros.

La dernière fois qu'Aidan avait été dans la capitale, il avait été trop jeune pour se souvenir. Il se voyait entrer dans la ville maintenant, à l'arrière de ce wagon, en descendant et absorbant tout, la plus grande ville d'Escalon, un spectacle, il le savait, qui ne décevrait pas. Il entrerait hardiment, sans crainte, faisant connaître sa présence et exigeant de savoir où était son père. Il serait mené directement à son père, et arriverait comme un héros.

Aidan était déçu que son père n'ait pas assez foi en lui pour lui faire savoir où il allait, pour l'inviter à venir avec lui; il était certain qu'il pouvait aider sa cause d'une manière ou d'une autre. Après tout, il en savait plus sur les grandes batailles de l'histoire que la plupart des hommes de son père. Ne pouvait-il pas les conseiller sur la stratégie, au moins? Pourquoi son père pensait-il qu'il fallait être un homme adulte pour réaliser de grandes choses? Après tout, est-ce que Nikor le Grand n'avait pas conquis les Plaines à quatorze ans? Est-ce que Carnald le Cruel n'avait pas pris la moitié occidentale quand il avait seulement douze ans? Bien sûr, c'étaient des siècles auparavant, dans un autre temps et un autre lieu. Mais Aidan refusait d'être écarté. Il était tout de même le fils d'un grand guerrier, même s'il était le plus jeune et le plus faible d'entre eux.

Aidan fut bousculé lorsque les chevaux rencontrèrent un fossé et comme il frappait sa tête contre le wagon, il grogna involontairement.

Le wagon s'arrêta soudainement et Aidan se glissa immédiatement sous les balles de foin, le cœur battant, terrifié, priant qu'il ne pas avoir été découvert. S'il était expulsé de ce wagon, aussi loin qu'il était de quoi que ce soit, il savait qu'il pouvait très bien mourir ici.

Aidan risqua un regard et vit le conducteur, un homme d'âge moyen trapu avec de larges épaules et une calvitie à l'arrière de sa tête, se retourner et examiner la nuit et son wagon. Il avait un nez bulbeux, des mâchoires larges, un front bas et le regard d'un homme qui voulait tuer quelque chose.

Stupide, pensa Aidan. Pourquoi n'es-tu pas resté tranquille? Pourquoi as-tu fait du bruit?

Il resta étendu là, dans une sueur froide, priant qu'il n'avait pas été découvert. Et alors qu'il attendait dans le silence de la nuit, il s'attendait à voir

l'homme sauter du wagon, marcher vers l'arrière et le saisir.

Un instant plus tard, à la surprise d'Aidan, il sentit un mouvement et entendit les chevaux recommencer à marcher. Il fut inondé de soulagement et il remercia Dieu pour le couvert de l'obscurité. Il laissa échapper un profond soupir et se promit de ne pas bouger à nouveau tout le chemin jusqu'à ce qu'ils atteignent Andros.

Heure après heure, Aidan reposa aussi confortablement que possible dans le wagon branlant et lentement, il commença à dériver de nouveau vers le sommeil. Ses yeux lourds, il rêvait presque à nouveau quand il sentit soudain quelque chose bouger contre sa jambe.

Aidan se figea de peur, se demandant ce que se pouvait être. La chose bougea à nouveau. Quelque chose était là, dans le foin, avec lui. Quelque chose de vivant. Se pourrait-il qu'un serpent ait trouvé son chemin dans le foin?

Aidan savait qu'il devait rester immobile, mais il ne pouvait pas. Il leva lentement le foin, juste assez pour voir et il vit un spectacle qu'il n'oublierait jamais. Là, sous le foin, il y avait plusieurs animaux morts — un chevreuil, trois renards et un sanglier, tous liés par leurs pattes, liés ensemble avec de la ficelle grossière. Pourtant, ce n'est pas ce qui le surprit le plus; il y avait un autre animal, lié à eux, aussi, qui était là, sanglant, blessé: un petit chien. Aidan fut encore plus abasourdi de le voir bouger sa patte.

Ce n'était pas un chien ordinaire, Aidan pouvait voir tout de suite, mais un Chien des Bois, une race sauvage qui vivait dans les bois, près de deux fois la taille d'un chien normal et connu pour être un animal féroce. Celui-ci avait un manteau blanc, à poils courts, un épais corps musclé, une longue mâchoire étroite des yeux verts perçants expressifs qu'il leva, impuissants, vers Aidan. Il était couché sur son côté, respirant difficilement, souffrant clairement, déplaçant sa patte mollement. Il était, Aidan fut peiné de voir, en train de mourir. Aidan vit l'entaille dans la jambe de l'animal et le vit le regarder avec un regard de désespoir. C'était un appel à l'aide.

Le cœur d'Aidan se brisa. Il n'y avait rien qu'il détestait plus que de voir un animal blessé. Il se rappela immédiatement la bannière de sa maison, un chevalier tenant un loup, et il savait que c'était aussi l'obligation sacrée de sa famille de sauver un animal dans le besoin. Obligation ou non, il ne pouvait pas laisser un animal souffrir.

Aidan se rappelait que les Chiens des Bois, malgré leur apparence docile, étaient encore plus dangereux que les loups. Il avait été mis en garde de ne pas s'en approcher. Et pourtant, comme Aidan l'étudiait, il n'avait pas l'impression que l'animal voulait lui faire du mal; au contraire, il sentait une connexion avec cet animal. Il brûlait de colère que l'animal ait été traité de cette façon, et il savait qu'il ne pouvait pas le laisser mourir.

Aidan était assis là, déchiré à l'intérieur. Il savait que s'il essayait de le libérer ou de l'aider, il serait découvert. Cela signifierait qu'il serait abandonné ici, au milieu de ce bois — ce qui signifierait la mort. Le coût de sauver cette

créature serait élevé — ce serait sa propre vie. Et pour un animal mourant.

Pourtant, Aidan ne s'en souciait pas. Ce qui comptait le plus pour lui était de faire la bonne chose.

Aidan rampa dans le foin, essayant de rester bas, tendit la main et caressa la fourrure du chien. Il s'attendait à être mordu, étant donné ce qu'il savait sur la race, mais il fut choqué de voir le chien, peut-être parce qu'il était blessé, pleurnicher et lui lécher la main.

« Chut », Aidan essaya de le calmer. « Ça va aller. » Aidan examina la fourrure blanche et dit, « Je vais t'appeler Blanc. »

Blanc gémit, comme s'il approuvait.

Aidan leva les yeux, soulagé que le conducteur ne l'ait pas repéré, et examina la blessure de Blanc. Il déchira une bande sa tunique et l'enroula autour de la patte du chien et Blanc gémit plus fort. Aidan sortit rapidement un morceau de viande séchée de son sac et le plaça dans la bouche de Blanc, essayant de le calmer.

Blanc mâcha faiblement, les yeux mi-clos, et Aidan sentit qu'il était très faible. Il semblait être grièvement blessé et Aidan se demandait s'il vivrait.

Pourtant, après avoir avalé, à la surprise d'Aidan White écarquilla les yeux et sembla avoir un sursaut d'énergie. Il regarda directement Aidan avec un regard reconnaissant, et Aidan sentit qu'ils étaient liés pour la vie. Aidan savait qu'il ne pouvait pas laisser cet animal derrière — quel que soit le coût. Il devait le libérer.

Aidan retira son petit poignard de sa ceinture et coupa rapidement les cordes des pattes blanches et un instant plus tard, il était libre.

Blanc se redressa et regarda Aidan avec ce qui semblait être un regard de surprise. Il commença à remuer la queue.

« Chut », dit Aidan, « ne bouge pas. Ou nous serons tous les deux découverts. »

Mais Blanc était trop excité et Aidan ne pouvait pas le contrôler comme il se mit sur ses pieds, envoyant du foin partout dans une grande agitation. Le cœur d'Aidan s'arrêta, sachant qu'ils seraient découverts.

Effectivement, un moment plus tard, le wagon s'arrêta brusquement, envoyant la tête d'Aidan sur le rail de bois. À peine les chevaux s'étaient-ils arrêtés que le conducteur sautait de son siège et courait vers l'arrière.

Aidan vit un homme en colère debout, les mains sur ses hanches, la mine renfrognée les fusillant du regard tous les deux. Il parut surpris de voir le chien vivant, plus surpris de le voir libre et furieux de voir Aidan assis là.

« Qui es-tu, mon garçon? » demanda l'homme. « Et que fais-tu dans mon wagon? » L'homme fronça ensuite les sourcils en direction du chien. « Et qu'as-tu fait avec ma chasse? »

« Je l'ai libéré », déclara Aidan se tenant fièrement debout, gonflant sa poitrine, un sentiment d'indignation le rattrapant et lui donnant du courage. « C'est un bel animal que vous avez essayé de tuer. Honte à vous. »

L'homme fulminait, virant à un rouge lumineux, visible même sous la

lumière des étoiles.

« Comment oses-tu me parler insolemment, insolent gamin ! » dit l'homme. « C'est ma chasse et je fais ce que je veux avec ! »

« Il n'est pas votre chasse ! » s'exclama Aidan « Il est un chien ! Et il est libre maintenant ! »

« *Libre*, hein ! ? » cracha l'homme, apoplectique, avançant d'un pas, menaçant.

Mais Aidan sentit une force inconnue monter en lui comme il pensait à sauver le chien. Il savait qu'il était dans une position précaire et il réalisait qu'il avait besoin de faire de son mieux pour effrayer cet homme en finissant une fois pour toute.

« Mon père est chef de guerre de Volis ! » déclara Aidan avec fermeté, fièrement. « Il a un millier d'hommes à ses ordres. Si vous posez une main sur moi, ou sur cette créature, je vous ferai emprisonner ! »

L'homme souffla, et Aidan fut déçu de voir que l'homme n'avait pas été impressionné.

« Gamin stupide. Penses-tu vraiment que je me soucie de qui est ton père ? » répliqua l'homme. « Tu es dans mon wagon. Et c'est ma chasse. Je vais le tuer — et quand cela est fait, je vais te donner une bonne raclée. »

L'homme se précipita, leva le poing, et avant qu'Aidan puisse réagir, il l'abattit rapidement sur le crâne du chien.

Aidan fut horrifié de voir Blanc glapir et glisser vers l'arrière, tombant de la charrette, atterrissant sur le sol gelé avec un bruit sourd.

L'homme se pencha pour frapper le chien à nouveau, la mort dans ses yeux, et cette fois, Aidan réagit sans réfléchir. Il tint son poignard et se précipita en avant, et avant que l'homme puisse frapper Blanc, il trancha l'aisselle de l'homme.

L'homme poussa un cri, recula en titubant, tenant son aisselle, dégoulinante de sang. Il se tourna lentement et fronça les sourcils à Aidan, la mort dans ses yeux.

« Tu es mort maintenant, gamin », dit-il sombrement.

L'homme se précipita en avant, trop rapide pour qu'Aidan puisse réagir, saisit le poignet d'Aidan, le secoua pour en faire tomber le poignard, puis attrapa Aidan par derrière et le jeta.

Aidan se sentit voler dans les airs. Il atterrit tête première dans la boue, le souffle coupé, la douleur ondulant à travers son corps.

Aidan essaya de se mettre à genoux, mais avant qu'il le puisse, l'homme se précipita vers lui et lui envoya coup de pied dans les côtes avec son énorme botte.

Aidan n'avait jamais ressenti une telle douleur de sa vie, ayant l'impression que toutes ses côtes craquaient comme il roulait dans la boue. Avant qu'il puisse reprendre son souffle, il sentit des mains rugueuses le saisissant comme il était hissé dans les airs.

« Stupide », dit l'homme. « Risquer ta vie pour un chien — et un qui est

mort en plus. »

Il le jeta, et Aidan, aéroporté, heurta le sol, en roulant, plus fort qu'avant, voyant des étoiles, incapable de respirer.

Aidan se tourna sur le dos, gémissant, et leva les yeux. Il vit l'homme faire un pas en avant, lever sa botte, visant son visage, et il pouvait voir dans ses yeux que cet homme était le mal, un homme cruel, un homme sans cœur. Il tiendrait sa parole: il tuerait Aidan. Et Aidan mourrait ici dans les bois, seul, loin de tout le monde, par cette nuit noire et froide et pas une âme ne saurait jamais.

Son voyage pour voir son père était venu à une fin abrupte.

CHAPITRE VINGT ET UN

Kyra dégringola pieds par-dessus tête dans les rapides de la rivière Tanis, essayant de reprendre son souffle tandis que l'eau glacée perçait ses os. C'était l'eau la plus froide de sa vie, mais il ce n'était pas le froid qui la gênait, ou même la douleur comme elle percutait les rochers, rebondissant sur eux comme une brindille. Ce n'était pas non plus la crainte pour son propre bien-être. Ce qui la bouleversait le plus était son regret au sujet d'Andor, le laisser derrière, être en mesure de l'atteindre, le sauver — pendant qu'il faisait une résistance héroïque contre ces hornhogs, sacrifiant sa propre vie pour la sienne. Elle n'avait jamais rencontré un animal plus noble, plus intrépide. L'idée de l'abandonner alors qu'il combattait ses batailles pour elle était trop pour elle. Même dégringolant comme elle le faisait, elle luttait contre le courant avec tout ce qu'elle avait, désespérée de le faire revenir à lui.

Mais elle ne pouvait pas. Le courant la poussait et l'emportait en aval avec une force énorme, et elle pouvait à peine rester à flot, et encore moins nager à reculons. Elle savait, avec une douleur dans son cœur, qu'Andor avait disparu à jamais.

Kyra fut soudain projetée contre un rocher et cette fois, affaiblie, sous le choc de la douleur, elle se sentit commencer à être submergée. Elle se sentit sombrer plus bas, entraînée par les courants, et incapable de l'arrêter. Elle leva les yeux et vit la lumière du soleil à la surface de plus en plus faible, et une partie d'elle, prise de remords, ne voulait pas continuer. La quête vers Ur semblait insurmontable, tant d'obstacles à chaque détour, une terre tellement remplie de cruauté et d'inhospitalité et Ur encore si loin.

Pourtant, comme Kyra levait les yeux, elle vit des ombres, vit le contour de son radeau, et elle se souvint de Léo et Dierdre. Si elle se laissait mourir ici, ces deux-là seraient laissés seuls, flottant à la dérive dans le danger et elle ne pouvait pas permettre que cela se produise. Elle devait vivre, sinon pour elle-même, pour eux. Et pour son père et pour Aidan. Pour tous ceux qui se souciaient d'elle. Le regret était une chose terrible, mais la vie devait continuer. Elle ne pouvait tout simplement pas se permettre d'être avalée par la culpabilité et le remords. C'était égoïste. D'autres personnes avaient besoin d'elle.

Kyra sortit de sa période sombre, et avec un grand coup de pied, elle nagea vers la surface, surmontant sa douleur, son épuisement, le froid mordant. Elle donna des coups de pieds encore et encore, se battant contre les courants, griffant l'eau glacée avec ses mains. Elle se sentait comme si ses poumons allaient éclater, chaque coup de pied la rapprochant de la surface et pourtant chacun prenant un effort qu'elle n'était pas certaine d'avoir en elle.

Enfin, avec sa dernière once de force, Kyra éclata à travers la surface. Elle haletait comme elle se débattait dans les courants, poussée en aval, mais cette

fois, elle réussit à rester à flot comme elle agitait les bras dans l'eau.

« Kyra! » cria une voix.

Kyra regarda dans cette direction pour voir le radeau flottant vers elle, Dierdre tendant la main et Léo aboyant à son bord. Kyra nagea dans cette direction, donnant des coups de pied, et comme le courant tournait le radeau dans sa direction, elle tendit la main et réussit tout juste à saisir la main de Dierdre. La main de Dierdre était étonnamment forte pour une jeune fille si frêle, clairement déterminée à sauver son amie, et avec un grand coup, Kyra se retrouva à bord, couchée sur le ventre, humide et frissonnante.

Kyra cracha de l'eau, à bout de souffle, tremblante de froid, engourdie. Léo la léchait, et elle se mit sur ses mains et ses genoux et elle se tourna et regarda vers l'amont, cherchant Andor à l'horizon.

Mais, elle fut consternée de voir, que la rivière avait tordu et tourné et elle ne pouvait plus voir au-delà des méandres de la rivière. Andor n'était nulle part en vue.

Kyra ferma les yeux et essaya de ne pas se représenter ces hornhogs encerclant son ami et le déchirant. Elle se sentait peinée à l'idée.

Kyra sentit un autre coup de langue sur son visage, et elle se retourna pour voir Léo, pleurnichant, poussant son visage contre le sien, et elle serra et l'embrassa en retour. Elle leva les yeux et saisit la main de Dierdre, se mettant en une position assise.

« Merci », dit-elle à Dierdre, et elle était sincère.

Kyra enleva l'eau de ses yeux et sentit une chaleur autour de ses épaules, et elle tourna la tête pour voir que Dierdre avait enlevé ses propres fourrures et les avaient drapées sur ses épaules.

« Je ne peux pas prendre cela, c'est à toi », dit Kyra, en essayant de les enlever.

Dierdre secoua la tête.

« Tu en as besoin de plus que moi. »

Kyra serra les fourrures, tremblante, désespérée pour leur chaleur, et elle se sentait lentement se sécher, retournant à la normale. Les courants se calmaient, maintenant les apportant en aval en une dérive lente et douce, et la Tanis s'élargissait, ici aussi, enfin libre des rochers. Kyra regardait devant elle, voyait les eaux lisses aussi loin qu'elle pouvait voir, et finalement elle prit une profonde inspiration et se détendit.

« La Tanis serpente vers Ur », déclara Dierdre. « Elle ne va pas nous y amener tout le chemin, mais à une journée de marche. Nous pouvons faire la dernière étape sur terre. »

« Comment savons-nous quand descendre? » demanda Kyra.

« Ne t'inquiète pas », déclara Dierdre. « Je saurai. Je suis d'ici, tu te souviens? Ce n'est pas pour un certain temps, de toute façon, nous devons encore franchir la plus grande partie d'Escalon. Tu peux dormir tranquille maintenant le pire tronçon est derrière nous. »

Kyra n'avait pas besoin qu'on lui dise deux fois. Elle était trop épuisée

pour réfléchir. Elle savait qu'elle devrait penser à leurs provisions, faire le bilan des armes qu'elle avait, devrait examiner les blessures de chacun. Mais elle était tout simplement trop fatiguée.

Kyra se pencha en arrière, enveloppée dans ses fourrures, et posa sa tête sur le radeau, juste pour un moment. Elle leva les yeux vers le ciel et elle vit les nuages écarlates qui passaient, à la dérive. Elle entendit le ruissellement sous elle — et c'était profondément relaxant.

Kyra, les yeux lourds, se dit qu'elle ne fermerait les yeux qu'un instant — mais avant qu'elle le sache, vaincue par l'épuisement, elle sentit ses yeux se fermer, et quelques instants plus tard, elle se trouvait, dérivant en aval, endormie.

*

Kyra regarda dans les yeux jaunes brillants d'un dragon, chacun aussi large qu'elle et fut complètement hypnotisée. Il descendit du ciel et fonda directement vers elle, ses ailes écartées, ses anciennes écailles écarlates illuminées, ses serres baissées comme pour la soulever de terre. Elle était là, immobile, sur son radeau, flottant en aval, le regardant descendre.

Théos, appela-t-elle dans son esprit, le reconnaissant, tellement soulagée de le voir à nouveau. *Où es-tu allé? Pourquoi m'as-tu quittée? Pourquoi es-tu revenu?*

Kyra entendit sa réponse, son ancienne voix résonnant dans son esprit, secouant le monde entier.

Je suis venu pour mon enfant.

Kyra pouvait à peine croire ses paroles. Son enfant? Qu'est-ce que cela voulait dire?

Elle lui rendit son regard, le cœur battant, désespérée de savoir.

« Enfant? » demanda-t-elle.

Mais Théos ne répondit pas; à la place, il vola de plus en plus bas, ses serres approchant comme si elles pouvaient la mettre en pièces.

Comme Kyra sentait le grand vent de son approche, elle ne se prépara pas, mais plutôt, elle attendit avec impatience. Elle voulait plus que tout être soulevée de terre par lui, emporter, comprendre qui il était, comprendre qui elle était.

Mais aussi vite qu'il était descendu, Théos retourna soudain dans le ciel, la manquant juste, volant plus haut et plus haut. Elle tendit le cou et le regarda partir, agitant ses grandes ailes, comme il disparaissait dans un nuage, poussant un cri strident.

Kyra ouvrit les yeux en sursaut. Elle sentit quelque chose de froid et humide sur son visage, et elle regarda pour voir Léo couché à côté d'elle, léchant son visage, la regardant avec ses yeux mélancoliques et elle se souvint.

Kyra s'assit immédiatement, sentant le bateau se déplacer sous elle, se

balançant doucement, et elle regarda autour d'elle, caressant la tête de Léo. Elle tendit le cou et fouilla le ciel, à la recherche d'un signe de Théos, à l'écoute de son cri, espérant qu'il n'était pas seulement un rêve.

Mais elle ne vit et ni n'entendit rien.

Kyra était confuse. Cela avait semblé si réel. Était-ce juste un rêve? Ou cela avait-il été quelque chose de plus?

Kyra regarda et vit Dierdre, assise sur le radeau à côté d'elle, regardant les eaux de la Tanis, les emportant, régulières et lisses. Elle fut surprise de réaliser combien de temps avait passé — ça avait été matin quand elle s'était endormie, et maintenant le ciel était plus sombre, illuminé avec de l'ambre et de l'orange, clairement en fin de journée. Elle resta assise là, se frottant les yeux, si désorientée, croyant à peine qu'elle avait dormi la plus grande partie de la journée. Elle se sentait comme si son rêve du dragon l'avait transportée dans un autre royaume.

« Ai-je dormi tout ce temps? » demanda-t-elle.

Dierdre se tourna vers elle et sourit.

« Tu en avais besoin. Tu parlais dans ton sommeil ... quelque chose au sujet d'un dragon. Quelque chose au sujet d'un œuf. »

« Un œuf? » demanda Kyra, incapable de se rappeler.

Kyra leva les yeux vers le ciel de fin d'après-midi, maintenant strié de violet et orange, et comme elle regardait autour d'elle, elle remarqua à quel point le terrain était différent. Ils avaient émergé de Whitewood, avait laissé derrière un paysage de neige et de glace, et étaient entrés dans un d'herbe et de plaines. Elle se rendit compte qu'ils devaient être beaucoup plus au sud, comme il faisait plus chaud ici aussi; elle s'émerveilla de voir combien le climat avait changé en une distance aussi courte. Elle enleva les fourrures de Dierdre, se souvenant, et les drapa sur les épaules de son amie.

« Merci », dit Kyra. « Et désolée. Je ne savais pas que j'avais dormi avec elles. »

Dierdre serra les fourrures autour d'elle, visiblement heureuse de les avoir à nouveau. Elle sourit.

« Tu en avais besoin plus que moi. »

Kyra se leva et émerveillée par la rapidité avec laquelle elles se déplaçaient, combien de terrain elles couvraient, et facilement.

« Beaucoup plus calme que de voyager par terre », observa-t-elle, en étudiant le paysage qui défilait. Ils avaient couvert tellement de distance, avait traversé une grande partie d'Escalon, et l'avaient fait sans danger provenant des créatures sauvages ou des humains. Elle caressa la tête de Léo, se retourna et regarda Dierdre.

« Dormais-tu pendant tout ce temps, aussi? » demanda Kyra.

Dierdre secoua la tête, étudiant les eaux.

« Je réfléchissais », répondit-elle.

« À quoi? » demanda Kyra, curieuse. Pourtant, elle réalisa, au moment où elle posait la question, que peut-être elle ne devrait pas l'avoir posée, compte

tenu de ce Dierdre venait de traverser. Elle ne pouvait qu'imaginer les sombres pensées qui hantaient son amie.

Dierdre fit une pause, regardant fixement l'horizon, les yeux injectés de sang, à cause de l'épuisement ou des pleurs, Kyra ne pouvait pas dire. Kyra pouvait voir la douleur persistante et la tristesse dans ses yeux, pouvait voir qu'elle était piégée dans les souvenirs.

« Retourner à la maison », répondit finalement Dierdre.

Kyra se posait des questions. Elle ne voulait pas être indiscreète, mais elle ne pouvait pas se retenir.

« As-tu quelqu'un qui t'attend là-bas? »

Dierdre soupira.

« Mon père », répondit-elle. « L'homme qui m'a donnée en esclavage. »

Kyra sentait un trou dans son estomac, comprenant comment Dierdre devait se sentir.

« Il ne s'est pas battu pour moi », continua Dierdre. « Aucun d'entre eux ne l'a fait. Tous ces braves guerriers, qui accordaient tellement d'importance à la chevalerie, n'ont rien fait lorsque l'une des leurs a été enlevée, juste sous leur yeux. Pourquoi? Parce que je suis une femme. Comme si cela leur donnait le droit de s'en foutre. Parce qu'ils suivaient une loi écrite par des hommes. Si j'étais un garçon, ils auraient combattu jusqu'à la mort avant que je sois enlevée. Mais parce que je suis une fille, d'une manière ou d'une autre, cela n'avait pas d'importance. Ce sont des hommes pour lesquels j'ai perdu tout respect ce jour-là — mon père plus que tout. Je lui faisais confiance. »

Kyra resta silencieuse, comprenant trop bien ce sentiment de trahison.

« Et pourtant, tu retournes là-bas », nota Kyra, confuse.

Les yeux de Dierdre se remplirent de larmes. Elle se tut pendant un long moment.

Enfin, elle essuya une larme et parla avec difficulté.

« Il est toujours mon père », dit-elle finalement. « Je ne sais pas où aller, sauf là. » Elle prit une profonde inspiration. « De plus, je veux qu'il sache. Je veux qu'ils sachent tous ce qu'ils ont faits. Je veux qu'ils aient tous honte. Je veux leur faire comprendre que la valeur d'une jeune fille est aussi grande que celle d'un garçon. Je veux leur faire comprendre que leurs actions — leur indifférence — ont eu des conséquences. Je ne veux pas leur donner la chance de m'éviter, d'être capable d'oublier ce qu'ils ont fait ou ce qui m'est arrivé. Je veux être là, en leur présence, une épine dans leur pied, qu'ils ne peuvent pas éviter et être un témoignage vivant de leur honte. »

Kyra sentit une profonde tristesse comme elle réfléchissait à ce que son amie ressentait.

« Et après? » demanda Kyra. « Lorsque tu as fini de les humilier? »

Dierdre secoua lentement la tête, les larmes aux yeux.

« Je ne sais pas ce qui reste pour moi », répondit-elle. « Je me sens lessivée, finie. Comme si mon enfance m'avait été enlevée. Je rêvais d'être emmenée par un prince — mais j'ai l'impression que personne ne voudrait de

moi maintenant. »

Dierdre se mit à pleurer et Kyra se pencha et drapa un bras autour de ses épaules, essayant de la calmer, tandis que Léo posait sa tête sur ses genoux.

« Ne pense pas de cette façon », dit Kyra. « Parfois, la vie peut être remplie de choses horribles. Mais la vie continue. Elle doit continuer. Et parfois, même des années plus tard, elle peut également être remplie avec des choses merveilleuses. Tu as juste besoin de tenir bon, de donner du temps à la vie, de lui donner une chance de renaître. Si tu peux t'accrocher assez longtemps, la vie te donnera un nouveau départ. Ce sera tout nouveau. Les horreurs de ton passé vont disparaître, comme si elles n'avaient jamais eu lieu. Les vieux souvenirs vont s'estomper tellement qu'un jour tu ne seras pas même en mesure de te rappeler ce qui te troublait. »

Dierdre étudiait la rivière, écoutant tranquillement.

« Tu n'es pas ton passé », continua Kyra. « Tu es ton *avenir*. Des choses horribles nous arrivent, pas pour nous piéger dans le passé, mais pour nous aider à décider de notre avenir. Elles nous rendent plus fortes. Elles nous enseignent que nous avons plus de pouvoirs que nous le savions. Elles nous montrent à quel point nous sommes fortes. La question est: qu'est-ce que tu choisis de faire avec cette force? »

Kyra vit son amie méditer ses paroles, et elle se tut, lui donnant un peu d'espace. Parlant de difficultés passées, elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à sa propre douleur et souffrance et elle réalisa qu'elle parlait autant à elle-même qu'à son amie. Il semblait que tous ceux qu'elle connaissait, maintenant qu'elle y pensait, jeunes et vieux, souffraient d'une certaine façon, étaient hanté par un souvenir quelconque. Était-ce la vie? Elle se demandait.

Kyra regarda la rivière couler et le ciel s'assombrir, changeant encore et encore de couleur. Elle ne savait pas combien de temps avait passé, quand elle fut tirée de sa rêverie par le bruit d'une éclaboussure et d'un claquement. Elle examina les eaux et vit de petites créatures jaunes fluorescents, flottant à la surface, comme des méduses, leurs petites dents claquant dans l'air. Ils flottaient tous vers la rive de la rivière et elle regarda dans cette direction et elle observa ces créatures exotiques se loger dans la boue qui fourmillait de ces créatures donnant aux rives boueuses une lueur jaune. Cela enlevait à Kyra tout envie de quitter son radeau.

Elles émergèrent d'un coude de la rivière et un nouveau bruit emplit l'air, mettant à vif les nerfs de Kyra. Cela ressemblait au son fait par des rapides — et pourtant elle était confuse alors qu'elle regardait devant et ne voyait rien qui ressemblait à des rapides. Dierdre se retourna, aussi, debout, les mains sur ses hanches, étudiant l'horizon avec un visage rempli d'inquiétude.

Soudain, son visage changea.

« Nous devons revenir en arrière! » s'exclama-t-elle, paniquée.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda Kyra, alarmée, sautant sur ses pieds.

« Les Grandes chutes! » cria Dierdre. « Je ne pensais pas qu'elles existaient! »

Dierdre saisit un aviron et rama à reculons frénétiquement, essayant de ralentir leur descente. Leur radeau ralentit, mais pas assez. Le bruit devenait plus fort, et Kyra pouvait commencer à sentir les embruns, les nuages de brume, même à partir d'ici.

« Aide-moi! » cria Dierdre.

Kyra passa immédiatement à l'action, attrapa l'autre rame, et commença à ramer. Mais les courants devinrent plus forts et peu importait ses efforts, elle était incapable de faire demi-tour.

« Nous ne pouvons pas lutter contre le courant! » s'exclama Kyra, criant afin d'être entendue par-dessus le bruit des chutes.

« Rame de côté! » cria Dierdre en retour. « Vers la rive de la rivière! »

Kyra suivit l'exemple de Dierdre, et elles ramèrent de côté de toutes leurs forces; bientôt, à son grand soulagement, le radeau commença à changer de cap, dérivant vers les rives boueuses. Le bruit des chutes devenait de plus en plus fort, aussi — maintenant à peine vingt mètres — une grande écume blanche montait dans le ciel, et Kyra savaient qu'elles avaient peu de temps.

Elles se rapprochaient de la rive, sur le point de rejoindre la sécurité de la terre ferme, quand tout à coup, leur radeau fut secoué violemment. Kyra baissa les yeux, confuse, ne comprenant pas ce qui était arrivé — il n'y avait pas de rochers qu'elle pouvait voir sous eux.

La secousse vint à nouveau, et cette fois Kyra trébucha et tomba sur le radeau comme il était secoué de gauche à droite. Elle se mit à genoux là et regarda les eaux et le cœur lui manqua en voyant un tentacule jaune monter de les eaux et s'accrocher au radeau. Un autre tentacule émergea, puis un autre et Kyra regarda avec horreur comme une énorme créature ressemblant à un calamar émergeait, ses tentacules couvrant la largeur de leur radeau. Jaune vif, luminescente, elle ouvrit ses mâchoires directement pour elle.

Kyra et Dierdre ramèrent frénétiquement, essayant de se libérer, mais la créature était trop forte, les tirant directement vers elle. Kyra réalisa qu'elles ne toucheraient jamais la rive, même si celle-ci était seulement à quelques pieds de distance. Elles allaient mourir aux mains de cette bête.

Pire encore, elles étaient de retour dans le courant, dérivant plus près de la chute, à peine dix mètres.

Désespérée, Kyra saisit son bâton, en sépara les deux parties et le leva bien haut. Elle fit tomber ses lames tranchantes sur les tentacules de la créature aussi fort qu'elle le pouvait.

La créature hurla, un bruit terrible, comme du pus vert émergeait du tentacule. Pourtant, encore, elle ne relâcha pas leur radeau. Elle souleva ses mâchoires plus haut et Kyra savait que dans un moment que la créature allait les avaler en entier.

Kyra savaient qu'elles n'avaient pas le choix et elle devait prendre une décision rapide.

« Laisse tomber les rames! » cria-t-elle en direction de Dierdre, qui essayait encore frénétiquement à ramer dans la direction opposée. « Nous

devons sauter! »

« Sauter! » répondit Dierdre, frénétique, sa voix à peine audible dans le vacarme assourdissant des chutes.

« Maintenant! » cria Kyra, comme les mâchoires de la bête n'étaient qu'à quelques pieds de distance et se rapprochaient.

Kyra attrapa Léo, saisit la main de Dierdre, se retourna et sauta, les tirant dans les rapides.

Un moment plus tard, ils étaient tous immergés dans les eaux glacées de la Tanis, les courants les tirant vers les chutes. Kyra vit le calamar, brillant sous l'eau, aussi et se retourna et vit les chutes, à quelques pieds de distance. La chute pouvait les tuer, mais cette créature le ferait certainement.

L'eau jaillissait, Kyra se sentit propulsée en aval et elle se prépara comme elle commençait à aller vers les chutes. À côté d'elle, elle vit Léo puis Dierdre disparaître, plongeant vers le bas de la chute, hurlant — quand soudainement quelque chose s'enroula autour de sa jambe, l'arrêtant. Elle regarda en amont pour voir un tentacule enroulé autour de sa jambe, la tirant vers l'arrière.

Kyra fut horrifiée de réaliser qu'elle était coincée au bord du précipice et de voir les mâchoires de la créature se refermer sur elle comme elle l'attirait vers elle, en utilisant sa magnifique force pour l'empêcher de plonger. Elle se retourna et vit les chutes derrière elle et, ironiquement elle ne voulait rien de plus que de plonger vers le bas.

Près d'être mangée, désespérée, Kyra réfléchit rapidement. Elle leva les deux moitiés de son bâton, toujours dans sa main, et avec un dernier effort désespéré, elle les jeta à la bête. Elle les regarda naviguer à travers l'air et elle pria pour avoir visé juste.

Il y eut un cri terrible, et elle regarda avec satisfaction tandis que les courtes lances atterrissaient dans les yeux du calamar.

La créature relâcha son emprise sur son pied et un instant plus tard, Kyra se sentit précipitée en aval, vers les chutes, tombant librement dans l'air, la brume et les embruns et dévalant vers les rochers une centaine de pieds au-dessous.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Merk enfonça son bâton dans le sol de la forêt humide, poussant du pied les feuilles sous ses pieds, marchant comme il l'avait fait pendant des jours à travers Whitewood et déterminé à ne s'arrêter pour rien cette fois-ci jusqu'à ce qu'il atteignît la Tour de Ur. Comme il marchait, il ferma les yeux et, il avait beau essayer, il ne pouvait pas cesser de voir cette scène de douleur clignotant dans son esprit : la jeune fille, sa famille, ses pleurs Ses derniers mots résonnaient encore dans ses oreilles. Il se détestait pour avoir retourné pour elle et il se détestait pour l'avoir laissée, derrière dans cette ferme.

Merk ne comprenait pas ce qui lui arrivait; toute sa vie il avait été insensible à la culpabilité, aux réprimandes, aux problèmes des autres. Il avait toujours été son propre maître, sur sa propre île, avec sa propre mission. Il s'était toujours fait un point d'honneur de maintenir le monde à bout de bras, de ne pas se mêler des problèmes de quelqu'un d'autre, à moins qu'ils eussent besoin de ses compétences particulières et qu'il y eût de lourds paiement impliqués.

Mais maintenant, pour une raison quelconque, Merk ne pouvait pas arrêter de penser à cette fille qu'il connaissait à peine, à sa critique de son caractère, même s'il avait fait la bonne chose. Il ne savait pas pourquoi cela le dérangeait.

Il, bien sûr, ne pouvait pas retourner pour elle. Elle avait eu sa chance. Ce que le gênait était pourquoi il était même retourné. Il ne savait plus ce qui était juste: vivre une vie pour lui-même, ou vivre une vie pour autrui? Est-ce que sa rencontre avec avait été une leçon? Si oui, quelle était la leçon apprise?

Qu'est-ce qu'il y avait de mal, se demandait Merk, à vivre une vie juste pour vous-même? Pour vos propres besoins égoïstes? Pour votre propre survie? Pourquoi les gens avaient-ils à se mêler de la vie d'autres personnes? Pourquoi devraient-ils s'en soucier? Pourquoi les autres personnes ne pouvaient-ils pas compter sur elles-mêmes pour survivre? Et s'ils ne pouvaient pas, alors pourquoi devraient-ils avoir le droit de survivre?

Quelque chose dérangeait sa conscience, un savoir, peut-être, qu'il y avait un monde plus large là-bas, une prise de conscience que de se soucier que de lui-même toute sa vie l'avait conduit à une profonde solitude. C'était une réalisation que d'aider d'autres personnes pouvait aussi être le meilleur moyen de s'aider lui-même. Il réalisait que cela lui donnait un sentiment de connexion avec le monde sans lequel, il le sentait, il se ratatinerait et mourrait finalement.

Il avait un *but*. C'était ça. Merk avait besoin d'un but comme un homme affamé avait besoin de nourriture. Pas le but d'un autre homme qui l'embauchait, mais un but qui était le sien. Ce n'était pas un emploi dont il avait besoin, c'était un *sens*, une *signification*. Qu'est-ce qu'était un sens? Il se

le demandait. C'était insaisissable, toujours juste hors de portée. Et il détestait les choses sur lesquelles il ne pouvait pas facilement mettre le doigt.

Merk leva les yeux comme il marchait à travers Whitewood, ses feuilles blanches chatoyantes dans le soleil de l'après-midi, les rayons dorés du soleil commençant à se coucher les traversant et les couvrant d'une belle lumière. Cet endroit était magique. Un vent chaud soufflait, le temps tournant finalement, les bruissements remplissant ses oreilles, et comme les feuilles tombaient des arbres, elles pleuvaient autour de lui. Merk se força à tourner ses pensées vers sa randonnée, sa destination. La Tour de Ur.

Merk se voyait déjà comme un Guetteur, entrant la société sacrée, protégeant le royaume des trolls et toute autre personne qui osait essayer de voler l'Épée de Feu. Il savait que c'était un devoir sacré, savait que le sort d'Escalon en dépendait, et il ne voulait rien de plus que ce sens du devoir. Il ne pouvait pas attendre pour ses talents d'être mis à profit pour une bonne cause, pas une cause égoïste. C'était l'ordre le plus élevé qu'il pouvait imaginer.

Pourtant Merk fut frappé par une inquiétude soudaine comme une pensée terrible lui traversait l'esprit comme une ombre: et s'ils le refusaient? Il avait entendu dire que les Guetteurs étaient un groupe diversifié, composé de guerriers humains, comme lui, mais aussi d'une autre race, une race ancienne, une partie humaine et une partie autre chose, célèbre pour refuser les gens. Il ne savait pas comment ils réagiraient à sa présence. Comment seraient-ils? se demanda-t-il. L'accepteraient-ils? Et s'ils le refusaient?

Merk atteint le sommet d'une colline et une vallée s'étalait sous lui et dans le lointain, une grande péninsule s'étendait jusqu'à la Mer de chagrin, l'eau étincelant tout autour. Il en eut le souffle coupé. À son extrémité balayée par le vent, était assise la Tour de Ur. Le cœur de Merk se mit à battre plus vite à sa vue. Entourée par la mer sur trois côtés, d'énormes vagues se brisant sur les rochers et envoyant des embruns, étincelant au soleil, la tour se trouvait dans le paysage le plus beau, le plus obsédant qu'il ait jamais vu. Une centaine de pieds de haut, cinquante pieds de large, un cercle parfait, sa pierre était ancienne, d'une nuance de blanc qu'il n'avait jamais vu avant, semblant s'être tenue là pendant des siècles. Elle était couronnée par une coupole dorée ronde et lisse, reflétant le soleil, et son entrée était marquée par des portes montantes, trente pieds de haut, voûtées, elles aussi, faites d'or brillant.

C'était le genre d'endroit que Merk s'attendait à voir dans un rêve. C'était un endroit sur lequel il s'était toujours interrogé et un endroit qu'il pouvait à peine imaginer être réel. Le voir maintenant, en personne, lui coupait le souffle. Il ne croyait pas à l'énergie, mais tout de même, il ne pouvait pas nier qu'il y avait une sorte d'énergie rayonnante spéciale venant du lieu.

Merk s'engagea dans la descente avec une nouvelle énergie, ravi d'en être arrivé à la dernière étape de son voyage. La forêt s'ouvrit et il se retrouva dans une campagne verte et lisse, l'entrée de la presqu'île. Il faisait plus chaud ici que dans le reste d'Escalon. Il sentait le soleil briller sur son visage, entendait

le fracas des vagues et voyait le ciel ouvert devant lui et il ressentait une paix profonde. Il avait l'impression, enfin, qu'il était arrivé.

Merk marcha, la tour se profilant à l'horizon, et il fut dérouté de ne voir personne montant la garde. Il s'était attendu à trouver une petite armée la gardant de tous les côtés, protégeant la plus précieuse relique d'Escalon, et il était perplexe. C'était comme si elle était abandonnée.

Merk ne pouvait pas comprendre. Comment un endroit pouvait-il être si bien gardé, et pourtant n'avoir personne à l'extérieur montant la garde? Il sentait que cet endroit était différent de tout autre où il avait été, qu'il apprendrait des choses ici au sujet de l'art du combat qu'il n'apprendrait jamais ailleurs.

Merk continua à marcher et arriva à un large plateau d'herbe devant de la tour. Devant lui, était une curieuse sculpture: un escalier circulaire en pierres montant peut-être vingt pieds de haut, ses marches finement sculptées dans l'ivoire. Les marches tournaient et tordaient et conduisaient, curieusement, à rien, mais l'air. C'était un escalier en colimaçon solitaire, et Merk ne pouvait pas comprendre sa signification ou son symbolisme ou pourquoi il avait été placé ici au milieu de ce champ d'herbe. Il se demandait quelles autres surprises l'attendaient.

Merk continua et, comme il approchait des grandes portes dorées de la tour, à peine vingt mètres, son cœur battait d'anticipation. Il se sentait réduit à une taille minuscule par cet endroit, émerveillé par la tour. Il marcha respectueusement jusqu'aux portes, avant de s'arrêter, et de lentement lever ses mains et les poser sur l'or. Le métal était froid et curieusement sec, malgré les brises de l'océan; il pouvait sentir les contours des symboles finement sculptés, lisses dans sa paume. Il pencha la tête en arrière et regarda vers le haut de la tour, admirant sa hauteur, sa conception immaculée. Rarement dans sa vie s'était-il senti, en présence de quelque chose de plus grand que lui — architecturalement, physiquement et spirituellement — cependant maintenant pour la première fois, c'était le cas.

Merk étudia les anciennes portes d'or, comme un portail vers un autre monde, gardant, il le savait, le plus grand trésor d'Escalon. Elles brillaient au soleil, et Merk était charmé non seulement par leur puissance, mais aussi leur beauté. Cette tour doublait comme une forteresse et comme une œuvre d'art.

Il vit un script ancien gravé dans l'or, et voulait désespérément en comprendre le sens. Il sentit un profond regret qu'il ne pût pas lire ou écrire, avait honte comme il essayait. Ceux qui vivaient à l'intérieur en sauraient plus qu'il ne pourrait jamais. Il n'était pas de la classe noble, et bien que jamais auparavant il eût souhaité en être, ce jour-là, il le souhaitait.

Merk fouilla les portes du regard pour un bouton, un heurtoir, un point d'entrée et il fut surpris de n'en trouver aucun. Cet endroit semblait être parfaitement étanche.

Il se tint là, se questionnant. Cet endroit était un mystère qui s'approfondissait. Il n'y avait aucun bruit, aucune activité à l'intérieur ou à

l'extérieur, il n'y avait pas de Guetteurs, pas d'humains, rien que le silence. Il était dérouté. Il y avait seulement le bruit du vent, un coup de vent sifflant, ondulant sur l'océan, soufflant si fort qu'il faillit le déséquilibrer avant de disparaître tout aussi rapidement. Il se sentait comme si ce lieu avait été abandonné.

Ne sachant pas quoi faire d'autre, Merk frappa la porte avec son poing. Cela fit à peine un bruit, créa un écho puis estompa, noyé par le vent.

Merk attendit, s'attendant à ce que la porte s'ouvrit.

Mais il n'y eut pas de réponse.

Merk se demandait ce qu'il devait faire pour faire connaître sa présence. Il se tint là, réfléchissant, puis finalement eut une idée. Il sortit son poignard de sa ceinture, le leva et en frappa le manche contre la porte. Cette fois, le bruit sec résonna à travers l'endroit, créant un écho encore et encore. Ils ne pouvaient faire autrement que de l'entendre.

Merk se tint là et attendit, écoutant l'écho mourir lentement, et il commença à se demander si quelqu'un n'apparaîtrait jamais. Pourquoi l'ignoraient-ils? Était-ce une sorte de test?

Il débattait s'il devait marcher autour de la tour, chercher un autre entrée, lorsqu'une fente dans la porte glissa soudainement en arrière, le faisant tressaillir. Il fut pris au dépourvu de voir, le fixant, deux yeux jaunes perçants, les yeux les plus inhumains qu'il l'avait jamais vu, regardant à travers son âme. Cela instilla un froid en lui.

Merk lui rendit son regard, ne sachant pas quoi dire dans le silence tendu.

« Qu'est-ce que vous voulez ici? » vint finalement la voix, une voix sourde et profonde qui lui mit les nerfs à vif.

Dans un premier temps, Merk ne savait pas comment réagir. Enfin, il répondit:

« Je veux entrer. Je souhaite devenir un Guetteur. Servir Escalon. »

Les yeux le regardaient, stoïques, sans expression, et Merk pensaient que la créature ne répondrait jamais. Enfin, une réponse vint, sa voix grondant :

« Seuls ceux qui en sont dignes peuvent entrer ici », répondit-il.

Merk rougit.

« Et qu'est-ce que vous fait penser que je suis indigne? » demanda-t-il.

« Comment pouvez-vous prouver que vous en êtes digne? »

La fente se referma aussi rapidement qu'elle avait été ouverte, et avec cela, les portes étaient complètement scellées à nouveau.

Merk les fixa en silence, dérouté. Il leva le manche de son poignard et frappa encore et encore la porte. Le bruit sourd résonnait, bourdonnant dans ses oreilles, remplissant la campagne désolée.

Mais peu importait combien de temps il frappa, la fente ne s'ouvrit pas de nouveau.

« Laissez-moi entrer! » Merk hurla, un cri rempli de désespoir, montant vers le ciel, comme il se penchait en arrière en agonie et réalisait que ces portes pouvaient ne jamais, jamais s'ouvrir à nouveau

CHAPITRE VINGT-TROIS

Duncan se raidit comme l'énorme requin rouge — de trente pieds de long — sautait hors de la rivière et descendait, la gueule ouverte, directement vers lui. Il savait que, dans un moment il allait atterrir dans son bateau, le brisant en morceaux et déchirant Duncan. Pire encore, tout autour de lui un banc de ces requins bondissait dans les airs, visant ses hommes et leurs radeaux de tous les côtés.

Duncan réagit instinctivement, comme il le faisait toujours dans la bataille. Il tira son épée et se prépara à rencontrer son ennemi face à face. Il mourrait avec noblesse, et s'il pouvait détourner l'attention de cette créature, la faire se concentrer uniquement sur lui, alors il pourrait peut-être sauver les autres hommes sur son radeau.

« SAUTEZ! » ordonna Duncan à ses hommes, sa voix féroce. Les autres soldats sur son radeau firent comme il avait ordonné, sautant par-dessus bord, aucun d'entre eux n'ayant besoin d'encouragement alors que le requin massif venait vers eux.

Duncan saisit son épée dans ses deux mains, fit un pas en avant, et avec un grand cri de guerre leva son épée et rencontra le requin de front. Comme le requin descendait, Duncan s'accroupit et leva son épée vers le haut, visant sous la mâchoire inférieure du requin. Il se leva, plongeant son épée à travers la mâchoire inférieure du requin et à travers son palais, fermant sa mâchoire avec sa longue épée. Il fut surpris de voir à quel point sa peau était coriace, son poids énorme, car il lui fallut toute sa force pour pousser l'épée vers le haut.

Le sang jaillit, éclaboussant Duncan comme le requin, s'agitant, commençait à tomber sur lui. Duncan, tenant toujours l'épée, ne pouvait pas se dégager à temps, et il vit le poids énorme qui descendait et il savait qu'il serait écrasé.

Le cri de Duncan fut étouffé comme le requin atterrissait sur lui. Il devait peser un millier de livres, et comme il atterrissait sur lui, Duncan se sentit pilonné dans le radeau. Il se sentait comme si ses côtes étaient écrasées comme son monde était englouti en noir.

Il y eut un grand éclatement du bois comme le radeau sous lui se brisait en morceaux, et Duncan se sentit tout à coup, miséricordieusement, plonger dans l'eau, libérer du poids de la bête. S'il avait été sur la terre ferme, il se rendit compte, il aurait été écrasé à mort, mais parce que l'eau était sous lui, et parce que le radeau s'était brisé, il était encore en vie.

Submergé, trouvant ses repères, coulant encore sous le requin, Duncan essaya de s'éloigner en nageant comme le requin continuait à venir vers lui. Heureusement, avec ses mâchoires percées comme elles l'étaient, il était incapable de le mordre.

Duncan donna des coups de pied et nagea de dessous le requin, libérant son épée et nagea vigoureusement au loin. Il se retourna et il s'attendait à être suivi, mais le sang jaillissait de partout, et comme il regardait le requin coula finalement et alla se poser sur lit de la rivière.

Duncan nagea dans les eaux glaciales, chaque partie de son corps endolorie, le courant l'amenant en aval comme il levait les yeux vers la lumière du soleil et se dirigeait vers la surface. Comme il regardait à travers l'eau claire, il pouvait voir le banc de requins sautant dans les airs au-dessus, pouvait entendre les sons étouffés lorsqu'ils retombaient tout autour de lui et ses hommes hurlant. Il tressaillit à l'intérieur, voyant les eaux devenir rouges de sang, regardant les corps commençant à couler, sachant que des hommes de qualité mouraient là-haut.

Duncan brisa finalement la surface, haletant, nageant sur place, essayant de s'orienter. Il regarda en amont et vit que le banc de requins était déjà passé, sautant comme le saumon en amont, brisant les radeaux au hasard comme ils passaient. Il fut soulagé de voir qu'ils ne visaient pas ses hommes; plutôt, ils continuaient juste en amont, inconscients de ce qui se trouvait devant eux, sautant et atterrissant, brisant sinon continuant à nager. Ils étaient poussés à aller quelque part, et le banc de requins restait ensemble, disparaissant de la vue aussi vite qu'il était apparu.

Duncan, nageant sur place dans les courants, examina les dégâts. Environ un tiers de leur flotte avait été détruite, des mares de sang remplissaient la rivière, des corps flottaient, des rondins partout. Des dizaines d'hommes étaient morts ou blessés, certains gémissaient, se contorsionnaient, d'autres flottaient sans vie sur la surface. Duncan repéra les hommes de son propre radeau, il vit ses fils, Seavig, Anvin et Arthfael, et fut soulagé de voir qu'ils avaient survécu. Leurs radeaux avaient été détruits, aussi, et ils nageaient sur place non loin de lui.

Tout autour de lui les hommes repêchaient les survivants, les tirant sur des radeaux, sauvant les blessés et laissant les morts flotter en aval. C'était une terrible scène de carnage, une vague de mort qui était sortie d'un ciel bleu clair. Duncan réalisa qu'ils étaient chanceux d'avoir même survécu.

Duncan sentit une brûlure au bras, et regarda pour voir que son épaule droite avait été sérieusement égratignée par la peau du requin. Il saignait, et même si la blessure était douloureuse, il savait qu'elle ne mettait pas sa vie en danger. Il entendit un bruit d'éclaboussures et se retourna pour voir Seavig faisant du surplace à côté de lui, et il fut horrifié de voir du sang couler de la main de son ami, et de voir qu'il lui manquait deux doigts.

« Ta main! » s'exclama Duncan, choqué que Seavig semblât si stoïque.

Seavig haussa les épaules. Il serra les dents comme il déchirait un morceau de sa chemise et l'enroulait autour de sa main ensanglantée.

« Juste une égratignure », répondit-il. « Tu devrais voir le requin », ajouta-t-il avec un sourire.

Duncan sentit des mains fortes l'attraper par derrière et bientôt il se sentit

tiré vers le haut sur un radeau. Il resta assis là, la respiration haletante, regagnant peu à peu son sang-froid. Il leva les yeux vers le ciel et vit, plus près que jamais, les montagnes de Kos, et il sentit une nouvelle détermination. Son armée, du moins ce qui avait survécu, flottait encore inévitablement en aval, et rien ne les arrêterait maintenant.

La Thusius tournait comme ils s'approchaient de Kos, et le paysage changeait radicalement. Les hautes montagnes dominaient cette région d'Escalon, leurs pics enneigés, couverts de brume, pesant sur tout. Le climat était plus froid ici aussi, et Duncan se sentait comme s'il entrait dans un pays différent.

Duncan voulait juste sortir de cette rivière, revenir sur la terre ferme où il se sentait le plus à l'aise. Il se battrait contre n'importe quel homme, n'importe quelle armée, n'importe quel animal ou créature — il voulait simplement le faire sur la terre ferme. Il n'aimait pas se battre où il ne pouvait pas tenir sa position, et il ne faisait pas confiance à ce fleuve maudit, ses créatures ou ses tourbillons. Aussi indomptables que ces montagnes apparaissaient, il les choisirait à tout moment et aurait un terrain solide sous ses pieds.

Comme la rivière jaillissait, ils approchaient de la base des montagnes et Duncan voyait les vastes plaines vides les entourant. À l'horizon, stationnées sur ces plaines, Duncan fut inquiet de voir garnison après garnison de troupes pandésiennes. La rivière était heureusement assez loin pour garder ses hommes à l'abri des regards, en particulier avec les arbres bordant ses rives. Pourtant, entre les arbres Duncan pouvait repérer les soldats pandésiens, au loin, gardant les montagnes, comme si elles leur appartenaient.

« Les hommes de Kos peuvent être certains des meilleurs guerriers d'Escalon », dit Seavig, dérivant à côté de lui dans son radeau, « mais ils sont pris au piège là-haut. Les Pandésiens attendent qu'ils descendent depuis qu'ils ont envahi. »

« Les Pandésiens ne risqueront jamais l'ascension », ajouta Anvin, s'approchant. « Ces falaises sont trop dangereuses. »

« Ils n'ont pas besoin », ajouta Arthfael. « Pandesia les a piégés et attendra jusqu'à ce qu'ils forcent leur reddition. »

Duncan étudia le paysage, méditant.

« Alors peut-être qu'il est temps de les libérer », dit-il finalement.

« N'allons-nous pas avoir un combat sur nos mains avant d'atteindre les montagnes? » demanda Anvin.

Seavig secoua la tête.

« Cette rivière serpente jusqu'à la base de la montagne, à travers un passage étroit », répondit-il. « Nous allons débarquer de l'autre côté et escalader les montagnes sans être vus. Cela va nous épargner une confrontation avec les Pandésiens. »

Duncan hocha la tête, satisfait.

« Ça ne me dérangerait pas de les confronter maintenant », déclara Anvin, la main sur son épée comme il regardait à travers les arbres vers les plaines

lointaines.

« En temps voulu, mon ami », déclara Duncan. « D'abord, nous rallions Kos — puis nous attaquons Pandesia. Lorsque nous les combattons, je veux que nous soyons unis, une seule force — et je veux que ce soit sur nos propres termes. Il est aussi important de choisir *quand* et *où* se battre qu'il est de choisir *qui*. »

Comme les bateaux dérivaienent sous un affleurement de la pierre naturelle, la rivière se rétrécissant, Duncan leva les yeux et étudia les montagnes, montant haut vers le ciel.

« Même si nous atteignons les sommets », déclara Arthfael, se tournant vers Duncan, « penses-tu vraiment que Kos se joindra à nous? Ce sont des montagnards, ils sont célèbres pour ne jamais descendre ».

Duncan soupira, se demandant la même chose. Il savait que les guerriers de Kos étaient un groupe têtus.

« Pour la liberté », répondit-il finalement, « un vrai guerrier fera ce qui est juste. Votre patrie réside dans ton cœur, non pas où tu vis. »

Les hommes se turent comme ils réfléchissaient à ses mots et étudiaient la rivière en constante évolution devant eux. Les montagnes se refermaient sur eux maintenant, les bloquant complètement des plaines ouvertes, des garnisons pandésiennes, tandis que la rivière continuait sa route vers le sud.

« Te souviens-tu quand nous avons navigué La Thusius jusqu'à la fin? »

Duncan se retourna pour voir Seavig regardant les eaux devant lui, perdu dans ses souvenirs. Il hocha la tête, ayant un souvenir qu'il préférerait oublier.

« Trop bien », répondit-il.

Duncan se rappelait le terrible voyage, tout le chemin jusqu'au Doigt du Diable et à la Tour de Kos. Il essaya de débarrasser son esprit des souvenirs de ce désert aride dans lequel il avait failli mourir. Ils appelaient cela le pays du Diable — et pour une bonne raison. Il avait juré de ne jamais revenir.

Duncan étudiait les montagnes se refermant sur les berges de la rivière, blanches avec de la neige et de la glace. Ils étaient arrivés, et il se demandait où Seavig débarquerait. Seavig, aussi, étudiait le paysage, en état d'alerte. Enfin, il hocha la tête, et Duncan leva le poing, signalant à ses hommes d'arrêter et de ne pas sonner les cors.

Un radeau à la fois se dirigea vers la rive de la rivière, l'air rempli avec le doux bruit des radeaux de bois cognant les uns contre les autres, puis venant à terre sur un rivage rocheux. Duncan sauta à terre à la seconde où le radeau toucha terre, ravi d'être de retour sur la terre ferme, et ses hommes suivirent son exemple. Il se retourna et repoussa son radeau dans l'eau, faisant de la place pour les autres radeaux, tous ses hommes faisant de même, et il regarda les radeaux maintenant vides s'éloigner avec le courant.

« N'allons-nous pas avoir besoin de nos radeaux? » demanda Arthfael avec inquiétude.

Duncan secoua la tête.

« Nous allons descendre ces falaises à pied », répondit-il, « de l'autre côté,

avec une armée en remorque et attaquer la capitale — ou pas du tout. Il n'y a aucune retraite — nous réussissons ou nous mourrons. »

Duncan connaissait le pouvoir de brûler ses ponts quand il avait besoin — cela envoyait un signal puissant à ses hommes qu'il n'y aurait pas de retour en arrière — et il pouvait voir qu'ils respectaient cela.

Des centaines de ses hommes se rassemblèrent bientôt à la base de la montagne, et Duncan fit le point: il pouvait voir qu'ils étaient tous secoués, épuisés, avaient froid et faim. Il ressentait la même chose, mais n'osait pas le montrer: après tout, le pire segment de leur voyage étaient encore devant eux.

« SOLDATS? » appela Duncan comme ils se réunissaient autour de lui. « Je sais que vous avez tous beaucoup souffert. Je ne vais pas vous mentir: le pire est encore à venir. Nous devons monter ces falaises, et le faire rapidement, et nous pouvons ne pas recevoir un accueil hospitalier au sommet. Il n'y aura pas de repos et l'ascension sera difficile. Je sais que certains d'entre vous sont blessés, et je sais que vous avez perdu des amis proches. Mais demandez-vous comme vous montez: quel est le prix de la liberté? »

Duncan examina leurs visages et pouvait les voir rassurés par ses paroles.

« S'il y a un homme ici qui n'est pas prêt pour le voyage à venir, avancez-vous maintenant », appela-t-il les étudiant tous.

Il attendit dans le silence épais et pas un seul homme, il fut soulagé de voir, s'avança. Il savait qu'il n'y en aurait pas. C'étaient ses hommes et ils le suivraient jusqu'à la mort.

Satisfait, Duncan se retourna et se prépara à gravir les falaises — quand tout à coup, il y eut un bruit, et il se retourna pour voir émerger des arbres une douzaine de garçons. Ils tenaient dans leurs bras des centaines de grandes chaussures d'escalade, des pointes au bout, avec des pics à glace et des paquets de cordages.

Duncan jeta un regard curieux vers Seavig, qui le regarda d'un air entendu.

« Des commerçants de la montagne », expliqua-t-il. « C'est comme ça qu'ils gagnent leur vie. Ils veulent nous vendre leurs marchandises. »

Un garçon s'avança.

« Vous aurez besoin de ceci », dit-il, tenant une chaussure d'escalade. « Toute personne qui monte ces montagnes en a besoin. »

Duncan en prit un et examina ses pointes acérées. Il leva les yeux vers les falaises et réfléchit à l'ascension sur la glace.

« Et combien voulez-vous pour ceux-ci? » demanda Duncan.

« Un sac d'or pour l'ensemble du lot », dit un garçon, faisant un pas en avant, son visage couvert de saleté.

Duncan regarda le garçon, près de l'âge de ses propres fils, il avait un air qui disait qu'il n'avait pas mangé depuis des jours, et son cœur se brisa pour lui; clairement, il avait une vie difficile ici.

« Un sac pour cette camelote? » demanda Brandon avec dérision,

s'avançant.

« Prends-leur, Père », ajouta Braxton, se mettant à côté de lui. « Qu'est-ce qu'ils vont faire — nous arrêter? »

Duncan regarda ses propres fils avec honte. Ils avaient tout, et pourtant ils refuseraient à ces pauvres garçons leur subsistance.

Duncan s'avança et repoussa ses deux fils, puis regarda les garçons et hocha la tête fermement.

« Vous aurez deux sacs d'or », déclara Duncan.

Les garçons hoquetèrent de joie, les yeux écarquillés, et Duncan se tourna vers ses fils:

« Et l'argent doit provenir de vos coffres personnels », dit-il sévèrement. « Vous pouvez me donner chacun sac. Maintenant. »

Ce n'était pas une question, mais un ordre et Brandon et Braxton semblaient déconfits. Ils devaient avoir vu le regard déterminé de leur père, cependant car, à contrecœur, ils mirent la main à leur taille et sortirent chacun un sac.

« C'est tout mon or, Père! » s'exclama Brandon.

Duncan hocha la tête, insensible.

« Bien », répondit-il. « Maintenant remettez-les aux garçons. »

Brandon et Braxton, à contrecœur, firent un pas. Les garçons, ravis, se précipitèrent et remirent à Duncan et ses hommes les chaussures d'escalade et les cordes.

« Prenez la face orientale », conseilla l'un des garçons à Duncan. « Il y a moins de fonte. Le nord semble plus facile, mais il se rétrécit — vous resterez coincés. Souvenez-vous — ne retirez pas les pointes. Vous aurez plus d'une raison pour elles. »

Avec cela, les garçons se retournèrent et se précipitèrent dans les bois, tandis que Duncan méditait sur leurs paroles.

Lui et ses hommes mirent les chaussures d'escalade et attachèrent les cordes d'escalade sur leurs épaules, et comme Duncan les mettait, il réalisa combien il en aurait besoin.

Ils se retournèrent tous pour gravir la montagne quand soudain un autre homme sortit précipitamment des bois, en haillons, peut-être dans la trentaine, avec de longs cheveux gras et des dents jaunes. Il s'arrêta devant eux et son regard passa nerveusement d'un homme à l'autre avant qu'il ne s'adressât à Duncan.

« Je suis un traqueur », dit-il. « Je connais les meilleurs routes vers Kos. Tous ceux qui font l'ascension me font confiance. Escaladez sans moi, et vous escaladez à votre propre péril. »

Duncan échangea un regard avec Seavig.

Seavig s'avança avec désinvolture et posa une main sur l'épaule de l'homme.

« Je te remercie de ton offre », dit-il.

L'homme sourit nerveusement, et Seavig, au grand choc de Duncan, sortit

soudainement un poignard de sa ceinture et poignarda l'homme dans l'estomac.

L'homme gémit et s'effondra sur le sol, mort.

Duncan fixa le corps, abasourdi.

« Pourquoi as-tu fait ça? » demanda-t-il.

Seavig souleva sa botte et poussa le corps de l'homme jusqu'à ce qu'il soit couché sur le dos. Il donna ensuite un coup de pied à la chemise de l'homme et en sortirent en tintant plusieurs pièces d'or. Seavig se pencha, en saisit une et la tint dans les airs et Duncan fut choqué de voir l'insigne de l'empereur pandésien.

« Un homme d'Escalon à une époque, peut-être », déclara Seavig. « Mais plus maintenant. Les Pandésiens l'ont bien payé. Si nous l'avions suivi, nous serions tous morts en ce moment. »

Duncan était surpris, ne s'attendant jamais à une pareille trahison ici.

Seavig jeta l'or pandésien sur le sol.

« Ces montagnes », dit Seavig, « cachent plus d'un danger. »

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Kyra tombait dans l'air si vite qu'elle pouvait à peine reprendre son souffle, la brume glacée de la chute l'engloutissant comme elle tombait, ses cris noyés par les eaux rugissantes. En bas, elle pouvait vaguement distinguer Léo et Dierdre, atterrissant quelque part dans les énormes nuages de mousse blanche, pouvait voir leurs corps culbutant comme ils dévalaient les rapides de la rivière Tanis. Elle ne savait pas s'ils avaient survécu à la chute — mais les chances semblaient minces.

Kyra vit sa vie défiler devant ses yeux. De toutes les façons dont elle pouvait mourir, elle ne s'était jamais attendue à mourir comme ça. Elle baissa les yeux et vit un groupe de rochers à la base dans lequel l'eau atterrissait, envoyant des vagues de mousse. Elle entrevoyait également une ouverture étroite entre les rochers; si elle pouvait y atterrir, alors peut-être, juste peut-être, elle ne se briserait pas le cou quand elle atterrirait et aurait une mince chance de survivre.

Elle se débattit et se tordit, contorsionnant son corps comme elle le pouvait, en faisant tout son possible pour viser la crevasse.

Et puis cela arriva. Kyra se sentit submergée comme elle touchait l'eau si durement, le souffle coupé, elle était incertaine si elle avait atterri dans l'eau ou sur le rocher.

Elle continuait à s'enfoncer, plus profondément et plus profondément, tombant comme une pierre, même sous la surface de la rivière; elle pensait que cela ne finirait jamais. Les courants la poussaient également de côté avec, la formidable énergie des chutes, et comme elle coulait, elle savait, enfin, qu'elle n'avait pas atterri sur le rocher. Elle avait atteint la crevasse; elle savait qu'elle devrait être reconnaissante pour cela.

Pourtant, elle était encore en train de couler, dégringolant sous l'eau, la pression torturant ses oreilles, comme elle essayait de reprendre le contrôle, de nager. Il lui fallut une bonne trentaine de secondes, jusqu'à ce qu'elle sentît enfin ses pieds toucher le fond de la rivière, rebondissant sur le lit de sable.

Kyra frappa du pied en un réflexe, utilisant son élan pour retourner à la surface. Elle fut prise dans le courant, et après avoir nagé de toutes ses forces, elle fut finalement en mesure de prendre le contrôle. Elle donna et donna des coups de pied, sentant que ses poumons allaient éclater sous l'effort. Mais il n'y avait pas d'autre choix. Abandonner signifiait la mort. Et elle n'était pas prête à mourir.

Juste comme elle sentait qu'elle ne pouvait pas aller plus loin, Kyra donna un dernier coup de pied et finalement explosa à la surface. Elle eut un haut-le-cœur, immédiatement repoussée sous l'eau par les courants, puis refit surface, avalant une autre bouffée d'air avant d'être poussée vers le bas.

Enfin, après avoir dérivé une bonne trentaine de pieds plus en aval, les

marées ralentirent assez pour que Kyra puisse rester à la surface. Comme elle nageait sur place, elle vit quelque chose passer rapidement à côté d'elle et réalisa que c'était une bûche. Elle nagea vers elle, tendit le bras, la manquant à plusieurs reprises, jusqu'à ce que finalement elle l'attrapât et réussît, glissant, à se tirer vers le haut.

Kyra haletait, étendue en travers de la bûche, essayant de se ressaisir tandis que la rivière l'amenait en aval, s'y accrochant comme elle heurtait les rochers. Elle essuya l'eau de ses yeux et aperçut au loin ce qui semblait être Dierdre et Léo, flottant et s'agitant dans les courants. Elle donna des coups de pieds, se dirigeant vers eux, essayant de son mieux de contrôler son trajet dans les rapides.

Comme elle approchait, elle vit que c'était en effet Léo, vivant, elle fut soulagée de voir; il agitait ses pattes, gardant la tête hors de l'eau, et elle était étonnée de voir qu'il avait survécu. Mais sa joie fut tempérée par la vue de Dierdre, couchée sur le ventre, le visage dans l'eau, immobile. Son cœur tomba comme elle soupçonnait le pire.

« Dierdre! » hurla-t-elle.

Kyra tira Léo pour le monter sur la large bûche plate, ses pattes drapées en travers, pleurnichant, et puis elle se dirigea immédiatement vers Dierdre et la tira sur la bûche, aussi. Elle la retourna et fut horrifiée de voir que le visage de son ami tournait au bleu.

« Dierdre! » pleura Kyra, la secouant.

Kyra réfléchit rapidement. Elle la tourna sur la bûche et la gifla à plusieurs reprises, en essayant de la faire revivre.

« Tu ne peux pas mourir maintenant! » pleura-t-elle.

Elle sentit une soudaine panique à l'idée de perdre sa nouvelle amie, et elle la gifla encore et encore et tout à coup, Dierdre commença à vomir de l'eau. Au grand soulagement de Kyra, Dierdre attrapa la bûche, se balançant comme elle vomissait.

Kyra rayonnait comme son amie revenait lentement à la vie. Dierdre, épuisée, se retourna et la regarda, les bras tremblants, et bien que pas un mot ne sortit de sa bouche, Kyra pouvait voir la reconnaissance dans les yeux de son amie.

Kyra remarqua quelque chose flottant dans les rapides, et elle se retourna et vit que c'était un morceau de leur radeau brisé. D'autres pièces flottaient à proximité, le radeau désormais inutile, et Kyra réalisa que cette bûche dans la rivière était tout ce qu'ils avaient.

Comme leur bûche naviguait en aval, Kyra, Dierdre, et Léo y grimpèrent instinctivement, s'assirent sur la large surface plane, juste assez large pour qu'ils puissent tous s'y tenir. Léo se coucha sur son estomac, pleurnichant, se méfiant clairement de la bûche —heureusement, elle était trop lourde et large pour se retourner. La bûche se redressa et continua comme une lance dans les rapides et le courant, heureusement, ralentit assez pour la rendre possible comme un navire.

« Ce n'est pas très spacieux », sourit Kyra en direction de Dierdre, « mais je suppose que cela va faire l'affaire. »

Dierdre sourit, l'air épuisé mais vivante.

« Nous n'avons pas beaucoup plus loin à aller », répondit-elle, étudiant l'horizon devant. « Tu vois cette fourche? » demanda-t-elle, pointant. « Là où le fleuve se divise, voilà où nous descendons. À partir de là, nous sommes de retour sur la terre ferme, à pied. »

Kyra vit la fourche au loin et fut soulagée que la fin de ce voyage sur l'eau s'approchât; elle en avait plus qu'assez de cette rivière et était impatiente de revenir sur la terre ferme.

Elle prit une profonde inspiration pour la première fois. Elle jeta un regard par-dessus son épaule et vit les chutes d'eau, maintenant loin derrière, et elle pouvait à peine croire qu'ils avaient tous survécu. Elle se rendit compte de la chance qu'ils avaient d'être en vie et en un seul morceau. Elle regarda de nouveau à l'avant et se demanda quels autres périls étaient en réserve pour eux.

Ils continuèrent en aval comme les heures passaient, Kyra regardant le paysage changeant avec crainte. Les arbres scintillaient de toutes les nuances de blanc, comme ils traversaient le Whitewood, des feuilles blanches tombant partout, prêtant à l'endroit une ambiance magique. Kyra regardait tout cela, grelottante, ses vêtements mouillés par les embruns et finalement Dierdre pointa le doigt.

« Là-bas », dit-elle. « Tu vois ces deux rochers? Ils marquent la route d'Ur. Nous devons débarquer ici. »

Kyra et Dierdre firent de leur mieux pour diriger la bûche vers le rivage, battant des mains et des pieds dans l'eau. Mais malgré leurs efforts, rien ne fonctionnait. Cette grosse bûche têtue refusait d'être dirigée.

« Nous allons devoir sauter! » dit Kyra, se rendant compte qu'ils étaient sur le point de prendre la mauvaise fourche en aval.

Ils se mirent debout et Léo aboya en direction de l'eau, clairement réticent.

« Ça va, Léo », le rassura Kyra. « Reste à mes côtés et nous allons nager jusqu'au rivage ensemble. »

Kyra leva les yeux et vit devant elle les rapides bifurquer, prendre de la vitesse, et aussi réticente qu'elle était de retourner dans l'eau, elle savait que c'était maintenant ou jamais. Elle et Dierdre échangèrent un regard et en même temps elles sautèrent dans la rivière rugissante, Kyra saisissant Léo comme elle le faisait.

Kyra se trouva submergée, encore une fois gelée, sa peau percée par un millier de petites aiguilles comme elle nageait vers la rive. Alors que les courants les portaient en aval, ils nagèrent, luttant contre le courant pour atteindre la rive de la rivière. L'eau ralentit et devint moins profonde et enfin, Kyra fut étonnée de se trouver sur le lit de la rivière, puis rampant sur ses mains et ses genoux, comme elle émergeait des eaux et sur le sable.

Kyra s'effondra sur le sable, Dierdre et Léo à côté d'elle, mouillée, épuisée, du sable dans le visage et les cheveux — et ne s'en souciait plus. Elle respirait fort, crachant de l'eau. Elle resta là, immobile pendant plusieurs minutes, ses bras tremblant de l'effort. Elle voulait dormir pendant un million d'années. Est-ce que la quête ne finirait jamais? se demanda-t-elle.

Kyra ne savait pas combien de temps avait passé quand elle sentit une main sous son bras, l'aidant sur ses pieds. Elle leva les yeux pour voir Dierdre debout devant elle, souriant.

« Tu m'as sauvé la vie — encore », déclara Dierdre.

Kyra se leva et sourit en retour, époussetant le sable et sentant la lassitude dans ses os.

« Eh bien, je suppose que si une chute d'eau ne peut pas nous tuer, rien ne peut », répondit-elle.

Kyra brossa la boue et le sable de son corps et de Léo, aussi, comme il s'approchait et léchait sa paume. Ils se retournèrent tous les trois et firent face au bois blanc devant eux, une longue étendue de vieux arbres blancs chatoyants dans le soleil de l'après-midi.

« À travers ces arbres est la route d'Ur », fit remarquer Dierdre.

« À quelle distance crois-tu qu'Ur est à pied? » demanda Kyra.

Dierdre haussa les épaules.

« À quelques jours de plus. »

Kyra étudia les bois s'assombrissant, sans abri disponible, entendit les bruits d'animaux étranges appelant et elle chercha partout, rempli de tristesse, Andor, espérant sans espoir qu'il avait d'une manière ou d'une autre survécu.

Mais il était introuvable, bien sûr. Ils étaient seuls, absolument seuls, les trois d'entre eux, sans vivres, sans cheval, sans rien, mais les armes encore attachées au dos de Kyra.

Kyra savait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Elle fit le premier pas dans le bois, rejointe par ses amis, recommençant la longue et solitaire marche vers la Tour de Ur.

*

Kyra, Dierdre, et Léo marchaient à travers Whitewood, les feuilles craquant sous leurs pieds tandis que les arbres blancs se balançaient tout autour d'eux, ils marchèrent tranquillement pendant des heures alors qu'ils se dirigeaient vers l'ouest, dans le soleil couchant. Kyra se demandait si elle n'atteindrait jamais Ur. Elle était soulagée, au moins, d'être de ce côté de la rivière Tanis, et elle commençait à se permettre un sentiment d'optimisme. Elle sentit son cœur battre plus vite quand elle réalisa qu'Ur n'était pas si loin maintenant. Avec aucunes autres rencontres inattendues, elle pouvait l'atteindre en quelques jours. Ils avaient même de la nourriture maintenant, grâce à Léo, qui bondissait derrière elles heureux, tenant trois lapins morts dans sa bouche qu'il avait tués le long du chemin. Désintéressé, il ne les avait

pas les manger, attendant qu'ils puissent tous les partager.

Kyra pensait à son père comme ils marchaient, se demandait où il était maintenant, s'il gagnait ses batailles — ou, si elle n'osait pas imaginer, s'il était déjà mort. Elle pensa à Aidan, même à ses frères imprudents qui l'agaçaient. Elle se demandait si Volis serait même toujours là pour y retourner, ou si les Pandésiens l'avaient détruit. Elle savait que c'était seulement une question de temps avant que les grandes armées de Pandesia apprissent ce qu'ils avaient fait, avant que ces mêmes armées partissent à sa recherche. Elle savait que c'était une course contre le temps jusqu'à ce qu'elle atteigne la sécurité d'Ur.

Pourquoi? se demandait-elle. Pourquoi était-elle nécessaire à Ur? Qui était son oncle? Qui était sa mère? Quels pouvoirs avait-elle qui pouvaient aider son père? Et pourquoi tout cela avait-il été gardé secret? Est-ce que les prophéties étaient vraies? Deviendrait-elle vraiment un puissant guerrier comme son père?

Il y eut un bruissement de branches, la sortant de sa rêverie, et Kyra sentit soudainement le bras de Dierdre contre sa poitrine, l'arrêtant. Ils se tinrent tous les trois à la lisière du bois, et Kyra leva les yeux et fut surprise de voir une route devant eux, qui serpentait à travers la forêt. Elle fut encore plus surprise, comme elle étudiait la large route forestière largement fréquentée, d'entendre quelqu'un approcher. Il y eut un grand bruit suivi par le grincement de roues en bois. C'était, elle réalisa, un chariot.

Le cœur de Kyra battit plus vite comme elle vit, sortant du virage et venant dans leur direction, un grand chariot avec le bleu et le jaune de Pandesia sur son côté. La voiture approchait, les chevaux trottant, et comme ils les passaient, Kyra leva les yeux dans la voiture et vit, derrière les barreaux, les visages de plusieurs jeunes filles, la terreur dans leurs yeux. Elles avaient l'air d'avoir à peu près son âge.

Kyra sentit une pointe d'indignation.

« Ils les amènent », remarqua-t-elle. « Ils les amènent à leur Seigneur gouverneurs. »

Kyra regarda le chariot passer rapidement devant eux, rapidement suivi par un autre chariot, rempli de soldats pandésiens armés et à l'affût. Les chevaux se déplaçaient au grand trot, laissant un nuage de poussière alors qu'ils tournaient un virage et disparaissaient aussi vite qu'ils étaient venus.

Kyra et Dierdre échangèrent un regard, et Kyra pouvait voir l'indignation partagée dans les yeux de son amie.

« Je sais ce que tu penses », déclara Dierdre. « Mais si nous les suivons, nous ne pouvons rien faire. Tu te rends compte à quel point nous sommes surpassées en nombre, n'est-ce pas? »

À côté d'elles, Léo gronda.

Kyra savait bien; elle savait aussi dans son cœur que, quelles que soient les chances, quel que soit le risque, elle ne pouvait pas laisser ce chariot aller. Cela la hanterait pour le reste de sa vie. Une injustice avait croisé son chemin,

et elle ne pouvait pas choisir de l'oublier.

« Qui serais-je », demanda Kyra, « si je détournais mes yeux? »

Kyra regarda son amie et elle pouvait voir la peur dans ses yeux, mais aussi l'inspiration et enfin, la volonté commune. Elle hocha la tête, et elle savait que son amie était avec elle.

Kyra resserra son emprise sur son bâton, et avant qu'elle le sût, avant qu'elle n'y pensât même, elle courait, surgissant des arbres, rejointe par Dierdre et Léo, tous trois courant dans la direction opposée à Ur, loin de leur quête — et vers la justice.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Alec se mit à genoux sur le sol, ne se sentant pas la boue sur ses mains, la brise fraîche sur son visage, — ne sentant pas même son propre corps — à genoux là, engourdi, il se pencha sur la tombe de son frère. Il pleurait et pleurait à côté des monticules de terre, les mains à vif d'avoir creusé toute la nuit, d'avoir enterré son frère lui-même.

Alec ne ressentait rien maintenant; il ne sentait rien, mais un vide brut, à genoux là, devant sa famille, tous vivants il y avait quelques jours, maintenant tous morts. C'était surréaliste. Là, devant lui, était le frère pour lequel il s'était sacrifié, pour lequel il avait été envoyé volontairement aux Flames. Mais Alec ne se sentait pas comme un héros; au contraire, il était submergé par la culpabilité. Il ne pouvait pas empêcher de penser que tout cela était de sa faute.

Pandesia avait balayé son village pour une seule raison: la vengeance. Alec les avait couverts de honte quand il s'était échappé des Flammes, et ils étaient venus ici pour envoyer un message à tous ceux qui osaient les défier. S'il ne s'était jamais échappé, réalisa Alec, sa famille serait en vie aujourd'hui; ironiquement, il avait voulu sacrifier sa vie pour son frère, mais avait fini par le tuer à la place. Il ne voulait rien de plus que d'être là avec eux, sous la terre, mort et enterré avec la famille qu'il aimait.

Alec sentit une main forte sur son épaule et il leva les yeux pour voir Marco debout à côté de lui, rassurant, le regardant avec un visage rempli de tristesse et de compassion. C'était aussi un visage de force, un visage lui demandant silencieusement de continuer.

« Mon ami », dit finalement Marco, sa voix hésitante et profonde: « Je comprends ta douleur — non, en vérité, je ne peux pas la comprendre. Je n'ai jamais vécu une perte comme la tienne. Mais je sais ce que c'est de ne rien avoir. De se sentir comme rien. De voir ce que tu aimes t'être enlevé. »

Marco soupira.

« Mais je sais aussi que la vie continue, que nous le voulions ou non. C'est le cours d'une rivière qui ne peut pas être arrêtée. Tu ne peux pas rester agenouiller ici pour toujours; tu ne peux pas t'effondrer et mourir. Tu dois continuer. La vie *exige* que tu continues. »

Alec essuya ses larmes, gêné de pleurer devant son ami comme il devenait lentement conscient de sa présence.

« Je ne vois pas comment je peux », déclara Alec.

« Pour vouloir continuer à vivre, tu dois avoir une raison, un but », déclara Marco. « Une volonté. Ne peux-tu penser à une raison? À un but? Une raison de vivre? »

Alec essaya de penser, son esprit flou, allant dans tous les sens. Il essaya de se concentrer, mais il trouvait difficile de se concentrer sur une seule

pensée.

Alec fixa la terre, rendue rouge par le lever du soleil, et il vit sa vie défiler devant lui. Il était submergé par les souvenirs de lui et Ashton jouant ensemble quand ils étaient enfants; battant l'acier dans la forge de son père; de la cuisine de sa mère; de moments heureux dans ce village où il semblait qu'ils vivraient tous pour toujours. La vie était parfaite, semblait-il, et le serait toujours — avant que Pandesia les envahisse.

Comme il avait cette dernière pensée, lentement, quelque chose commença à se cristalliser dans son esprit. Alec se rappela lentement derniers mots d'Ashton. Il se rappela le regard dans les yeux de son frère, la sensation de sa main serrant son poignet.

Venge-moi.

C'étaient plus que des mots. C'étaient une commande. Une condamnation à vie. Le regard de son frère, à ce moment, la férocité dans ses yeux, une férocité qu'il n'avait jamais vue dans sa vie, hantait toujours Alec. Ce n'était pas du tout comme son frère d'approuver la violence, de cautionner la vengeance. Pourtant, dans ses derniers moments, c'est ce qu'il voulait, plus qu'Alec n'avait jamais vu quelqu'un vouloir quelque chose.

Comme ses paroles résonnaient dans l'esprit d'Alec encore et encore, comme un tintement de cloche, Alec commença à les entendre, comme un mantra, se levant dans son esprit. Ils allumèrent un feu qui commença à courir dans ses veines comme Alec se retournait et regarda vers son village, et plus loin, vers l'horizon. Vers Pandesia.

Ces mots le remirent sur ses pieds.

Alec regarda au loin, les yeux rougis par les larmes, et lentement, sa tristesse fit place à une vague de colère, comme sa mâchoire se serrait. Cela faisait du bien se tenir debout: de permettre à la chaleur de la colère de battre en son sein de lui, jusqu'à ce qu'elle coule dans ses doigts mêmes. Il était motivé de la colère. Un désir de tuer. Un besoin de vengeance.

Alec se retourna et regarda Marco, et il sentit ses muscles saillir, des muscles qu'il avait développés durant des années à frapper l'enclume, et il savait qu'il lui restait effectivement quelque chose à offrir ce monde. Il avait une force, une connaissance des armes — et le désir de les utiliser tous les deux.

« J'ai une raison », répondit finalement Alec. « Il me reste une chose pour laquelle vivre. »

Marco le fixa d'un air interrogateur.

« La mort », poursuivit Alec. « Je dois trouver les Pandésiens qui ont tué ma famille, et leur donner la même mort qu'ils ont donné à ma famille. »

En prononçant ces mots, Alec sentit sa propre conviction, et cela faisait du bien. C'était comme s'il parlait à l'extérieur de lui-même.

Marco hocha la tête, semblant satisfait.

« Voilà une raison en effet », répondit-il, « une raison de vivre aussi bonne que celle que la plupart des gens ont. Meilleure effet que la mienne. Tu

as une cause maintenant, mon ami. C'est plus que la plupart des gens ont dans la vie. Considère cela comme un cadeau. »

Marco serra son épaule de la main.

« Tu n'es pas seul », dit-il. "Il existe d'autres, aussi, qui ont soif de vengeance. D'autres qui veulent se débarrasser du joug de Pandesia. J'en ai entendu parler. Ce sont mes amis. Ils viennent de ma ville: la ville d'Ur. »

Marco lui lança un regard entendu.

« Si vous voulez la vengeance contre une vaste armée, tu auras besoin d'aide », continua Marco. « Je veux cette vengeance, aussi, et ces hommes peuvent nous aider. »

Alec sentait une résolution monter en lui.

« Les Pandésiens sont partout », déclara Marco. « Reste ici et nous serons capturés, renvoyé aux Flammes. Nous devons nous rendre à Ur, et rapidement. »

Comme son ami prononçait ces paroles, elles résonnaient en lui. Alec était prêt, prêt pour le premier jour du reste de sa vie: une vie de vengeance. Faire pour son frère ce qu'Ashton ne pouvait pas faire pour lui-même.

« Je suis prêt », répondit Alec.

Ils se retournèrent et commencèrent à marcher, repassant à travers son village. Ils ont commencé la longue randonnée dans les plaines, vers le sud et à l'ouest, le dos au soleil levant, sur leur chemin de la mort, de la vengeance, et pour la ville d'Ur.

CHAPITRE VINGT-SIX

Kyra courut le long du le chemin forestier, Dierdre et Léo à côté d'elle, l'adrénaline courant dans ses veines comme elle courait après le chariot pandésien. Il tourna et disparut à la vue, et elle augmenta sa vitesse, les poumons en feu, déterminée à ne pas le perdre. Il y avait des filles piégées là, des filles comme elle, ses filles étant expédiées vers une vie terrible, comme elle l'avait presque été. Peu importait le coût, elle ne pouvait pas s'asseoir et permettre cela.

Elle prit le virage et Kyra et fut ravie de repérer les chariots, ralentis par un tronçon boueux de la route et elle augmenta son rythme. Comme elle s'approchait d'eux, la réalité de ce qu'elle faisait la frappa, à quel point cela était téméraire; elle savait qu'ils ne pouvaient pas tuer tous ces soldats professionnels, et qu'ils seraient probablement capturés ou tués par eux. Pourtant, la chose la plus étrange lui arriva. Pour une raison quelconque, Kyra sentit sa peur dissoudre. À la place, elle sentit une poussée d'adrénaline, sentit un grand sentiment d'avoir un but, et elle ne pensa pas à elle-même, mais seulement à ces jeunes filles. Elle imagina la bataille à venir et elle se sentit à l'aise que, peu importe ce qui arrivait, même si elle devait mourir ici ce jour-là, sa cause était vraie.

Kyra jeta un regard vers Dierdre, courant à côté d'elle, et elle pouvait voir la peur dans le visage de son amie. Dierdre ne semblait pas savoir quoi faire.

« Dirige-toi vers la lisière du bois et va autour, derrière eux », lui ordonna Kyra. « À mon signal, attaque-les par derrière. »

« Attaquer avec quoi? » répliqua Dierdre, sa voix remplie de peur.

Kyra réalisa que son amie était sans armes, et elle étudia les soldats à l'arrière de la voiture, et distingua ceux avec de grandes lances, chevauchant près de la lisière du bois, et elle en vint à une décision.

« Nous allons utiliser leurs armes contre eux », dit-elle. « À mon signal, tu déverrouilles les chariots et libères les filles. Je vais viser les hommes avec les lances, et quand ils tombent, tu en prends une pour toi-même. Allons-y! »

Dierdre se dirigea vers la lisière des bois, laissant Kyra et Léo seuls sur la route. Kyra, à une vingtaine de yards de distance, était assez proche maintenant pour que les soldats soit à portée de ses flèches et elle s'arrêta sur le chemin boueux, visa et relâcha sa première flèche, visant un soldat particulièrement imposant sur le dernier chariot, qui semblait être leur chef. Il était assis en haut sur le chariot, fouettant les chevaux, et Kyra savait que si elle pouvait le descendre, le chariot perdrait le contrôle, et tout deviendrait chaos. Elle visa haut, tenant compte du vent, et visa son dos.

Kyra relâcha la flèche, sentit toute la tension laisser son corps, et elle regarda retenant son souffle tandis que la flèche fatale naviguait à travers l'air, en sifflant. Elle retint son souffle, comme elle le faisait toujours, priant pour ne

pas avoir manqué.

La flèche frappa sa cible, et elle sentit un flot de soulagement quand elle vit que son tir était parfait. Le soldat cria, s'affaissa et dégringola, le chariot virant immédiatement, sans direction, jusqu'à ce qu'il percute un arbre envoyant de plusieurs soldats dans la boue.

Avant que les soldats médusés puissent se regrouper, Kyra tira à nouveau, visant cette fois l'autre conducteur de chariot. La flèche l'atteint à l'arrière de son épaule, l'envoyant valdinguer en bas du chariot et ce dernier, rempli de filles, chavirer sur le côté. Vint les cris des filles, mêlés avec les cris de deux soldats pandésiens écrasés par le poids du chariot. Kyra espérait qu'elle n'avait pas blessé les captives.

Kyra sentit un frisson de satisfaction: deux tirs, et les deux chariots étaient arrêtés, et quatre hommes pandésiens avaient été maîtrisés. Elle évalua rapidement la situation et réalisa que cela laissait dix soldats avec lesquels il fallait compter.

Les soldats restants commençaient à reprendre leur esprit, regardant dans tous les sens, se demandant clairement qui les attaquait. L'un d'eux regarda en arrière et remarqua Kyra, et il se retourna et cria aux autres.

Comme ils se tournaient vers elle, elle en fit tomber deux de plus.

Il en restait huit. Les soldats restants, désormais conscients de sa présence, levèrent leurs boucliers et s'accroupirent tandis que Kyra continuait à tirer. Ces hommes étaient des professionnels, cependant, et elle était incapable de trouver un endroit pour un tir ouvert. Un soldat se leva, visa et lança sa lance — et elle fut surprise de sa vitesse et de sa force. La lance vola dans les airs et rata de peu sa tête; ce qui laissait le soldat exposé, et Kyra riposta immédiatement, et avant qu'il ne puisse se mettre à couvert, elle l'abattit, aussi.

Parmi les sept hommes restant, six d'entre eux laissa échapper un cri de guerre, tirèrent leurs épées, soulevèrent leurs boucliers, et la surprirent en la chargeant tous à la fois dans une attaque bien coordonnée. Un seul resta derrière, gardant le chariot verrouillé, celui qui était renversé et rempli de filles hurlantes.

?« Dierdre! » hurla Kyra en direction de la lisière des bois.

Dierdre, de l'autre côté de la clairière, émergea de la forêt et elle, à la surprise de Kyra, courut sans crainte vers le soldat montant la garde. Elle courut derrière lui, sauta sur son dos, enroula un morceau de ficelle autour de sa gorge et tira de toutes ses forces.

Le soldat eut le souffle coupé et se tordit, essayant de se libérer. Pourtant, Dierdre était déterminée, s'accrochant de toutes ses forces comme l'homme, deux fois sa taille, résistait et trébuchait. Il l'écrasa contre les barres de fer du chariot et Dierdre cria — mais tint bon.

Le soldat se jeta en arrière, atterrissant sur le sol, sur elle, et Dierdre cria, écrasée par son poids. Elle lâcha sa prise comme il se retournait et prenait le visage de la jeune fille, levant les pouces, Kyra vit avec horreur, pour lui

crever les yeux. Kyra vit, avec un serrement de cœur, que son ami était sur le point de mourir.

Soudain, il y eut un cri, et les filles dans le chariot, juste à côté de Dierdre, se précipitèrent vers l'avant et passèrent leurs bras à travers les barreaux, saisissant le soldat par les cheveux et le visage. Ils réussirent à le tirer en arrière, contre les barreaux, loin de Dierdre.

Dierdre, libérée, se mit sur ses pieds, saisit la lance du soldat qui était tombé de la boue, et plongea avec ses deux mains dans l'estomac du soldat, comme les filles le maintenaient en place.

Le soldat devint mou tomba la tête la première dans la boue, mort.

Kyra vit les six soldats la chargeant, à quelques mètres, et elle se concentra sur eux. Avec peu de temps pour réagir, elle leva son arc et tira, visant cette fois plus bas, sous leurs boucliers, leurs jambes exposées. Elle abattit un soldat de plus, lorsque sa flèche traversa son mollet.

Les cinq soldats qui restaient se rapprochaient, trop près maintenant pour qu'elle pût tirer à nouveau. Kyra laissa tomber son arc et attrapa à la place de son bâton dans son dos. Elle se tourna latéralement comme un soldat féroce levait son épée à deux mains et l'abattait vers sa tête, et pria pour que le bâton tînt le coup.

Kyra bloqua le coup, des étincelles s'envolant, ses deux mains tremblant sous la force, soulagée que son bâton soit en un seul morceau. Elle se retourna ensuite et utilisa son bâton pour donner un coup sec dans la mâchoire du soldat, lui brisant la mâchoire et le renversant dans la boue.

Les quatre soldats restants se rapprochaient. Comme l'un d'eux tenait son épée haute, elle tourbillonna et enfonça son bâton dans le plexus solaire, le faisant chavirer, puis dans le même mouvement leva son bâton et le frappa fort sur le côté de la tête, l'envoyant au sol.

Kyra esqua comme un soldat balançait son épée vers sa tête, puis se retourna et lui envoya un coup sec avec son bâton dans les reins, lui faisant lâcher son épée et s'effondrer.

Un autre soldat s'approcha, et Kyra s'accroupit, puis lui administra un uppercut, le bâton connectant sous son menton et envoyant sa tête vers l'arrière, le faisant tomber sur son dos.

Sur les deux hommes restant, l'un sabra dans sa direction et elle souleva son bâton et bloqua le coup. Il était plus rapide et plus fort que les autres, et comme il frappait encore et encore, elle bloquait, faisant tourbillonner son bâton, projetant des étincelles comme il la repoussait dans la boue. Elle ne pouvait pas trouver une ouverture.

Comme Kyra perdait la force, dominée par ce soldat, elle sentait qu'elle allait perdre. Enfin, comme elle trébuchait en arrière, elle réalisa quelque chose, alors que les paroles de son père à l'une de leurs séances d'entraînement sans fin résonnaient dans sa tête: *ne te bat jamais selon les termes d'un autre homme.*

Kyra réalisa qu'elle se battait selon la force de cet homme, et non pas à la

sienne. Au lieu d'essayer de se battre coup pour coup avec lui, cette fois, comme il se préparait à la frapper, elle n'essaya plus de résister. Au lieu de cela, elle esquiva et sortit de son chemin.

Cela le prit au dépourvu et il trébucha dans la boue — et comme il la dépassait, Kyra se retourna et le frappa fort au visage avec son bâton, le renversant, la tête la première dans la boue. Il essaya de se lever et elle fit descendre son bâton sur son dos, l'assommant.

Kyra se tint là, respirant difficilement, faisant le point des corps autour d'elle, couchés dans la boue, et comme elle se tenait là, examinant la scène, elle laissa momentanément baisser sa garde et oublia le dernier soldat. Kyra remarqua, trop tard, un mouvement du coin de l'œil et elle regarda avec horreur comme il levait son épée et se préparait à l'abattre sur la nuque de Kyra. Elle avait été négligente, et maintenant il n'y avait pas de temps pour réagir.

Un grondement déchira l'air comme Léo bondissait en l'air et atterrissait sur la poitrine du soldat, enfonçant ses crocs dans sa gorge juste avant qu'il puisse tuer Kyra. L'homme hurla comme Léo le clouait au sol et la déchirait.

Kyra se tint là, réalisant combien elle devait la vie Léo, et si reconnaissante qu'il se trouva à ses côtés.

Kyra entendit une commotion et regarda de l'autre côté de la clairière et vit Dierdre frapper les chaînes du chariot avec l'épée du soldat. Elles éclatèrent dans une pluie d'étincelles et une douzaine de filles en sortirent dans une bousculade, ravies d'être libres. Dierdre taillada ensuite les chaînes sur le deuxième chariot et plus de filles en sortirent. Certaines d'entre elles envoyèrent des coups de pied aux soldats sans vie, de passant leur colère sur eux, tandis que d'autres pleuraient et s'embrassaient. La vue de la liberté de ces filles convainquit Kyra de ce qui venait de ce passer en valait la peine. Elle savait qu'elle avait fait la bonne chose. Elle pouvait à peine croire qu'elle avait survécu, avait vaincu tous ces hommes.

Kyra rejoignit Dierdre comme elle étreignait les filles, toutes courant vers elles, les yeux remplis de larmes et de gratitude. Elle vit le traumatisme dans leurs yeux, et elle le comprenait trop bien.

« Merci », s'exclamait avec effusion une fille après l'autre.

« Je ne sais pas comment je vous redevrai! »

« Vous l'avez déjà », répondit Dierdre et Kyra pouvait voir à quel point cela était cathartique pour elle.

« Où allez-vous aller maintenant? » demanda Kyra, se rendant compte qu'ils étaient tous encore ici, au milieu de nulle part. « C'est dangereux pour vous ici. »

Les jeunes filles se regardèrent les unes les autres, tous clairement perplexes.

« Nos maisons sont loin d'ici », dit l'une d'elles.

« Et si nous y retournons, nos familles peuvent nous renvoyer. »

Dierdre s'avança.

« Vous viendrez avec moi », dit-elle fièrement, déterminée. « Je vais à la ville d'Ur. Vous y trouverez un havre. Ma famille va vous accueillir. *Je* vais vous accueillir. »

Comme Dierdre prononçait ces paroles, Kyra pouvait voir une nouvelle vie commencer à fleurir en Dierdre, une vie avec un but, une d'intrépidité, comme si l'ancienne Dierdre avait à nouveau une raison de vivre. Les filles, aussi, se déridèrent à l'idée.

« Très bien », dit Kyra. Nous allons chevaucher ensemble. L'union fait la force. Allons-y! »

Kyra s'approcha d'un soldat mort et lui arracha une épée et la tendit à l'une des filles, et une à la fois, les autres filles firent de même, cherchant le champ de bataille pour des armes.

Kyra sectionna les cordes des chevaux pandésiens attachés aux voitures et en monta un, ravie d'avoir à nouveau un moyen de transport. Les autres filles se précipitèrent, montant chacune un cheval; il y avait tellement de filles qu'elles devaient monter deux ou trois par un cheval, et pourtant, entassées comme elles l'étaient, elles se retrouvèrent toutes à cheval, armées et prêtes à y aller.

Kyra frappa son nouveau cheval du talon et les autres se joignirent à elle, galopant sur la route, enfin, d'Ur. Le vent dans les cheveux, un cheval sous elle, ses compagnes à côté d'elle, Kyra enfin savait que la dernière ligne droite était devant elle, et rien au monde ne l'arrêterait maintenant.

La Tour de Ur était son prochain arrêt.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Duncan baissa la tête devant vent comme il escaladait la montagne escarpée de Kos, le vent fouettant son visage avec une neige battante, se demandant si les conditions pouvaient empirer. Le ciel, tellement clair, il y avait quelques heures, avait tourné à un gris sombre colérique, la neige et le vent les refoulant, cette montagne aussi imprévisible qu'elle était célèbre pour l'être. Ils escaladaient depuis des heures, mais maintenant l'élévation était rapidement devenue plus raide.

Duncan, escaladant à côté de Seavig, Anvin et Arthfael, regarda par-dessus son épaule pour jeter un œil sur ses hommes. Ils montaient tous la tête baissée, côté à côté en rangées de deux hommes sur le sentier étroit, chacun d'eux suivant le chemin serpentant vers le haut de la montagne comme une longue ligne de fourmis. Le vent et la neige avaient empiré assez pour que Duncan ne puisse plus voir tous ses hommes, et il se sentait un pincement d'anxiété. Il était anxieux pour chacun d'eux, et une partie de lui estimait que cette escalade était de la folie, tous marchant vers le haut d'une montagne de glace et de neige. Il y avait une raison pour laquelle les Pandésiens n'avaient jamais essayé de l'escalader et de prendre Kos: c'était de la folie.

Duncan escalada une étroite bande de rocs et comme il en sortait, il leva les yeux et son estomac tomba : la piste disparaissait dans un mur de glace. À partir de maintenant, c'était une escalade verticale. Lui et ses hommes auraient à passer de la marche à l'escalade de glace avec un pic. Et ils étaient encore à peine à mi-hauteur de la montagne.

« Pouvons-nous grimper cela? » demanda Anvin, la peur dans sa voix.

Duncan leva la tête, plissa les yeux dans le vent, et comme il a fait le point, il pensa détecter un mouvement. Il y eut un bruit de craquement fort, et tout à coup, une énorme stalactite de glace, peut-être vingt pieds de long, commença à se détacher. Son cœur s'arrêta comme celui-ci se libérait et tombait directement dans leur direction, comme un coup de foudre venu du ciel.

« BOUGEZ! » hurla Duncan.

Duncan poussa ses hommes hors du danger puis sauta, roulant plusieurs pieds en bas de la montagne comme un énorme fracas se faisait entendre derrière eux. Il se retourna pour voir la stalactite, comme une épée géante, planté dans la terre et se brisant en morceaux. Des fragments volèrent partout et il couvrit sa tête avec ses mains, les faisant dévier, les éclats l'égratignant douloureusement.

La stalactite dégringola ensuite la falaise, en direction de ses hommes, et Duncan regarda par-dessus son épaule avec effroi tandis que ses hommes sautaient à gauche et à droite pour sortir de son chemin. Plus d'un homme glissa vers sa mort, tandis qu'un soldat, il vit, était empalé, ses cris remplissant

l'air comme il était écrasé.

Duncan gisait sur le sol, secoué, et regarda Seavig, qui échangea un regard avec lui. C'était un regard d'effroi.

Duncan se retourna et regarda vers la falaise, et il remarqua des centaines d'autres stalactite, tout perchés, instables, le long du bord, tous avec leurs pointes dirigées vers le bas, vers eux. Il commençait finalement à comprendre à quel point cette ascension était traîtresse.

« Ça ne sert à rien d'attendre ici », déclara Seavig. "Soit nous montons maintenant, ou nous attendons que plus de ces choses tombent et nous trouvent. »

Duncan savait qu'il avait raison, et il se remit sur ses pieds. Il se tourna et descendit le long de la montagne et fit le bilan des morts et des blessés. Il se mit à genoux à côté d'un soldat, un garçon à peine plus âgé que les siens, et tendit la main et lui ferma les paupières, une douleur dans son cœur.

« Couvrez-le », ordonna Duncan à ses hommes.

Ils se précipitèrent vers l'avant et firent ce que Duncan demandait et celui-ci continua vers les blessés, s'agenouillant à côté d'un jeune soldat dont les côtes avaient été percées par la stalactite. Il serra son épaule.

« Je suis désolé, Sir », dit le garçon. « Je ne peux pas me rendre au sommet de la montagne. Pas comme ça. » Il prit une respiration difficile. « Laissez-moi ici. Continuez sans moi. »

Duncan secoua la tête.

« Ce n'est pas qui je suis », répondit-il, sachant que, s'il le laissait là, le garçon allait mourir ici. Il en vint à une décision rapide. « Je te porterai moi-même. »

Les yeux du garçon s'écarquillèrent de surprise.

« Vous n'y arriverez jamais. »

« Nous verrons bien », répondit Duncan.

Duncan s'accroupit, mit le soldat sur son épaule comme il gémissait, puis retourna à travers les rangs de ses hommes, qui le regardant tous avec émerveillement et respect.

Seavig le fixait comme il regagnait sa place à l'avant, comme s'il se demandait comment Duncan pouvait tenter cela.

« Comme tu le dis », dit Duncan, « nous n'avons pas de temps à perdre. »

Duncan continua à avancer, directement pour le mur roc, le soldat gémissant sur son épaule. Comme il atteignait la glace, il fit signe à ses hommes, qui s'avancèrent.

« Attachez-le sur mon dos », déclara Duncan. « Serrez bien les cordes. C'est une longue escalade, et je ne prévois pas que l'un de nous mourra. »

Duncan savait que cela rendrait une ascension difficile encore plus difficile, mais il savait aussi qu'il trouverait un moyen. Il avait survécu à bien pire dans sa vie, et il préférerait mourir lui-même plutôt que de laisser un de ses hommes derrière.

Duncan mit ses chaussures d'escalade, sentant les pointes sous ses pieds,

attrapa ses pics à glace, jeta son bras et frappa le mur de glace. Le pic s'y casa au mur sans accroc et il Duncan se hissa et enfonça son pied dans la glace dessous, qui se casa également. Il fit un autre pas, puis enfonça le pic à glace, et il monta un pas à la fois, surpris de l'effort qu'il lui fallait déployer comme il montait et priant pour que ses outils tinssent le coup. Il mettait, il réalisa, sa propre vie à la merci du savoir-faire de l'artisan qui les avait construits.

Tout autour de lui ses hommes faisaient de même, et l'air fut soudainement rempli du son d'un millier de petits pics érodant la glace, se faisant entendre par-dessus le hurlement du vent. Comme une armée de chèvres de montagne, ils montèrent lentement le mur de glace ensemble. Chaque pas était un difficile pour Duncan, en particulier avec le soldat blessé sur son dos, mais il ne considéra jamais retourner. Abandonner n'était pas une option.

Duncan grimpa et grimpa, les bras tremblant sous l'effort, le vent et la neige l'aveuglant parfois. Comme il respirait plus en plus difficilement, essayant de ne pas regarder et voir le chemin qui restait à parcourir, il fut soulagé de voir, après une cinquantaine de pieds, un plateau devant lui.

Duncan s'y hissa et s'effondra momentanément, la respiration difficile, reposant ses bras et ses épaules tremblants.

« Sir, laissez-moi ici », implora le soldat, gémissant sur son dos. « C'est trop pour vous. »

Mais Duncan secoua simplement la tête et se remit à genoux, rejoint par d'autres tout autour de lui comme ils atteignaient le plateau. Il leva les yeux et fut reconnaissant de voir que la face de la montagne ne montait pas aussi raide, que son inclinaison n'était pas aussi sévère. Duncan enfonça son pic et ses chaussures à nouveau et continua, faisant un pas à la fois, essayant de ne pas penser au voyage à venir.

Duncan se demandait comment les hommes de Kos descendaient jamais de cette montagne. Il avait combattu à côté d'eux plus d'une fois, mais il ne les avait jamais vus ici, dans leur élément, dans ces montagnes. Ils étaient vraiment une race différente d'hommes, réalisa-t-il, vivant au milieu de telles hauteurs, des vents et de la neige.

Ils escaladèrent pour ce qui semblait être des heures, Duncan regardant vers le sommet de temps à autres, le pic semblant être toujours plus loin et plus loin, toujours hors de portée. Comme ils continuaient, un nuage dérivait et les engloutit et avant longtemps, ils se retrouvèrent complètement entourés d'un voile blanc.

Duncan continua à grimper, sachant que c'était fou, mais que maintenant ils n'avaient pas le choix. Il espérait seulement pour la sécurité de ses hommes dessous, et dès qu'un autre vent souffla le nuage, il regarda vers le bas, jetant un coup d'œil à ses hommes. Là, ils étaient toujours là, escaladant derrière lui, lentement mais sûrement faisant leur chemin le long de la montagne. Il eut un aperçu de la vue magnifique, de tout Escalon s'étendant en-dessous, entre les pics majestueux couverts de blanc. Il se sentait comme un roi ici, au sommet

du monde, capable de voir l'ensemble du pays d'un bout à l'autre. Escalon était un beau pays, avec ses collines, ses vastes plaines parsemées de lacs, entrecoupées de rivières et cascades. C'était une terre de générosité et de bonté, une qui leur avait été volé depuis que les Pandésiens étaient arrivés. Duncan savait qu'il devait trouver un moyen de la récupérer.

Duncan regarda de nouveau la face de la montagne, ses bras tremblant comme il enfonçait et retirait le pic. Cela semblait être le dernier tronçon de la glace devant lui, la paroi montant raide et lisse, avec peut-être une autre centaine de pieds à grimper. Duncan, épuisé, la redoutait, mais il devait le faire. Il pria juste pour que ses bras ne l'abandonnent pas.

Duncan grimpa plus haut, le vent soufflant plus fort, quand un autre nuage apparut, les enveloppant dans un voile blanc, puis disparaissait tout aussi rapidement. Il fit un pas avec des jambes tremblantes, puis fit une pause, laissant la sueur lui piquer les yeux, n'osant pas l'essuyer. Il leva les yeux et vit qu'il avait seulement fait quelques pieds, mais il avait l'impression que c'était des heures. Ces quelques pieds pouvaient aussi bien avoir été à quelques miles.

Duncan s'arrêta et écouta comme, par-dessus le bruit du vent et de la neige, se levait lentement un autre son, comme un couinement. Cela semblait devenir plus fort moment par moment. Il se figea, se demandant ce que cela pouvait être.

Duncan détecta un mouvement du coin de l'œil, et comme il se retournait, il fut horrifié de voir un essaim de créatures volantes directement vers lui, petites, presque translucides, ressemblant à une volée de chauves-souris. Les créatures ouvrirent leurs mâchoires et crièrent leur bruit horrible, révélant trois crocs de cristal. Elles volaient d'une drôle de façon, penchant d'un côté à l'autre, et des milliers d'entre elles descendirent tout à coup directement vers Duncan et ses hommes, vulnérables, perchés sur la falaise.

« Des chauves-souris des glaces ! » cria Seavig. « Mettez-vous à l'abri ! »

Duncan se baissa, tenant le pic d'une main et couvrant l'arrière de sa tête avec l'autre, et un moment plus tard, il était englouti. Ces créatures descendirent sur lui, hurlant dans ses oreilles, le griffant. Le soldat blessé sur son dos hurla de douleur.

Duncan regarda vers le bas de la montagne et fut soulagé de voir la plupart de ses hommes se mettant à l'abri sur le plateau, couchés sur le ventre, les mains sur leurs têtes. Mais Duncan et Seavig étaient trop hauts, loin devant le groupe, et ils ne pouvaient pas redescendre à temps. Duncan savait qu'il était seul ici, et qu'il aurait à se battre par lui-même.

Duncan riposta. Il saisit l'autre pic et le fit tourner autour de sa tête, les frappant, se balançant sauvagement. Des cris se firent entendre comme il tuait plus de quelques-unes de ces créatures qui tombaient tout autour de lui.

Pourtant, Duncan se rendit vite compte que ce n'était qu'une goutte dans l'océan; pour chacune qu'il tuait, dix de plus apparaissaient. Il recevait des égratignures et des morsures venant de tous les sens et la douleur déchirait son

corps, Duncan, de plus en plus faible, ne savait pas combien de temps il pourrait s'accrocher.

Une chauve-souris des glaces enfonça ses crocs profondément dans son épaule et Duncan hurla de douleur, perdant son équilibre alors qu'il tentait d'attraper la chauve-souris de sa main libre et de lui écraser sa tête. Il était de plus en plus étourdi, et, pris de vertige, se sentait sur le point de tomber. Soudainement, il savait qu'il allait mourir ici, dans cet endroit, à côté de ses frères. Il ne regrettait pas de mourir. Il regrettait seulement de mourir de cette façon, ici, si loin de la maison qu'il aimait. Mais la mort, il le savait, venir vous chercher quand bon il lui semblait, et elle était venu frapper, définitivement, pour lui.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Merk se réveilla avec à l'odeur de l'océan, avec la sensation d'une bruine venant de l'océan lui arrosant le visage, avec le son des vagues qui brisant, et il ouvrit les yeux lentement, désorienté, se demandant où il était. Il essaya de secouer les toiles d'araignée de son esprit, après une longue nuit remplie de rêves qu'il ne comprenait pas. Il avait rêvé de sauver la fille de la ferme en feu, les visages de sa famille le hantaient, le montrant du doigt, l'accusant, seulement pour les voir tous partir en flammes — et lui a avec eux. Son dernier rêve avait été d'escalade la tour, de monter en courant un escalier circulaire pour ce qui semblait être des heures, seulement pour atteindre le sommet et glisser et dévaler jusqu'au sol.

Merk ouvrit les yeux pour voir le soleil se lever sur la péninsule désolée et venteuses qui abritait la Tour de Ur et lentement, il se rappela où il était. La vaste Mer du chagrin s'étendait vers l'horizon, ses vagues roulant et se fracassant sur les hautes falaises qui encadraient Escalon haut au-dessus de la mer. Sentant une raideur dans son dos et son cou, Merk se redressa et regarda autour de lui, essayant de reprendre ses esprits. Il sentit le métal froid et dur contre son dos, et il se retourna et vit qu'il avait dormi toute la nuit contre: les portes d'argent d'Ur.

Tout lui revint d'un coup: après avoir été rejeté de la tour, Merk avait tourné autour, cherchant une autre façon d'y pénétrer, et il avait trouvé ces autres portes, de l'autre côté de la tour, identiques aux portes à l'avant, sauf qu'elles étaient faites d'argent. Celles-ci, aussi, étaient sculptées avec de l'écriture et des symboles qu'il ne pouvait pas lire. Il se souvenait d'avoir frappé ces portes la moitié de la nuit, refusant d'être chassé. Mais personne n'avait répondu à ses coups — et enfin, il s'était endormi.

Merk se mit sur ses pieds, ses genoux raides de la longue nuit, son corps endolori, et comme il regardait le soleil du matin, il sentit une nouvelle détermination. Il n'était pas un lâcheur. Il avait su qu'il ne serait pas facile d'entrer ici, après tout, les Guetteurs étaient une élite, une secte sacrée, célèbre pour chasser les gens. Il sentait, cependant, que cela faisait partie de leur rituel, leur façon d'éliminer ceux qui n'étaient pas censés être ici.

Merk regarda à nouveau la tour, grandiose, se levant vers le ciel, sa pierre ancienne si lisse, ses portes d'argent brillantes, teintées d'écarlate dans le soleil du matin, et il savait qu'il n'avait pas le choix, mais d'essayer de nouveau, aussi longtemps qu'il le faudrait.

Merk souleva son poignard et encore une fois frappa son manche sur la porte, martelant encore et encore et encore. Les coups créaient un écho dans l'air calme du matin, la tour sonnait creux. Il frappa et frappa jusqu'à ce que ses bras soient fatigués, tombant dans un rythme monotone. Les vibrations secouaient sa main, son poignet, ses bras et ses épaules jusqu'à ce qu'elles

soient engourdis. Il ne s'en souciait plus.

Comme il frappait, Merk réfléchit à sa rencontre précédente, réfléchit aux paroles de la créature qui avait ouvert la fente dans la porte: *Seul ceux qui en sont dignes peuvent entrer ici* avait l'homme dit. Que voulait-il dire? Qu'est-ce que cela signifiait d'être digne? Quelle était la réponse qu'ils espéraient? Quelle réponse ouvrirait ces portes?

L'énigme tournait dans son esprit, encore et encore, un écho à chaque coup. Merk était déterminé à répondre correctement la prochaine fois que la porte s'ouvrait — si jamais elle s'ouvrait à nouveau.

Après des heures à frapper, si longtemps qu'il ne pouvait plus penser correctement, tout à coup, à la surprise de Merk, une fente s'ouvrit dans la porte, comme elle l'avait fait à l'avant.

Merk s'arrêta, stupéfait, et il regarda, le cœur battant de voir les deux yeux jaunes apparaître à nouveau, réalisant qu'il avait une autre chance et déterminé à ne pas la perdre. Les yeux étaient remplis d'intensité comme ils le regardaient, l'évaluant silencieusement.

« S'il vous plaît », dit Merk, respirant lourdement. « Laissez-moi entrer. Permettez-moi de vous rejoindre. Je demande à ce que vous me laissiez entrer! »

Il y eut un long silence, si long que Merk commença à se demander si l'homme ne répondrait jamais.

Puis, finalement, il parla :

« Seuls ceux qui en sont dignes peuvent entrer ici. Êtes-vous digne? » demanda-t-il, sa voix profonde, ancienne.

Merk sentit une vague d'excitation.

« Je *suis* digne! » répliqua-t-il en toute confiance.

« Pourquoi? » demanda la voix. « Pourquoi êtes-vous digne? »

Merk chercha son cerveau, pensant, désespéré de dire la bonne chose.

« Je suis digne parce que je suis un guerrier intrépide. Parce que je suis loyal. Parce que je veux joindre vos rangs et aider votre cause. Je suis digne parce que je veux protéger la tour et protéger l'épée. Je suis digne parce que je suis un meilleur tueur que quiconque ici. Laissez-moi entrer et permettez-moi de vous le prouver. »

Les yeux le fixèrent un long moment et Merk se tint là, le cœur battant, certain qu'il avait répondu correctement et que l'homme le laisserait entrer.

Mais à sa grande surprise et déception, la fente se referma en un claquement aussi rapidement qu'elle s'était ouverte et il entendit des pas s'éloigner. Il ne pouvait pas y croire. Il était dévasté.

Merk fixa les portes d'argent, secoué. Cela ne pouvait pas être possible.

« Non! » s'exclama Merk plein d'angoisse. « Vous devez me laisser entrer! »

Merk frappa sur la porte, encore et encore, se demandant ce qu'il avait fait de mal.

Pourquoi était-il digne?

Merk réfléchit à ce qu'être digne signifiait. Qu'est-ce que cela signifiait vraiment d'être digne? Est-ce qu'il y avait vraiment quelqu'un qui en était digne? Qui pouvait même déterminer cela?

Merk, déchiré à l'intérieur, tourna le dos à la tour. Sans cet endroit, sans cette chance à un nouveau départ dans la vie, il ne pouvait pas imaginer une autre vie pour lui-même, un autre endroit où aller.

Merk marcha à travers le plateau, brûlant de frustration, jusqu'à ce qu'il atteigne le bord de la falaise. Il se tint là, regardant les grandes vagues se fracassant en dessous de lui et tout à coup, dans un excès de frustration, il lança son poignard, son bien le plus précieux, son seul moyen de frapper sur ces portes.

Il regarda comme il dégringolait la falaise, tombant des centaines de pieds dans la mer, disparaissant dans un grand fracas des vagues.

Il se pencha en arrière et hurla un cri d'agonie, de solitude. Il monta vers le ciel, repris par une mouette solitaire, et disparut dans la prochaine vague de fracas, comme se moquant de lui, comme pour lui faire savoir que, peu importe ce qu'il faisait, il ne serait jamais autorisé à entrer dans la Tour de Ur.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Kyra saisit la crinière de son cheval comme ils galopaient à travers Whitewood, le vent dans les cheveux, deux jeunes filles assises sur le cheval derrière elle, et Dierdre entourée par les filles qu'elle avait libérées et chevauchant toutes, Léo sur leurs talons. Kyra ressentit un grand sentiment de satisfaction en voyant tous leurs visages, tellement heureuses d'être libre, si heureuses d'être en vie. Elle les avait sauvées d'un avenir sombre, et que cela signifiait plus que tout pour elles.

Enfin, Kyra avait un cheval sous elle, la dernière ligne droite devant elle, et un sentiment d'optimisme, un sentiment que sa longue quête serait bientôt terminée et qu'elle allait réellement réussir. Elles chevauchaient ensemble, une force unifiée, chacune d'elles revigorée. Elles galopaient, comme elles l'avaient fait pendant des heures, et Kyra prit une profonde inspiration, rempli d'une vague d'excitation comme laissaient les feuilles chatoyantes de Whitewood pour les plaines ouvertes. Le ciel immense s'étendait devant elle et Kyra avait l'impression que le monde avait été dévoilé. Après tant de jours à être prise au piège dans les bois sombres, elle ressentait un sentiment de liberté et de joie de vivre comme jamais auparavant.

La campagne magnifique d'Ur ouverte devant elle, et c'était un endroit différent de tout ce qu'elle n'avait jamais vu. Il y avait de magnifiques collines, couvertes de fleurs orange et violette, cette partie d'Escalon beaucoup plus chaude que Volis. Le soleil d'après-midi brillait, éclairant tout d'une lumière écarlate, donnant l'impression que la terre avait été forgée par la main de Dieu.

Kyra lança son cheval et l'encouragea à aller plus vite, revigorée. Elles ne s'étaient pas arrêtées pendant des heures, aucune d'elles ne voulant une pause, toutes désireuses d'échapper à la forêt, d'échapper à leur sombre passé et de regarder vers l'avenir. Kyra monta et descendit des collines, respirant l'air d'Ur, se sentant comme si une toute nouvelle vie s'ouvrait devant elle.

Plus d'heures passèrent quand, enfin, elles arrivèrent au sommet d'une colline plus élevée que le reste et elles s'y arrêtaient. Elles s'arrêtaient au sommet d'un large plateau, sur lequel se tenait une haute poutre en bois avec des flèches pointant dans quatre directions. Kyra vit des sentiers clairement utilisés souvent menant de la colline dans toutes les directions, et elle savait qu'elles étaient parvenues à un carrefour.

Elle étudia l'horizon, tandis que Dierdre venait se mettre à côté d'elle.

« Cette route mène à Ur », pointa Dierdre. ?« Ma ville. »

Kyra suivit son regard et vit à l'horizon les contours d'une magnifique ville tentaculaire, ses clochers et ses dômes et ses parapets brillant sous le soleil; juste au-delà était la silhouette indistincte de ce qui semblait être la mer, la lumière s'y reflétant et illuminant la ville. À l'entrée de la ville, se

trouvait un temple, suivant la tradition de la plupart des villes de l'Ouest d'Escalon, avec un arc coupé en son centre pour permettre aux voyageurs d'y passer. Il était couronné par un clocher, plus haut que tout ce qu'elle n'avait jamais vu, et elle l'étudia avec émerveillement, étonnée qu'un temple puisse monter si haut. Ur, la ville de légende, le fief de l'ouest, la porte de la mer, la mer à travers laquelle tout commerce coulait à l'intérieur et l'extérieur d'Escalon.

Dierdre se retourna et pointa la route menant dans la direction opposée.

« Peut-être à une journée de cheval au nord se trouve la péninsule d'Ur », expliqua-t-elle. « C'est dans cette direction que se trouve la tour que tu cherches. »

Kyra étudia les reliefs du paysage, la longue presqu'île mince s'avancant dans l'océan, si loin qu'elle ne pouvait pas en voir la fin, disparaissant dans un nuage de brume. Kyra savait que quelque part là-bas, au-delà de la brume, était sa destination. Son oncle. Sa quête. Elle baissa les yeux et vit l'une des routes bifurquant dans cette direction, une route moins voyagée et elle que sentit son destin l'appelait.

À ses talons Léo gémit, comme s'il le sentait aussi.

Kyra se retourna pour regarder Dierdre, et pendant un moment, elle sentit une pointe de tristesse. Leur voyage ensemble avait pris fin. Kyra n'avait pas réalisé combien elle s'était habituée à la présence de Dierdre; elle était devenue une véritable amie, comme la sœur, qu'elle n'avait jamais eue. Et comme elle regardait les visages de toutes ces autres filles, l'espoir dans leurs yeux, la liberté devant elles, elle se sentait réticente à les laisser aussi. Mais elle savait que son destin l'attendait, et il se trouvait dans la direction opposée.

« Tu vas me manquer, mon amie », dit Kyra.

Elle vit l'angoisse gravée sur le visage de Dierdre, aussi.

1 N'allons-nous pas voir nous à nouveau? » demanda Dierdre.

Kyra se demandait la même chose, mais ne connaissait pas la réponse.

« Quand j'aurai fini ma formation », répondit Kyra, « j'ai promis à mon père de retourner et aider nos gens. »

« Je devrais aider nos gens, aussi », répondit Dierdre. « Je vais rallier les hommes, peut-être, faire tout ce que je peux pour aider la cause. Lorsque les chemins de deux personnes sont destinés à se croiser, rien ne peut les séparer. Je crois que nous nous reverrons. Quelque part, d'une façon ou d'une autre. »

« Nous devrions. »

Dierdre tendit la main et elles se serrèrent les bras, se regardant dans les yeux. Toutes deux avaient vieilli, toutes deux étaient devenues plus fortes, depuis qu'elles s'étaient rencontrées.

Kyra descendit de cheval, sous les regards surpris de tout le monde, et remit les rênes à Dierdre.

1 Tu as beaucoup de filles ici à prendre soin », dit Kyra, voyant les filles à trois sur les chevaux. « Tu auras besoin ce cheval plus que moi. »

« Alors, comment vas-tu atteindre la tour? » demanda une des filles.

Kyra se retourna et regarda.

« C'est à peine à une journée de marche », dit-elle. « Et j'ai Léo. Je tiens à marcher. J'ai mon bâton et mon arc, et je ne crains rien. »

Kyra vit le regard de respect dans leurs yeux, et le regard de gratitude, comme deux filles, descendirent du cheval sur lequel elles étaient montées à trois et montèrent le sien.

« Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi », déclara Dierdre. « J'avais toujours pensé que la bravoure était réservée aux hommes. Mais maintenant, je vois qu'elle peut être pour nous aussi. Tu m'as donné un plus grand cadeau que ce que tu ne sauras jamais et pour cela je ne peux pas te remercier assez. »

Les yeux de Kyra s'emplirent de larmes comme elle regardait ces braves filles qui avaient une deuxième chance à la vie.

« Prends soin de ces jeunes filles », exhorta Kyra. « Si elles veulent de la protection, donne-leur, mais si elles veulent apprendre à se battre, donne-leur ça, aussi. Si tu protège un guerrier, tu sauves son corps, mais tu tues son esprit. Et ces filles ont toutes un esprit de valeur. »

Kyra regarda toutes les filles s'éloigner, galopant vers le bas de la colline, dans le soleil couchant et vers l'éclat de la ville d'Ur. Elle les regarda partir pendant une longue période, laissant un nuage de poussière dans leur sillage. Dierdre se retourna, une fois, et la chercha du regard, levant un seul poing en l'air et Kyra souleva son poing en retour.

Puis, juste comme ça, elles avaient dépassé la colline, disparaissant à la vue, rien mais le grondement lointain et les vibrations de leur voyage.

Léo gémit à côté d'elle, comme s'il était triste de voir Dierdre s'en aller, et Kyra se retourna, prit son bâton et commença à marcher. Elle descendit la colline dans la direction opposée, en direction nord-ouest, en direction de la péninsule d'Ur, et quelque part au-delà de ce brouillard, vers la tour.

Comme elle marchait à travers un champ, un million de pensées couraient dans son esprit. Elle réfléchit à sa destination, la tour, son oncle. Elle pensa à la formation qu'elle recevrait, les pouvoirs qu'elle gagnerait, ce qu'elle apprendrait sur elle-même. Elle pensa à tous les secrets qui l'attendaient. L'identité de sa mère. Son destin. Cela la rendait nerveuse, mais aussi excitée.

C'était écrasant juste de l'envisager, et son cœur battait plus vite à la pensée. Plus terrifiant que tout ennemi, plus terrifiant que l'idée de ne pas terminer sa quête, était l'idée de la compléter, d'en découvrir plus sur elle-même, d'aller au fond de l'énigme qui l'avait tourmentée toute sa vie: qui était-elle?

*

Kyra marcha pendant des heures, excitée, déterminée, sentant que chaque pas l'emmenait plus près de la fin de sa quête, et le début de sa nouvelle vie. Elle sentait à peine la brûlure dans les jambes comme elle montait et

descendait les douces collines et elle ne pensa même pas à faire une pause jusqu'à ce que, des heures plus tard, elle arriva au sommet d'une colline et atteignit un large plateau. Elle se pencha contre son bâton et examina la vue, et elle était saisissante: l'ensemble de la péninsule d'Ur s'étendait devant elle, l'océan maintenant visible dans la distance, ses vagues déjà audibles. Une brume apparaissait et disparaissait, obscurcissant encore la tour, mais elle savait qu'elle était proche.

Elle se tenait là, profitant de la vue, se sentant comme si elle voyait son avenir se dérouler devant elle, quand tout à coup, elle entendit un bruit lointain et détecta un mouvement du coin de l'œil. Elle retourna en un éclair, serrant son bâton, sur ses gardes.

Kyra, voyant ce qu'il y avait devant elle, cligna des yeux plusieurs fois, pouvant à peine comprendre ce que ses yeux lui montraient. Elle se sentit soudain submergée par l'émotion en voyant l'approche de la créature, marchant lentement vers le haut de la colline, la tête basse, couvert de blessures, ayant l'air épuisé, mais marchant toujours — gardant les yeux fixés sur elle avec fierté. Comme il se rapprochait, Léo ne gronda pas comme il l'avait une fois; à la place, il gémit avec excitation. Et orgueil.

Kyra pouvait à peine respirer. Elle se tint là, debout, bouche bée, croyant à peine ce qu'elle voyait. Elle n'avait jamais été aussi agréablement surprise dans sa vie. Là, s'approchant, ayant traversé Escalon tout seul à sa recherche, était son ami fidèle: Andor.

Les yeux de Kyra s'emplirent de larme à sa vue. Elle était ravie, sans voix. Il avait survécu. Et il l'avait trouvée.

Kyra se précipita et serra Andor, jetant ses bras autour de son cou. Dans un premier temps, fier, sauvage, et déterminé à ne pas montrer ses émotions, il tenta de s'éloigner. Mais il appuya ensuite sa tête contre la poitrine de Kyra et elle embrassa sa crinière à plusieurs reprises et le serra fort, les larmes coulant sur son visage, bouleversée par sa loyauté. Le laisser derrière lui avait brisé le cœur, comme si elle avait laissé un morceau d'elle-même là-bas, et de le voir là, vivant, la faisait se sentir complète à nouveau.

Léo, lui aussi, vint et se frotta contre la jambe d'Andor, et celui-ci fit un bruit de grognement, piétina, mais ne s'éloigna pas. Ils avaient enfin atteint une sorte de paix.

« Tu les as tous tués par toi-même, n'est-ce pas? » demanda Kyra avec admiration, voyant sa peau couverte de sang.

Andor grogna en réponse, et le cœur de Kyra se brisa comme elle examinait ses blessures. Elle ne pouvait pas croire qu'il avait à lui seul tué tous ces hornhogs, qu'il avait fait tout le chemin jusqu'ici avec ses blessures. Elle savait, qu'après cela, ils seraient ensemble pour la vie.

« Nous devons soigner tes blessures », dit-elle.

Andor renifla, comme s'il jetait un défi et à la place il se baissa, lui indiquant de monter. Elle était émerveillée par sa force.

Kyra monta et jura de ne jamais le quitter à nouveau.

« Nous serons ensemble pour toujours maintenant », dit-elle. « Rien ne peut jamais se mettre entre nous. »

Il hennit et se cabra, comme en réponse.

Kyra se retourna et regarda au nord et à l'ouest, vers la tour, quelque part au bout de la péninsule, et avec Andor sous elle sentit son cœur battre avec enthousiasme. Maintenant, elle y serait en quelques heures.

« Notre destin nous attend, Andor. Amène-nous là-bas! »

Sans un mot, il partit au galop, Léo à leur côté, tous les trois coupant à travers la campagne d'Ur — et chevauchant à corps perdu vers leur destin.

CHAPITRE TRENTE

Alec traversait la Plaine des Épines, Marco à côté de lui, le paysage gris et sans fin de buissons épineux correspondant à son humeur sombre. Le ciel était gris, la terre était grise, les buissons d'épines, remplissant le paysage aussi loin qu'il pouvait voir, étaient gris, l'égratignant comme il marchait. Marco se frayait un chemin entre eux, mais Alec ne s'en souciait plus; il se laissait être égratigné. En fait, il voulait la douleur. Ayant juste enterré sa famille, c'était la seule chose qui le faisait se sentir vivant.

Ils avaient marché de Soli à travers ces plaines désolées, le chemin le plus direct, Marco avait dit, vers Ur et d'éviter la détection par Pandesia. Alec, cependant, était à peine conscient de l'endroit où il était comme il marchait. À chaque pas, apparaissaient dans son esprit des images de son frère, ses derniers mots, son plaidoyer pour la vengeance. *Vengeance*. C'était la seule chose qui le faisait continuer.

Alec mettait un pied devant l'autre, avait l'impression d'avoir marché pendant des années. Il était reconnaissant pour la compagnie de Marco, qui lui permettait son silence, qui lui donnait un espace pour pleurer, et qui lui avait donné un but pour continuer à vivre.

Le vent sifflait et un autre buisson d'épines tourbillonna et vint se coller à la jambe d'Alec; Alec sentit le sang couler, mais il ne s'en souciait pas. Marco, cependant, se pencha et lui donna un coup de pied avec sa botte, l'envoyant rouler, et Alec senti les épines se déloger de sa jambe. Il regarda le buisson d'épines rouler, dérapant à travers la terre dure et cuite, et se retourna pour voir un paysage rempli de buissons épineux roulant, ressemblant à une mer de créatures prenant vie. Il ne pouvait plus imaginer de l'herbe, des arbres; c'était comme si le monde avait pris fin.

Alec sentit soudainement une main sur sa poitrine et il s'arrêta, tout comme Marco à côté de lui. Il baissa les yeux et fut surpris de voir, un pas devant, un escarpement, une forte descente dans une vallée. Comme il regardait, au loin il vit un paysage entièrement nouveau. Là, devant eux, était une vallée de collines luxuriantes vertes, parsemées de moutons au pâturage. Et au-delà jeter quelque chose qu'il pouvait à peine imaginer. Il frotta et cligna des yeux pour se débarrasser de la poussière et se protéger des rayons du soleil couchant, et il vit le contour d'une ville vaste et magnifique, ses clochers et dômes et parapets montant dans le ciel. Au-delà de cette ville était le contour d'un océan, et Alec savait que c'était un endroit spécial. Le spectacle le tira de sa rêverie.

« Ma maison », dit Marco, debout à côté de lui, regardant et soupirant. « Je déteste ma famille », poursuivit-il, « mais j'aime ma ville. »

Alec vit Marco étudier la ville avec ce qui semblait être un mélange d'émotions.

« J'avais prévu de ne jamais revenir à Ur », déclara Alec. « Mais la vie a une façon de changer nos plans. Au moins, c'est un endroit que je connais. Plus important encore, j'ai des amis là — des amis qui sont comme ma vraie famille. Des amis qui vont donner leur vie pour combattre Pandesia. »

Alec acquiesça, sentant un nouveau sens de résolution, rappelé à son but.

« Je tiens à rencontrer tes amis », déclara Alec.

Marco sourit largement comme il se retournait et hochait la tête.

« Tu vas les rencontrer, mon ami. Tu vas les rencontrer. »

Ils commencèrent à descendre la crête escarpée, loin de la Plaine des Épines et vers la ville, et Alec se sentait rempli lentement avec un sentiment nouveau. Le sentiment de douleur et le vide qui avait envahi son esprit était maintenant remplacé par un d'anticipation. Du but. De détermination. De vengeance.

Ur.

Peut-être, après tout, il avait des raisons de vivre à nouveau.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Merk s'appuya contre les portes d'argent froid de la Tour de Ur, assis sur le sol comme il l'avait été pendant des jours, malgré le froid, la rigidité de ses membres, la faim, refusant de partir. Il ne voulait pas accepter le rejet par les Guetteurs. Il sentait, au fond de lui-même, plus qu'il n'avait jamais ressenti quelque chose, que ce lieu était son chez-soi, qu'il était *censé* être ici.

Il ne pouvait pas non plus tourner le dos à la grande énigme qui lui était posée. Surtout, Merk détestait les énigmes. Il aimait la raison et l'ordre, s'attendait à ce que tout suive un modèle logique et rationnel. Il avait toujours vécu la vie comme un homme rationnel, même quand il avait tué des gens. Il n'aimait pas les mystères et il n'aimait pas les choses qui ne pouvaient pas être expliquées, surtout quand cela le concernait.

Et cette mystérieuse énigme le tourmentait. Il était entré dans un domaine différent en ce lieu, et ce n'était plus selon ses propres termes. Il comprenait cela. Pourtant, il n'avait pas l'habitude qu'on lui pose des questions qui n'avaient pas de réponses simples. Il n'aimait pas les questions qui pouvaient avoir des réponses différentes pour différentes personnes. Il préférait voir le monde en noir et blanc, ce qui était correct et ce qui était incorrect, le bien et le mal.

Merk était aux prises avec leur question comme il était assis là, sa tête dans ses mains, tournant encore et encore cette question. Elle résonnait dans son esprit encore et encore.

En êtes-vous digne ?

C'était une question qui le faisait réfléchir non seulement à sa raison d'être ici, mais le frappait au cœur de toute sa vie. C'était une question qui, réalisait-il, était restée au bord de sa conscience toute sa vie. Pourquoi était-il digne ? Tellement de gens dans sa vie lui avaient dit qu'il était sans valeur, à commencer par son père. Qu'est-ce qui le rendait digne de servir Escalon ? Parce qu'il était craint par les autres hommes ? Parce qu'il avait les compétences qu'il avait ? Pourquoi était-il, en effet, digne de vivre ?

Plus il réfléchissait, plus il réalisait que, au fond, il ne se sentait pas digne du tout. Ça n'avait jamais été le cas. Depuis qu'il était enfant, ses parents avaient été clairs : il n'était pas digne de ses frères et sœurs, pas digne de leur grand nom de famille. Il ne s'était jamais senti digne à ses propres yeux ou ceux de quelqu'un d'autre. Donc cette question que les Guetteurs lui avaient posée l'avait frappé de plus d'une façon. Avaient-ils su que ce serait le cas ? La question était-elle différente pour chaque personne qui frappait à leur porte ?

Merk réalisa, comme il méditait sur cela, que les énigmes ont été conçus pour faire en sorte que les pétitionnaires s'en aillent. Ils ne voulaient pas quelqu'un ici qui ne voulait pas vraiment être ici. Ils voulaient des gens si désespérés d'être ici qu'ils étaient prêts non seulement à renoncer à tout, mais à se débattre également avec leurs propres démons, faire face à leurs pires craintes.

Merk se pencha en arrière et hurla de frustration. Il se leva et frappa ses paumes contre les portes d'argent jusqu'à ce qu'il ne puisse plus le supporter.

Pourquoi était-il digne?

Merk allait et venait, déterminé à aller au fond de cette réponse qui l'avait tourmenté toute sa vie. Il n'en était pas digne en raison de ses compétences. Cela avait été la mauvaise réponse, il s'en rendait compte maintenant. Beaucoup d'autres prétendants qualifiés voulaient être ici, aussi. Ils les avaient refusés, aussi, en dépit de leurs compétences.

Sa vie entière Merk avait été fier de ses compétences. Mais les Guetteurs voulaient quelque chose de plus. Mais si ce n'était pas des compétences, alors quoi?

Plus Merk s'appesantissait sur le sujet, plus son esprit s'engourdissait et commençait à, enfin, se vider. Comme cela se produisait, il commença à faire l'expérience d'une nouvelle place dans son esprit, un lieu de calme, d'un calme comme il n'avait jamais connu. C'était un endroit étrange, un lieu où il n'essayait plus de penser rationnellement à des réponses. C'était un endroit d'un profond silence, où il n'était plus aux prises avec des réponses, mais attendait pour permettre aux réponses de venir à lui.

Comme il restait là, respirant profondément, lentement, une réponse commença à lui venir. Moins il essayait de comprendre, plus clair cela devenait, comme une éclosion de fleurs dans son esprit.

Peut-être qu'il était digne pas à cause de son passé mais à cause de son *présent*. En raison de qui il était *en ce moment*.

Et la personne qu'il était en ce moment ne pouvait pas être digne. « Pas encore. Après tout, il n'avait jamais été ici, n'avait jamais servi ici.

C'était la réponse: il n'était *pas* digne. Ils demandaient quelqu'un conscient qu'il était indigne. Cette prise de conscience, après tout, était la base dont une personne avait besoin pour apprendre, afin de devenir digne.

Merk se retourna, le cœur battant d'émotion, et frappa la porte avec sa main, sachant qu'il avait la réponse cette fois, se sentant aussi certain qu'il savait qu'il était vivant. Il savait aussi d'une manière ou d'une autre que cette fois, ils allaient répondre à ses coups sur la porte.

Merk ne fut pas surpris lorsque la fente dans la porte s'ouvrit instantanément. Celui qui était derrière cette porte semblait sentir le changement en lui.

« Je ne suis *pas* digne! » dit Merk rapidement, dans un rush, ravi par sa réalisation. « Et c'est précisément pourquoi je suis digne d'entrer ici — parce que je sais que je ne le suis pas. Parce que je suis prêt à devenir digne. Aucun d'entre nous n'est né digne. Seuls ceux qui se rendent compte de cela ont la chance de devenir digne. Je suis digne parce que je ne suis ... rien. »

Merk fixa les yeux jaunes féroces, qui semblaient l'examiner pendant une longue période, sans expression. Il sentit quelque chose de charger entre eux comme un long silence tendu suivait. Il savait que son avenir entier dépendait de ces quelques moments à venir, si cet homme le laisserait passer ces portes

ou non.

Mais le cœur de Merk se referma comme un couvercle sur un cercueil lorsque le loquet métallique se referma dans un claquement.

Il était découragé. Un long silence suivit, un silence faisant écho qui sembla durer éternellement.

Merk se tint là, choqué. Il ne pouvait pas comprendre. Il avait été si sûr qu'il avait raison, n'avait ressenti aucun doute. Il se tint là, à regarder fixement la porte. Il ne savait pas où aller, aucune idée de ce qu'il allait faire avec sa vie.

Soudain, avec un choc, il entendit le bruit de multiples verrous s'ouvrant, faisant écho derrière les portes — et bientôt, les portes d'argent commencèrent à s'ouvrir lentement. D'abord, ils ne s'ouvrirent que d'une fente, puis celle-ci s'élargit.

Merk se tenait en dehors, bouche bée, comme une lumière intense commençait à l'inonder, à lui faire signe. Il savait qu'une fois qu'il passerait ces portes de sa vie allait changer pour toujours, et comme elles s'ouvraient en grand et la lumière l'inondait, il était sans souffle. Comme il faisait ce premier pas fatidique, il pouvait à peine croire ce qu'il voyait devant lui.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Duncan se raidit comme les chauves-souris des glaces l'engloutissaient, couinant dans ses oreilles, le griffant dans tous les sens. Sa peau égratignée, les chauves-souris l'assaillaient, tirant sur ses cheveux, le coupant partout où ils pouvaient, et avec chaque blessure, il se sentait de plus en plus faible. Sur son dos le soldat blessé gémissait, pendant qu'à côté de lui, Seavig criait comme il frappait les chauves-souris en vain. Séparé du reste de ses hommes, loin du plateau, et devenant plus faible à chaque instant, Duncan savait qu'il ne survivrait pas.

Il y eut tout d'un coup le bruit des pioches frappant la glace, et Duncan regardé et fut surpris de voir ses commandants, Anvin et Arthfael, apparaissant à ses côtés, rejoint par des dizaines d'autres, chacun d'eux se frayant un chemin le long de la montagne malgré les chauves-souris les attaquant. Ils étaient tous venus, réalisa-t-il, pour le sauver.

Les hommes balançaient sauvagement leurs pioches, les chauves-souris tombant du ciel avec des cris. Ils se rapprochèrent et firent des boucliers à Duncan et Seavig avec leurs corps, frappant les bêtes pour détourner l'attaque des chauves-souris des glaces. Duncan se trouva momentanément soulagés de l'essaim comme certaines des chauves-souris commençaient à attaquer les autres — et il était bouleversé par leur loyauté: ils avaient tous ont risqué leur vie pour lui.

Pourtant, à peine avaient-ils fait des progrès que les chauves-souris se regroupaient, d'autres continuant d'arriver. Il se joignit à ses hommes, frappant les chauves-souris, mais cela fit peu de différence. Ses hommes, Duncan fut horrifié de voir, se faisait maintenant mordre et griffer à mort. Duncan savait qu'il n'y avait pas beaucoup de temps avant qu'ils soient tous incapables de se défendre. Il sentit une chauve-souris mordre son épaule et cria, comme plus et plus de chauve-souris atterrissaient sur son dos, devenant plus audacieuse alors que le ciel devenait blanc avec leurs corps translucides. Ses mains tremblaient, et il se sentit perdre son emprise.

Soudain, les chauves-souris laissèrent échapper un chœur de cris. Ce n'était pas un cri de la victoire — mais un d'agonie, portant d'un ton différent. Comme Duncan les sentait commencer à reculer, il ne pouvait pas comprendre ce qui se passait. Et puis, il réalisa : quelque chose les attaquait.

Duncan entendit un souffle à côté de lui sentit un coup de vent et il leva les yeux vers le versant de la montagne, clignant dans la neige, et fut étonné de ce qu'il vit: au-dessus de lui étaient des dizaines de soldats, des guerriers endurcis avec de longues barbes et des visages carrés féroce. Ils regardaient vers le bas de la montagne et inclinaient d'énormes chaudrons, les penchant sur le bord de la montagne. Un liquide noir en giclait et descendait la montagne comme une cascade, juste assez loin qu'il ratait de peu Duncan —

et pourtant assez proche pour arroser l'essaim de chauve-souris. Ce qui était dans ce liquide devait faire mal aux chauves-souris, parce que beaucoup d'entre elles tombaient mollement, tuées sur le coup et celles qui survivaient s'envola en cria, le vol entier disparaissant aussi vite qu'il était arrivé.

Duncan respirait fort tandis qu'il se cramponnait à la glace, égratigné et saignant, ses bras tremblant, et pourtant encore en vie. Il se retourna et chercha ses hommes du regard, faisant le bilan, et fut soulagé de voir qu'ils étaient toujours là. Un sentiment de calme et tranquillité était finalement descendu sur eux, et malgré ses blessures, Duncan sentit, pour la première fois, qu'il allait réussir. Les hommes de Kos étaient en vue. Il aurait une autre chance à la vie. Ils atteindraient le sommet.

Adrénaline pompant dans ses veines, Duncan leva la main et avec une force renouvelée fit entrer son pic à glace dans le flanc de la montagne, puis ses pieds, reprenant l'escalade. Les hommes autour de lui firent de même, et bientôt l'air était, une fois de plus, rempli avec le son des pics frappant la glace, et des hommes en pleine escalade.

À chaque pas son armée escalada le flanc de la montagne.

Duncan se hissa avec un dernier effort, atteignant le sommet, puis s'effondra sur le sol de neige, plus qu'épuisé, respirant difficilement, pouvant à peine croire qu'il avait réussi. Chaque muscle de son corps brûlait.

Duncan roula sur le côté et libéra le soldat blessé attaché sur son dos, se libérant de son poids. Le jeune soldat gémit à côté de lui, et le regarda avec une reconnaissance au-delà de tout ce que Duncan avait vu.

« Vous avez sauvé ma vie au péril de la vôtre », dit l'homme, sa voix faible, « quand vous aviez toutes les raisons de ne pas. »

Duncan sentit une vague de soulagement en voyant ses hommes se hisser tout autour de lui, s'effondrant tous avec gratitude sur le sommet de la montagne, et il se leva lentement sur ses mains et ses genoux, à bout de souffle, sentant toutes les blessures de chauves-souris, ses bras tremblant encore. Sentant une présence, Duncan leva les yeux pour voir devant lui une large main musculaire descendant vers lui.

Duncan se laissa tirer vers le haut et fut surpris par ce qu'il a vit. Là, debout devant lui étaient les fiers guerriers de Kos, les hommes habillés de fourrures, avec de longues barbes saupoudrés de blanc, des sourcils épais, des épaules larges et les visages d'hommes sérieux qui avaient vécu des vies dures. Le vaste plateau au sommet de la montagne s'étendait aussi loin qu'il pouvait voir, et il regarda ces hommes avec admiration, les hommes qui ne prenaient pas la peine d'essuyer l'omniprésente accumulation de neige sur leurs visages, barbes, cils, des hommes avec des longs cheveux en désordre pleins de la neige. Ils portaient une armure entièrement blanche sous leurs fourrures, clairement préparés pour le combat en tout temps, même dans leur maison. C'était les hommes dont il se souvenait.

Les guerriers de Kos.

Un guerrier s'avança, un homme avec une cicatrice sur l'arête de son nez,

les épaules deux fois plus larges que tout homme, et qui tenait un grand marteau de guerre comme si c'était le bâton d'un enfant. Duncan se souvenait de lui avec émotion, se rappelant une bataille, il y avait des années, qu'ils avaient combattu ensemble, côte à côte, jusqu'à ce que le soleil soit couché et tous leurs ennemis morts. Bramthos. Duncan était surpris de le voir encore en vie — il aurait pu jurer qu'il l'avait vu se faire tuer dans une bataille des années plus tard.

« La dernière je t'ai vu tu avais une épée dans ton ventre », déclara Duncan, surpris de trouver son ami vivant. « J'aurais dû savoir. »

Bramthos fit un grand sourire, se tournant d'un côté à l'autre, affichant fièrement la cicatrice sur son nez.

« Une excellente chose à propos des batailles », répondit Bramthos. « Ton ennemi ne sait jamais si tu vas vivre assez longtemps pour le tuer en retour. »

Duncan secoua la tête, se demandant de quoi étaient faits ces hommes de Kos.

« Et toi », dit Bramthos. « La dernière fois que je t'ai vu, tu sautais d'un cheval dans les bras de trois soldats qui espéraient te tuer. »

Maintenant, c'était au tour de Duncan de sourire largement.

« Ils auraient dû espérer plus fort », répondit Duncan.

Bramthos sourit.

« On dirait que nous sommes arrivées juste à temps pour vous sauver », dit-il, en examinant les blessures de Duncan.

Duncan sourit en retour.

« Nous les avons là où nous voulions. »

Après une longue pause choquée, Bramthos sourit largement, puis fit un pas en avant et étreignit Duncan. Duncan lui rendit son étreinte, perdu dans cette étreinte d'ours.

« Duncan », dit l'homme.

« Bramthos », répondit Duncan.

« Ironique », continua Duncan, comme il reculait et examinait son vieil ami. C'était bon de le revoir, d'être en compagnie de ces grands guerriers. « Je suis venu ici pour vous sauver, et vous avez fini par nous sauver. »

Le sourire de Bramthos s'élargit.

« Et qui a dit que nous avons besoin d'être sauvés? » répliqua Bramthos.

Duncan sourit, voyant que son ami était sincère à chaque mot, et sachant que c'était vrai. Ces guerriers de Kos n'avaient besoin d'aucune aide. Ils allaient se battre avec n'importe qui à la mort et n'en penserait rien de spécial.

Bramthos serra l'épaule de Duncan, se retourna et commença à le guider lui et ses hommes à travers le vaste plateau. Les centaines de soldats de Kos, réunis autour, se séparèrent pour eux, les regardant comme ils passaient, des hommes sombres, forts, parés de leur armure et de leurs fourrures, brandissant des hallebardes, des marteaux, des haches et des lances.

Duncan fut conduit à travers une terre de pierre et de glace, des pics enneigés tout autour d'eux, le vent les fouettant avec une vengeance. Au loin,

il pouvait voir le contour d'une ville au milieu des nuages passant rapidement, une ville aride au sommet du monde. Duncan respirait facilement, se rendre compte qu'ils avaient vraiment réussi, avait finalement atteint, contre toute attente, la maison brutale et impitoyable des gens de Kos. Il sentait que Bramthos l'emmenait vers leur chef, Bramthos, et comme ils s'approchaient de la ville, Duncan savait que la rencontre qu'il était sur le point d'avoir, ici, haut dans le ciel, allait changer le sort d'Escalon pour toujours.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Kyra montée sur le dos d'Andor, chargeant es collines d'Ur, chevauchait dans le coucher de soleil écarlate, son cœur battant avec anticipation. Elle avait chevauché pendant des heures, plus loin dans la péninsule, l'océan se brisant sur chaque côté d'elle comme la terre devenait de plus en plus stérile. Maintenant, enfin, elle était si proche. Maintenant, après son voyage à travers Escalon, après tout ce qu'elle avait vécu, elle pouvait voir devant elle l'objet de ses rêves. Une tour dont elle avait seulement rêvé l'existence.

Elle était là, à l'horizon, à l'extrémité de la péninsule solitaire: ce ne pouvait être que la Tour de Ur. Elle était si majestueuse, si fière, seule sur la péninsule aride, balayée par le vent, sa tour ronde montant directement vers le ciel, des centaines de pieds de haut, coiffée par un brillant dôme doré. Elle semblait être construite d'une pierre antique, une teinte inhabituelle de blanc, éclairée par les derniers rayons écarlates du soleil. Elle était magnifique, différente de tout ce qu'elle avait jamais vu, un endroit de rêve. Elle pouvait à peine croire que de tels endroits pouvaient exister dans le monde.

Comme le soleil éclairait la tour, ce qui attira son œil le plus étaient ses portes — des portes dorées incroyables, voûtées, montant à cinquante pieds de haut — ressemblant à de grandes œuvres d'art. Elles étaient menaçantes et accueillantes en même temps. Encadrant la tour de tous les côtés était le fracas majestueux de vagues de l'océan, la Mer de chagrin comme toile de fond, recouvrant l'horizon aussi loin qu'elle pouvait voir.

Kyra s'arrêta sur une colline, respirant difficilement, tout comme Andor, prenant un repos bien mérité comme elle observait tout cela. Elle pouvait sentir un pouvoir magique, une énergie incroyable, émanant de cette tour, même à partir d'ici, l'attirant et la repoussant à la fois. Elle se rappelait tous les contes que son père lui avait lu au sujet de cet endroit, les anciens bardes qui avaient chanté à son sujet, génération après génération, et elle savait que la tour détenait certains des grands secrets — et trésors les mieux gardés — d'Escalon. Des siècles de Guetteurs l'avaient habitée. C'était un lieu de guerriers, de créatures, d'hommes et d'honneur.

Kyra se sentait étourdie comme elle réfléchissait à qui l'attendait. Son oncle, l'homme qui allait tout révéler, qui lui apprendrait au sujet de sa mère, son identité, son destin et ses pouvoirs. L'homme qui allait la former. Était-il possible, Kyra osa se demander, que sa mère soit en vie? Qu'elle soit ici, aussi?

Tellement de questions couraient dans son esprit, elle ne savait pas par où commencer. Elle pouvait à peine supporter l'anticipation, et elle poussa Andor commença la descente, au galop à travers les collines, sur la dernière ligne droite.

Comme elle approchait de la tour, le sang de Kyra coulait dans ses

oreilles, ce qui rendait difficile pour elle de penser. Elle avait d'une manière ou d'une autre traversé Escalon toute seule, sans la protection de son père, ou de ses hommes. À cause de cela, elle se sentait plus forte déjà, et elle n'avait même pas encore commencé sa formation. Elle se rendait compte que son voyage avait été la préparation nécessaire à sa formation. Maintenant, elle a comprenait pourquoi son père l'avait envoyée seule. Il avait voulu la rendre plus forte, la préparer, la rendre digne.

Kyra chevaucha parmi les collines et à peut-être une centaine de mètre de l'entrée, elle passa un curieux marqueur. Un escalier circulaire, sculpté dans la pierre, s'élevait de peut-être vingt pieds et s'arrêtait à rien. C'était comme un escalier menant vers le ciel, un escalier inachevé qui ne menait à rien, et elle se demandait ce qu'il signifiait.

Elle a continua à cheval, attirée vers les hautes portes d'or, comme un aimant la tirant vers lui. Comme elle approchait la tour elle regarda partout, cherchant un signe de son oncle, de toute personne qui l'attendait.

Pourtant, curieusement, il n'y avait personne.

Enfin, seulement à cinquante pieds de distance de l'entrée, Kyra s'arrêta, descendit de cheval et se tint là, à regarder, respirant difficilement, absorbant tout, voulant approcher la tour à pied. Elle était encore plus grandiose de proche. Les portes étaient gravées des sculptures dorées étranges, pleines de mots, d'images. Elle marcha lentement vers les portes, voulant absorber leur beauté, et comme elle approchait, elle plissa les yeux et fut capable de lire l'écriture ancienne qu'elle avait apprise dans sa jeunesse. C'était une langue perdue d'Escalon, une langue morte depuis des milliers d'années. C'était une écriture que les tuteurs du roi lui avaient bien appris. Elle avait été la seule fille à qui on avait permis de l'apprendre, et elle s'était toujours demandé pourquoi.

Kyra leva la main et passa ses doigts le long des gravures, les mots, lisant des passages qui la fascinaient. Lentement, elle reconstitua leur message. Ils étaient dictons anciens et des paraboles à propos de la nature de l'honneur, de la bravoure.

Qu'est-ce que la bataille? se lisait l'un d'entre eux.

D'où vient votre force? disait un autre.

Visez-vous votre ennemi ou vous-même? se lisait un autre.

Il y avait des secrets contenus dans ces énigmes, elle le sentait, des secrets qui pouvaient prendre une vie de réflexion à déchiffrer.

Kyra regarda au-dessus de la porte voûtée et lu quelque chose gravé dans l'or :

Seul celui qui en est digne peut entrer ici.

Kyra se demandait qui avait sculpté ces mots. Il semblait que cela avait été fait il y avait des siècles, mais les mots trouvaient un écho en elle comme s'ils avaient été écrits hier. Elle s'avança et posa ses mains sur les portes, sentant l'énergie qui émanait d'elles, puis se pencha en arrière et tendit le cou pour pouvoir regarder vers le haut de la tour. Sous cet angle, elle semblait

s'étirer dans les cieux eux-mêmes.

Kyra recula et se retourna lentement, regardant autour d'elle, prenant des repères dans ce lieu étrange. Tout était totalement silencieux, sauf pour le fracas des vagues, le gémissement de Léo ou le reniflement d'Andor. Le vent montait de l'océan, sifflant et hurlant dans ses oreilles. Elle a cherché partout, mais à sa grande surprise, ne vit aucun signe de son oncle ou de quelqu'un d'autre. Ce n'était pas vraiment l'accueil qu'elle avait prévu. Est-ce que cet endroit avait été abandonné? Était-elle au bon endroit?

Enfin, elle ne pouvait plus attendre.

« Oncle! » cria-t-elle, ne sachant pas quoi faire.

Où tout le monde pouvait-il être? Était-il possible que son oncle ne sache pas qu'elle allait venir? Qu'il ne veuille pas la voir? Ou pire — qu'il soit déjà mort?

Kyra prit son bâton et frappa sur les portes d'or, d'abord doucement, puis avec plus en plus de force.

Personne ne répondit.

Elle soupçonnait que personne ne le ferait. Après tout, n'auraient-ils pas vu son approche?

Kyra, se sentait confuse, défaite, ne savait pas quoi faire d'autre. La nuit tombait et elle ne pouvait pas retourner à Volis. Pas après tout ce qu'elle avait vécu.

Kyra tourna, appuya son dos contre les portes d'or, et lentement glissa vers le bas, jusqu'à ce qu'elle soit assise sur le sol. Léo s'approcha et se coucha à côté d'elle, posant sa tête sur ses genoux, tandis qu'Andor se tenait à proximité, broutant.

Elle resta assise là, regardant les derniers rayons du soleil mourant tandis que l'obscurité tombait tout autour d'elle, et elle se demandait : Est-ce que sa quête avait été pour rien?

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Duncan marchait à côté de Seavig, Anvin et Arthfael, des centaines des leurs les suivant de près, comme ils entraient tous dans la ville de Kos. Duncan pouvait à peine croire que ce lieu existait, ce vaste plateau au-dessus du monde, au moins d'un mile de large, niché au milieu de pics enneigés. Il était un endroit parfait pour les gens de Kos, un peuple fort et silencieux, séparatistes et imperturbables, un peuple qui ne vivait pas dans la peur des éléments autour d'eux. Ils s'approchèrent des portes voûtées massives, une centaine de pieds de haut, montant vers les nuages et sculptées dans de la glace — de la glace, réalisa Duncan, qui ne fondait jamais. Duncan les examina avec émerveillement comme ils les passaient.

Ils passèrent un pont de glace, et Duncan regarda vers le bas et vit le gouffre qui s'étendait sur près de vingt pieds, une chute qui tuerait un homme. Il regarda devant lui et vit le pont qui les menait directement dans la ville de Kos.

Ils entrèrent dans la ville et les gens de Kos émergèrent pour les regarder, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants apparaissant dans la neige et le vent les, regardant fixement avec un visage inexpressif, les femmes debout avec les enfants, tous les regardant sans rien dire. Ils étaient un peuple qui était difficile à lire: Duncan ne pouvait pas dire s'ils étaient prêts à les adopter ou à les tuer. Peut-être les deux.

Des feux réussissaient d'une manière ou d'une autre à brûler dans les structures sculptées dans la glace, courbées pour mettre à l'abri du vent, et l'air ici était rempli de l'odeur accueillante de la viande à rôtir. Duncan regarda devant lui et comme une rafale de vent chassait les nuages, il remarqua une structure singulière construite dans la glace, autour de laquelle toute la ville tournait: un temple. En forme de triangle, se terminant par une pointe, sculpté de glace, il s'élevait à une centaine de pieds, gravés dans une conception élaborée, sa façade sculptée avec les visages de guerriers barbus. L'énorme structure avait une petite ouverture, une arche juste assez grande pour que les personnes puissent y passer. Une porte dans un monde de glace.

Bramthos ouvrait la voie et Duncan entra, émerveillé par endroit: sculpté entièrement de glace, ce temple, avec ses parois translucides, filtrant dans la lumière du soleil, semblait être vivant. Une structure vide calme, si haut dans le ciel, elle émettait un sentiment de solennité, du sacré. Il faisait encore plus froid, si possible, ici qu'à l'extérieur, mais personne ne semblait s'en soucier.

Une longue passerelle s'étendait devant lui, son plancher constitué d'épées martelées, menant à un autel massif en forme d'étoile à l'autre bout du temple, une hallebarde étincelante perchée au sommet, comme une sorte de parure à la guerre. Et à genoux devant elle, Duncan vit une douzaine de guerriers, lui tournant le dos, les mains jointes. Au centre du groupe s'agenouillait un

homme plus grand que tous, le seul à porter des fourrures rouges, avec des cheveux roux en bataille et une barbe rouge. Même lorsqu'il lui tournait le dos, Duncan pourrait reconnaître son vieil ami partout. Kavos. Leur chef. Un homme célèbre pour avoir tué plus d'hommes en bataille que quiconque Duncan n'avait jamais rencontré. Un homme que Duncan avait vu rester immobile quand un lion s'était jeté sur sa poitrine, repoussant la créature.

Kavos avait une aura de mystère autour de lui, et cela était justifié. Duncan l'avait été personnellement vu recevoir des dizaines de blessures vicieuses, mais il ne l'avait jamais entendu crier une fois. Il ne savait pas de quel bois il était fait — il était juste heureux qu'ils se soient battus du même côté.

Kavos, Duncan le savait, était un homme difficile à lire, même dans la plus simple des situations — et cette situation n'était simple. Contrairement à de nombreux chefs, peu importait ce que Kavos ordonnait, ses gens le suivaient religieusement. Il n'y avait pas remise en cause, jamais. Et Kavos n'a jamais changé d'idée. Duncan savait qu'il aurait seulement une chance de le convaincre.

Comme Duncan traversé lentement le temple, il sentait un grand sens d'anticipation, sachant que tout allait reposer sur cette rencontre, tous ses efforts et voyages jusqu'à maintenant, le sort même de son peuple. Si Kavos refusait de se joindre à eux, la guerre, Duncan le savait, serait perdue. Escalon serait perdu.

Il atteignit la fin de la longue allée, et Duncan s'arrêta et attendit patiemment derrière Kavos et ses hommes. Il savait que Kavos n'était pas homme à être précipité.

Duncan a examiné le curieux autel, les bougies allumées autour de celui-ci, et il se questionna sur les dieux de Kos. Ils n'étaient pas des dieux qu'il priait. Ces hommes étaient différents, dans tout ce qu'ils faisaient, du reste d'Escalon, assez séparatiste pour que Duncan se demanda s'ils allaient jamais vraiment rejoindre sa cause. Tout en haut ici, avec leur propre climat, culture, dieux et ville, ils ne faisaient, curieusement, pas même une partie d'Escalon, et ils n'en avaient jamais fait partie.

Après un long silence, Kavos se leva lentement et fit face à Duncan, tous ses hommes se mettant debout avec lui. Kavos fixa Duncan du regard, inexpressif, ses yeux sombres et enfoncé, tenant en eux, sûrement, la mémoire de milliers d'ennemis qu'il avait vaincus en bataille. Il était aussi dur que ces murs de glace, et il resta silencieux si longtemps, Duncan ne pensait pas qu'il ne parlerait jamais.

Duncan se rappela ensuite qu'il était *celui* qui devait commencer. Contrairement au reste d'Escalon, il était d'usage pour le visiteur de parler le premier.

« Pour quoi est-ce que tu pries? » demanda Duncan. « Victoire? Conquête? Gloire? »

Kavos le fixa, silencieux pendant si longtemps, Duncan se demandait s'il

ne répondrait jamais. Il commença à me demander s'il se souvenait même de lui.

« Si c'est la victoire pour laquelle tu pries », ajouta Duncan, après un long silence, « tu ne la trouveras pas ici. La victoire est en bas. Avec moi — avec nous tous — en nous débarrassant des envahisseurs. En servant Escalon. »

« Les hommes de Kos ne servent personne », répondit Kavos, sa voix profonde, remplie de finalité, fronçant les sourcils. « Escalon encore moins. »

Duncan lui rendit son regard, ne sachant pas comment réagir.

« Le roi faible nous a trahis », dit Kavos, « et les hommes de Kos ne prêtent pas leur fidélité à la faiblesse des hommes — et nous ne la prêtons pas deux fois. »

Duncan comprenait son sentiment, l'ayant ressenti plusieurs fois lui-même.

« Pourtant, encore », répliqua Duncan, « c'est dans Escalon que vous vivez et les Pandésiens bloquent vos montagnes à la base. Ils vous ont entourés. »

Kavos sourit pour la première fois, son visage se plissant des lignes, un sourire dur, plus comme un air renfrogné.

« N'as-tu jamais considéré que c'est nous qui les avons entourés? » répondit Kavos.

Duncan fronça les sourcils, frustré, s'attendant à cette réponse.

« Vous êtes intouchables ici », admit Duncan. « Pourtant, aucun peuple n'est une île. Escalon est pour nous tous. Vous devriez être en mesure de vous déplacer librement autour de cette terre entière qui est la vôtre, toi et tes hommes. Si les routes commerciales étaient rouvertes, cela aiderait ton peuple. »

Kavos haussa les épaules, peu impressionné.

« Il n'y a aucune marchandise dont nous ne pouvons pas nous passer », répondit-il. « L'honneur est notre bien le plus précieux. Et nous en avons en abondance. »

Duncan étudia son vieil ami, avec un sombre pressentiment, que sa requête serait refusée. Kavos était aussi têtue et implacable que dans son souvenir.

« Ne sommes-nous pas tous un seul Escalon? » demanda finalement Duncan, plaidant à son sens de la loyauté envers les autres guerriers.

Kavos soupira, son expression s'adoucissant.

« À une époque, nous l'étions », dit-il finalement. « Quand toi et moi avons chevauché de l'avant et écrasé des crânes ensemble. Si tu avais pris la royauté, alors oui, nous le serions. Mais maintenant, nous ne sommes rien. Nous sommes chacun des chefs de guerre dispersés aux quatre coins, chacun pour sa propre forteresse, son propre peuple. Il n'y a plus de roi pour nous lier, et pas de capital, sauf de nom. »

Kavos l'examina, une intensité dans ses yeux, comme il faisait un pas de plus.

« Sais-tu pourquoi les Pandésiens étaient capable de nous envahir? » demanda-t-il. « Pas à cause de la faiblesse de notre roi, mais à cause de la faiblesse de notre *nation*. Parce que nous sommes dispersés. Parce que nous n'étions *jamais* une nation. On n'a jamais eu un roi assez fort pour nous unir tous vraiment. »

Duncan sentit une pointe de détermination, réalisant la vérité dans les paroles de ce guerrier.

« Et si nous avions une chance de l'être? » demanda Duncan, sa voix remplie d'intensité. « Et si nous avons une chance maintenant, pour toujours, de devenir un peuple? Un Escalon? Un peuple sous une même bannière? Je ne sais pas si nous pouvons jamais l'être — mais je sais que nous continuerons à être rien si, comme une seule nation, n'attaquons pas les étrangers parmi nous. »

Kavos l'examina pendant un long moment.

« Un peuple a besoin d'un chef », répliqua-t-il. « Es-tu prêt à être ce chef? »

Le cœur de Duncan s'emballa à cette question, la seule question à laquelle il ne s'était pas attendu, et la seule question à laquelle il ne voulait pas réfléchir. Leadership était la dernière chose qu'il convoitait; mais il avait besoin de Kavos, et il avait besoin de Kos. Il ne voulait pas risquer de le perdre.

« Nous prêteras-tu tes hommes? Te joindras-tu à nous? » répliqua Duncan.

Kavos tourna les talons et se dirigea en silence vers la sortie du temple, Duncan le suivant alors que ses hommes lui faisaient signe de le faire. Il marcha à côté de lui, se demandant où ils allaient, se demandant ce qu'il pensait.

Duncan fut accueilli par un vent froid comme ils sortaient du temple par une porte latérale, le vent hurlant ici, au sommet du monde. Tous leurs hommes les suivirent, un groupe se mêlant à l'autre.

Comme Duncan and Kavos se frayaient un chemin à travers le plateau, Duncan se demandait ce que cet homme pensait. Ils s'arrêtèrent finalement au bord d'une falaise, et comme son ami regardait au loin, Duncan fit de même. Sous d'eux s'étendit tout Escalon, le soleil de fin d'après-midi éclairant les pics enneigés et, dans le lointain, la capitale immense d'Andros.

Un long silence confortable tomba entre les deux chefs de guerre comme ils examinaient leur patrie.

« Ce serait une folie d'attaquer », admit Duncan. « Après tout, il y a d'innombrables garnisons pandésiennes en bas. Nous serions dépassés en nombre dix hommes contre un, au moins. Ils ont une armure, des armes supérieures et ont des forces organisées dans toutes les villes Escalon. Ils contrôlent également toujours la Porte du Sud — et les mers. Ce serait du suicide. »

Kavos regardé vers le bas, hochant la tête.

« Continue à parler », dit-il finalement. « Tu es en train de me convaincre.

»

Duncan sourit.

« Je doute que nous allons gagner », déclara Duncan. « Mais je te jure que je vais rester debout aussi longtemps que les derniers Pandésiens sont debout, aussi longtemps qu'une bannière pandésienne se trouve sur notre sol. »

Kavos se tourna finalement et l'étudia.

« Si nous chevauchons avec toi dans la bataille », dit Kavos : « Je vais avoir besoin que tu me promettes quelque chose : le roi faible ne doit pas récupérer son trône. Si nous gagnons, toi et toi seul, régnera sur Escalon. »

Duncan grimaça, ne sachant pas comment réagir. C'était la dernière chose qu'il voulait.

« Je ne suis pas un politicien », répondit Duncan. « Juste un soldat. C'est tout ce que je n'ai jamais voulu. »

« Parfois, la vie exige de nous plus que ce que nous voulons », répliqua Kavos. « Je veux que notre pays soit gouverné par l'un de nous — par un homme à qui je fais confiance et que je respecte. Promets-moi — ou mon armée reste ici. »

Duncan soupira, longuement, souhaitant que cela n'en soit pas venu à cela. Après un long silence, méditant ses options, ponctué seulement par le vent, il savait qu'il n'avait pas le choix.

Enfin, il se tourna vers son ami et hocha la tête.

Ils se serrèrent les bras et Duncan sentit que le sort d'Escalon — le nouveau Escalon — était forgé

Kavos sourit largement.

« Une longue vie est surfaite », dit-il. « Je préfère la gloire tous les jours.

»

« Vers Andros! » cria Kavos, la joie se répandant sur son visage comme tous leurs hommes réunis autour, levaient leurs armes et criaient, comme un seul homme :

« VERS ANDROS! »

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Ra, chef suprême de Pandesia, était assis sur son trône d'or dans le vaste Hall des Trônes, dans le centre de la grande capitale de Pandisiana, et il serra les dents et examina la salle, dominant ses dizaines de conseillers, et rempli de fureur au parchemin devant lui. Un messenger était à genoux sous de lui, tremblant, sachant. Son Glorieux Ra n'accueillait pas bien les mauvaises nouvelles, et c'était à vos propres risques et périls que vous lui en livriez une.

Ra, sept pieds de haut, le teint olivâtre, avec de longues tresses d'or pour cheveux attachés serrées sur sa tête et des yeux clairs translucides, sentait une grande colère monter en lui comme il réfléchissait au message sur le parchemin. Il serra et desserra ses poings, ses muscles saillants dans le temps chaud, visibles aux yeux de tous comme il ne portait rien d'autre qu'un gilet, en chaînes et un pagne d'or, orné de bijoux. Ra, chef suprême, avait des espions dans tous les coins des royaumes, et il n'a jamais été jamais — jamais — pris au dépourvu. Il était Ra, l'Omniscient, le Tout-Puissant, Celui qui gouverne tout, celui à qui tout l'empire priaient dans leurs prières du matin, celui déifié dans chaque statue dans chaque ville de l'empire.

Pourtant, ce jour était différent. Ce message, qui flottait dans, comme une brise fétide, l'avait consterné, avait perturbé sa paix impeccablement construite.

Ra serra les mâchoires, percées d'une chaîne en or et saphir, se demandant comment il avait pu ne pas anticiper cela, se demandant comment ses nécromanciens pouvaient ne pas avoir prévu cela. Les hommes d'Escalon, ces rebelles pourris, avaient commencé une révolution. Ses soldats avaient été tués. Des Seigneurs gouverneurs avait été tués. Et la rébellion se répandait à travers Escalon comme un cancer.

Son autorité était menacée. Et cela ne pouvait pas être: éroder son autorité serait comme d'éroder l'ensemble de l'autorité de l'empire. Après tout, si le grand et suprême Ra montrait de la faiblesse dans un coin d'Escalon, alors personne, nulle part ne le respecterait.

Ra regarda autour du Hall des Trônes, une vaste pièce avec un plafond en forme de dôme d'une centaine de pieds de haut, son trône perché sur une estrade de vingt pieds de haut, avec une longue série de marches d'ivoire étroites y menant. Les sols, les murs, tout était recouvert d'or brillant, de l'or qu'il avait personnellement capturé dans conquêtes autour du monde entier. Et pourtant, il fulminait. Il ne trouvait pas de joie dans toute la splendeur autour de lui, comme il le faisait d'habitude, pas de joie à regarder de haut les dizaines d'hommes qui attendaient tous patiemment son commandement. Il ne voyait, dans l'œil de son esprit, que les hommes rebelles d'Escalon et il se demandait comment *quiconque*, de quelque coin du monde, osait le défier.

De toute évidence, il avait sous-estimé ces hommes d'Escalon. De toute

évidence, il n'avait pas été assez brutal.

« Le seul et Unique Très Honorable et Suprême », appela finalement un de ses conseillers. « Allons-nous raser Escalon? »

Ra méditait sur la même chose. Dans la plupart des territoires qu'il avait conquis il avait simplement tué tout le monde, ne voulant pas faire l'effort de les battre jusqu'à la soumission. Souvent, il était plus facile de simplement effacer un seul pays, une seule race et juste prendre tout ce qui était à eux. Mais il avait vu un avantage à garder vivant les gens d'Escalon. Les hommes étaient des guerriers célèbres, n'ayant jamais perdu une bataille avant son invasion, et il admirait leurs compétences; il avait déjà recruté un grand nombre d'entre eux dans ses armées et il pouvait utiliser leurs compétences. Plus important encore, leur roi faible s'était soumis sans combat, ce qui avait envoyé un message positif au monde entier. Et surtout, il avait besoin des hommes d'Escalon pour patrouiller les Flammes. Seulement eux savaient comment refouler les trolls, comment contenir Marta. Ra, en dépit de toute sa puissance, ne voulait pas d'une guerre avec Marta. Un jour, était peut-être, mais pas pour le moment. C'était un endroit primitif, sauvage, d'ailleurs, avec rien à offrir, que des collines et des roches inutiles. Escalon était le prix.

En instituant sa nouvelle loi de *puellae nuptias*, en prenant leurs femmes, en leur faisant savoir qu'ils étaient tous des biens pandésiens, Ra avait supposé qu'il enverrait Escalon dans la soumission finale. Il avait eu tort.

Ra cligna des yeux vers le messager et il comprit que toutes ses préoccupations n'étaient rien, encore, à côté des derniers mots du message. Un dragon était apparu à Escalon. Et une jeune fille avait été capable de lui ordonner de détruire ses hommes. Il pouvait à peine concevoir cela.

« Tu es certain que ce message est correct? » demanda Ra.

Le messager hocha la tête, la peur dans ses yeux.

Pour la première fois pour autant qu'il pût se souvenir, Ra ressentit un pincement de peur. Il ne pouvait pas s'empêcher de penser à la prophétie qui avait hanté son règne: *viendrait le réveil des dragons, suivi du réveil du vaillant*. Une seule fille se dresserait, avec des pouvoirs jamais vus, et contrôlerait le nord. Elle leur ordonnerait de détruire Pandesia et — elle pouvait seulement être arrêtée avant que ses pouvoirs soient complets.

Ra était assis là, sentant son cœur battre fort dans sa poitrine, et il savait maintenant que le jour était venu.

« Où est-elle? » demanda Ra au messager.

Le messager avala.

« Nos espions ont été dit qu'elle se dirigeait vers l'ancienne Tour de Ur. »

Ur. La Tour. Les Guetteurs. Cela ne faisait que cimenter les craintes de Ra. Il connaissait le pouvoir qui se cachait derrière ces murs. Si elle atteignait cette tour, elle pouvait devenir plus puissante que ce qu'il pouvait contrôler. Il devait utiliser toute la force à sa disposition pour l'arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

Il y eut un cri à l'extérieur du Hall et Ra entrevit, à travers l'arc en plein

air, de cinquante pieds de haut, des compagnies de soldats patrouillant dans la cour. Ils étaient une armée devenue désœuvrée. Une armée qui avait besoin d'être nourrie. Une armée prête pour la guerre.

Ra se redressa de toute sa hauteur, ses muscles saillants, son armure dorée tintant. Il tourna nonchalamment son poignard doré et trancha la gorge du messenger en avant de lui, comme s'il égratignait son bras. Il vit la peur fraîche dans les visages de tous ceux stationnés dans sa chambre. Ils devraient avoir peur, réalisa-t-il. Car Ra était non seulement un grand leader, non seulement un dieu, mais aussi un grand guerrier. Il pouvait sentir son sang bouillir, démangeant avec de la soif de sang, pour la domination complète, pour l'envie de voir tous les peuples de tous les coins du monde plier le genou devant lui.

Ra regarda à l'extérieur et regarda ses commandants, tous effrayés de rencontrer son regard.

« Assemblez toutes mes armées », ordonna-t-il. « Nous allons nous arrêter à rien jusqu'à ce que nous trouvions cette fille. »

CHAPITRE TRENTE-SIX

Ça n'avait pas de sens. Vidar se tenait sur les parapets de Volis et regardait vers le nord, vers l'horizon, vers les Flames, et il se questionnait. Si loin, leur faible lueur devenait visible comme après-midi cédait sa place au crépuscule, et comme il se tenait là, une douzaine de ses frères d'armes autour de lui, tous les hommes de Duncan, il était perplexe. Pendant des heures, il avait senti le tremblement, une légère vibration qui retentissait à travers le sol, à travers ses pieds, comme un léger tremblement de terre. Toute sa vie à Volis, il n'avait jamais ressenti quelque chose comme ça.

Vidar posa ses mains sur la pierre et el sentit à nouveau: un tremblement. Cela venait à chaque minute ou deux, puis disparaissait tout aussi soudainement. Cela semblait devenir plus fort.

Vidar ne pouvait pas imaginer ce que cela pouvait être. Le dragon était-il revenu? Était-ce lui piétinant à travers la campagne? Non, ce ne pouvait pas être un dragon. Si c'était le cas, ne le verraient-ou ne l'entendraient-ils pas?

Il n'y avait pas de tremblements de terre à Volis, non plus, pas de lignes de faille à sa connaissance.

Peut-être, pensait-il, c'était une armée qui approchait. Est-ce que Pandesia se dirigeait vers eux avec toutes ses forces réunies? Ça ne serait pas logique, non plus, car le tremblement s'arrêtait chaque minute avant de recommencer. Une armée ne s'arrêterait pas ainsi.

Qu'est-ce la pouvait-il être?

Toute la journée, il avait classé le tremblement comme rien, s'attendant à ce qu'il cesse. Mais maintenant, il ne pouvait plus l'ignorer.

Vidar sentait une grande responsabilité; après tout, c'était la première fois que Duncan le laissait en charge d'un fort — encore moins de Volis — et il était déterminé à le rendre fier. Avec la plus grande partie de leur force au sud avec Duncan, quelqu'un devait rester derrière, pour protéger ce fort contre une attaque inattendue. Il saisit son épée, ne voulant pas laisser tomber Duncan, et se demanda pourquoi cela arrivait sur son quart de travail.

Un autre tremblement venu, cette forte que la précédente, et comme Vidar regardait, la pierre un petit caillou sauté, tomber le parapet. Il sentait un creux dans son estomac. Peu importe ce que c'était, c'était réel.

Vidar se retourna et fit face aux autres, qui le regardaient tous, pâles. Il détectait sur leurs visages quelque chose qu'il n'avait jamais vu avant : la peur. Vidar lui-même n'avait pas peur de rencontrer un ennemi. Au premier signe d'un ennemi, il rallierait ses hommes et se précipiterait pour défendre et pourrait faire face à tout homme — ou armée — épée à épée. C'était ce qu'il ne savait pas que l'inquiétait.

Vidar regarda vers le nord, vers les Flammes, et un sentiment d'angoisse le submergea. Il ne savait pas pourquoi, mais il sentait que, peu importe ce

que c'était, venait de cette direction et qu'il venait pour eux tous.

*

Vesuvius se tenait debout, profondément sous terre, sous Escalon, regardant avec extase comme, devant lui dans le tunnel, la créature géante qu'il avait capturé fracassait et martelait son chemin à travers la pierre. À chaque coup la terre a tremblai, assez fort pour faire chanceler Vésuve. Son armée de trolls, tout autour de lui, trébuchait et tombait, mais Vesuvius réussissait à rester sur ses pieds, les mains sur ses hanches, comme il se tenait là et regardait avec jubilation. Il pouvait se rappeler peu de moments de plus grande satisfaction dans sa vie. Son plan, après toutes ces années, venait à éclosion parfaitement.

Les nuages de poussière n'étaient pas retombés que la créature chargeait dans un élan de rage, enfonçant le mur de pierre avec sa tête, griffant, déchirant la roche et la pierre, essayant de se libérer et trop stupide pour savoir qu'il ne faisait que creuser plus profondément. La créature tournait et retournait, frustrée, incapable de trouver son chemin. Et elle fracassait la pierre un peu plus.

Parfois le géant se retournait, comme s'il doutait et courait dans la direction opposée à la paroi, vers Vésuve. Dans ces cas, Vesuvius avait des centaines de ses soldats qui se précipitaient et l'aiguillaient avec de longues piques, le faisant retourner en arrière, mais pas avant qu'il ait tué des dizaines de ses hommes d'un coup. En effet, les rangs de Vesuvius étaient rapidement éclaircis — un petit prix à payer pour la conquête à venir, la victoire presque en main. Après tout, quand ce tunnel serait fini, lorsque la voie reliant Marta à Escalon serait complétée, alors toute sa nation de trolls pourrait envahir et détruire Escalon une fois pour toutes.

Vesuvius suivi le géant à une distance sûre, le cœur battant d'émotion comme la bête creusait plus profondément et plus profondément, brisant tout sur sa route vers le sud. Comme il s'avavançait, Vesuvius se sentit soudainement transpirer, et sentant quelque chose, il tendit la main et la posa sur le plafond. Il était étourdi avec excitation. La roche était chaude. Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose: ils étaient maintenant directement sous les Flammes.

Avec un frisson comme il n'avait jamais ressenti, Vesuvius s'avança, à la suite de la bête, sentant son destin dans sa main. Comme la bête fracassait la roche, encore et encore, envoyant des petits rochers rouler vers lui, Vesuvius sentit un frisson plus grand qu'il croyait possible. La victoire, la soumission totale d'Escalon, était enfin à portée de main. Avec chaque pas qu'il faisait, il était maintenant en territoire ennemi.

Pourtant, ils étaient encore des centaines de pieds sous terre, et Vesuvius savait qu'il devait faire en sorte que la créature creuse vers le haut. Quand ils furent à une bonne distance passée Les Flames, Vesuvius convoqua ses soldats.

« Pique la bête! » ordonna-t-il. « Poussez-la à aller vers le haut! »

Ses soldats s'arrêtèrent, incertains, sachant que marcher de l'avant signifierait leur mort. Voyant l'hésitation de ses hommes, Vesuvius savait qu'il devait prendre des mesures décisives.

« Torches! » demanda-t-il.

Des hommes se précipitèrent avec des torches, et Vesuvius en prit une lui-même, laissa échapper un grand cri de guerre, et conduisit ses hommes en avant dans une charge.

Ils le suivirent tous, des centaines de trolls courant vers l'avant, éclairant le tunnel noirci alors qu'ils se dirigeaient vers la bête. Vesuvius était le premier à l'atteindre et il le toucha le pied de la bête avec la torche, l'aiguillonnant à fracasser les roches vers le haut.

La bête hurla, se retourna, et essaya de le frapper. Vesuvius, anticipant cela, l'esquiva juste à temps, et la bête frappa plusieurs de ses hommes, le tuant, alors qu'elle fracassait un gros morceau de la paroi.

Un autre de ses hommes se précipita vers l'avant, puis un autre, touchant tous leurs torches à ses pieds, suivant l'ordre de Vesuvius jusqu'à ce que, finalement, le géant, furieux, ses pieds brûlants, commença à sauter vers le haut. Il frappa sa tête sur le roc, puis hurla et leva la main et griffa le plafond — exactement comme Vesuvius avait espéré.

Vesuvius plissa les yeux dans les nuages de poussière et regarda, le cœur battant, comme la créature faisait son chemin vers le haut, creusant le tunnel à un angle. C'était le moment qu'il avait attendu, dont rêvait depuis aussi longtemps qu'il se souvenait.

Comme Vesuvius regardait, attendant, à bout de souffle, essayant de voir dans l'obscurité, il y eut un fracas épouvantable et il se trouva soudain inondé de lumière. La lumière du soleil. La glorieuse lumière du soleil.

Lumière du soleil d'Escalon.

La poussière tourbillonnait comme le soleil inondait le tunnel, l'illuminant. La bête frappa de nouveau, élargissant le trou au-dessus du sol, envoyant de la roche et de la saleté et de l'herbe partout, comme un grand geyser émergeant de l'enfer.

Vesuvius se tenait là, trop en état de choc pour bouger, à peine capable d'assimiler ce qui venait d'arriver. Avec ce dernier coup, la créature avait terminé le tunnel, avait ouvert la porte d'entrée pour l'invasion d'Escalon. Les Flammes étaient désormais inutiles.

Vesuvius sourit largement, comprenant lentement que son plan avait fonctionné. Qu'il les avait tous déjoués.

Il était temps pour la grande invasion de commencer.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Aidan, gémissant toujours de douleur, se prépara comme l'homme abaissé sa botte pour son visage, sachant que son crâne était sur le point d'être écrasé. Il donnerait tout pour avoir son père à ses côtés maintenant, avoir ses frères ici — ou plus que tout, avoir Kyra ici. Il savait qu'elle le protégerait. Maintenant, il rencontrerait son sort seul. Si seulement il était plus âgé, plus grand, plus fort.

Comme la chaussure s'approchait et Aidan levait ses mains, se recroquevillant, se préparant, un grondement soudain coupa à travers l'air — le bruit fit se hérissier ses cheveux. Aidan regarda dans la direction du bruit et fut choqué de voir se précipiter. L'énorme, chien sauvage, ayant trouvé, d'une manière ou d'une autre, une réserve de force, se précipita et sauta sur la poitrine de l'homme, enfonçant ses crocs en lui avant qu'il puisse piétiner Aidan.

L'homme hurla comme Blanc grondait vicieusement et secouait la tête dans tous les sens, mordant l'homme sur ses mains, ses bras, sa poitrine et son visage.

Enfin, l'homme, ensanglanté, roula sur le côté, en gémissant.

Blanc, grondant toujours, la bouche dégoulinante de sang, n'avait pas terminé. Il fit un pas en avant, visant clairement la jugulaire de l'homme, se préparant à le tuer pour de bon. Mais alors Blanc trébucha et tomba, et Aidan se rendit compte qu'il était encore trop blessé pour terminer l'homme.

L'homme, réalisant que c'était là sa chance, n'attendit pas. Il rampa rapidement rampé ses mains et genoux, puis trébucha sur ses pieds et courut vers l'avant de son chariot, instable sur ses pieds. Il monta, et assis chancelant, fouetta ses chevaux.

Ils partirent, Aidan fut consterné de voir, au galop. Dans un moment, le wagon disparut dans la nuit, laissant Aidan et Blanc absolument seuls dans les bois noirs, à des jours de la civilisation.

Aidan resta étendu là, son corps encore ravagé par la douleur, trop épuisé pour se tenir debout, et il fut surpris de sentir une langue sur son visage. Il regarda et vit Blanc se penchant, couché, aussi, et le léchant.

Aidan tendit la main et serra le chien et celui-ci, il fut surpris de voir, appuya sa tête contre sa poitrine.

?« Je te dois la vie », déclara Aidan.

Blanc le regarda avec des yeux qui semblaient répondre: *Et tu m'as sauvé, aussi.*

Aidan savait qu'en faisant ce qu'il avait fait, il avait probablement perdu sa seule chance de survie. Maintenant, il était couché ici, seul, par cette nuit froide, affamé, battu, un chien sauvage blessé à côté de lui, tous eux, sans personne pour les aider. Pourtant, Aidan ne s'en souciait pas. Il avait fait la

bonne chose, et rien ne comptait plus que cela.

Aidan ne pouvait pas abandonner. Il ne pouvait pas simplement rester là et mourir — et il ne pouvait pas laisser mourir Blanc, non plus. Et s'ils ne commençaient pas à bouger, il pouvait le sentir, ils seraient tous deux bientôt raides et gèleraient à mort.

Aidan fit un suprême effort et se mit en chancelant sur ses pieds, serrant ses côtes où l'homme lui avait donné un coup de pieds. Il aida ensuite Blanc à se lever, le traînant sur ses pieds, aussi. Tous deux se tenaient là, en face de la longue route ouverte devant eux. Aidan savait qu'ils allaient probablement mourir ici, mais peu importait ce qui arrivait, il avait sauvé cet animal.

Aidan mit un pied devant l'autre, Blanc boitant à côté de lui, et ils partirent ensemble — un petit garçon et un chien blessé, seuls sous les étoiles dans la grande forêt noire — faisant leurs premiers pas de l'incroyablement longue marche vers Andros.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

Théos volait haut au-dessus d'Escalon, au-dessus des nuages, hors de la vue des humains, volant d'un bout à l'autre, examinant, avec sa vision et son focus magnifiques, la vue en-dessous. Il vola dans le soleil couchant, battant ses grandes ailes, se déplaçant à travers les collines avec chaque coup d'ailes, couvrant plus de terrain que ces humains pouvaient en jours, comme il cherchait. Jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait, il ne se reposerait pas.

Cette terre d'Escalon était si différente de sa terre d'origine de l'autre côté du monde, tellement plus petite, et dépourvue de la lave et des cendres, des étendues infinies de roches noires qui composaient sa patrie. Elle était également dépourvue des cris omniprésents de ses compagnons dragons. C'était presque trop calme ici et cela l'énervait. Cela lui rappelait combien il était seul, à quel point il était loin de chez lui. Mais pour cette mission, il s'aventurerait aux extrémités de la terre.

Théos plissa les yeux et tout en bas, à travers les nuages, il repéra Kyra, devant la tour. Il la regarda avec un mélange de curiosité et de respect, plus protecteur avec elle qu'elle ne le saura jamais. Il gardait un œil sur elle quand il le pouvait, comme le rôle qu'elle avait à jouer dans la guerre à venir était trop important, leur connexion trop forte et sa vie trop fragile. Elle n'était pas un dragon, après tout.

Théos battit des ailes, continua à voler, passé Kyra, devant la tour, et encore une fois à travers Escalon — cherchant toujours. Il baissa la tête et augmenta sa vitesse et en quelques moments fut capable de traverser la moitié du pays. Il repéra le père de Kyra dans les montagnes, au sommet de Kos, se préparant, sans doute, pour la grande guerre. Il tourna et vola vers le nord, et vit Volis, sans surveillance. Il vola plus loin et, non loin des Flammes, il a vit le grand trou dans la terre, le géant émergeant du tunnel et la grande armée de trolls suivant sur ses talons.

Il sillonna Escalon, et dans les coins les plus reculés il vit des légions de Pandesia commencer à se rallier, eux aussi, se préparant à la guerre.

Théos, cependant, n'avait pas beaucoup d'intérêt pour ces rapports humains. Il pouvait tout détruire en une seconde s'il le voulait. Tous leurs mouvements, leurs machinations, étaient finalement sans conséquence pour lui. C'était Kyra dont il se souciait — pour une raison très spéciale.

Et un autre. La seule chose plus importante pour lui que même Kyra, la seule chose qui le faisait rester, la seule chose qui l'avait fait venir ici pour commencer. Il chercha encore et encore, criant de frustration, car la seule chose qu'il avait à trouver. La seule chose qui le rendait vulnérable.

Son enfant.

Theo hurla encore et encore avec frustration, secouant l'air très comme il volait une fois de plus au-dessus du Bois d'épines, près de l'endroit où il avait

été blessé, cherchant, fouillant Escalon. Il examina la forêt en-dessous, à travers les arbres, sur les collines — partout. Mais il était introuvable. C'était comme si son enfant avait disparu, comme si l'œuf même qu'il était venu ici pour protéger avait disparu.

Qui aurait pu le prendre? Et pourquoi?

Théos hurla à nouveau, un cri d'urgence, de désespoir, comme il grimpait haut dans les cieux, prêt à déchirer le tissu du monde, à faire pleuvoir le feu sur toute l'humanité, s'il ne trouvait pas, bientôt, ce qu'il cherchait. Il pouvait sentir la brûlure de la rage, montant en lui, et comme ses yeux brillaient jaune il savait qu'il ne pouvait plus la contrôler. Il devait la laisser sortir sur quelqu'un. Et ces villes ci-dessous, grouillantes d'humains, devraient être une aussi bonne cible que toute autre.

Il glissa dans un piqué, accéléra vers la ville en-dessous et ouvrit la bouche pour cracher du feu. Il était temps pour la grande guerre de commencer.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

Reposant tout seul, juste au nord du Bois d'épines, dans une plaine vide sous un vieil arbre dont les branches le cachaient bien, se trouvait un seul œuf.

Un œuf de dragon.

Large et violet et dur, couvert d'écailles, il était là assis seul, comme s'il attendait que son père arrive. Il n'était tellement pas à sa place, ici à Escalon. Il aurait dû être entouré par le feu en fusion, par la lave et les cendres, encerclé par des dragons, planant, le protégeant en attendant qu'il éclore. Il pouvait déjà sentir qu'il était différent de tous les autres.

Il était là, attendant de mourir ou d'éclore. Il pouvait sentir combien il était vulnérable.

Malgré tous les obstacles, il avait survécu. Des animaux étaient venus renifler par curiosité, mais jusqu'à présent, ils étaient repartis. Mais maintenant, il en sentait un autre approcher. Plus qu'un — une meute de loups. Ils approchaient rapidement de son œuf, et ils avaient faim. Cette fois, ils le tueraient.

Il savait qu'il ne devait pas faire éclore de sitôt, mais ce dragon rassembla toute sa volonté, se força à se déplacer dans l'œuf, à défier la période d'attente naturelle. Avec toutes ses forces, il bougea un bras, puis une épaule, puis son genou. Il fit ce qu'aucun dragon n'était censé faire, ce qu'aucun autre dragon n'était capable de faire. Car il était différent. Il était, il le sentait, plus puissant qu'eux tous.

Comme les derniers rayons du soleil commençaient à disparaître, à l'abri des oreilles de tous les êtres humains, dans cette campagne aride, il y eut un seul bruit de craquement.

Puis un autre.

Une petite griffe émergea, ses ongles se levant vers le ciel comme pour le griffer. Elle fut suivie par un autre.

Bientôt, l'œuf commença à éclater, et enfin, le bras, puis la tête d'un bébé dragon émergèrent. Le fils de Théos.

Les loups s'arrêtèrent dans leur élan, pour la première fois dans leur vie, ils avaient peur d'une autre créature.

Le dragon se pencha en arrière et a jeta son premier regard sur le monde, le ciel, et il cligna des yeux. Ce n'était pas le monde qu'il s'était attendu à voir. Il hurla. C'était encore un jeune son — pourtant, déjà assez terrifiant pour effrayer toute personne proche.

Car ce dragon voulait déjà respirer, vivre, tuer.

Il arquait de son cou et respira, son premier souffle, et en est sorti un fleuve de feu. Le feu de la vie. Et le feu de la mort à venir.

La meute de loups se retourna et courut, ne regardant jamais en arrière.

Ils étaient intelligents afin de courir. Pour la première fois en un

millénaire, dans le pays d'Escalon, un dragon était né.

CHAPITRE QUARANTE

Kyra cligna des yeux et les leva pour voir sa mère la regardant, son visage était une silhouette masquée dans une lumière d'argent, comme une lumière brillait derrière elle. Elle avait de longs cheveux d'or, Kyra pouvait voir, et elle pouvait sentir la bonté, la compassion, émanant d'elle, mais ses traits étaient masquées. Sa mère sourit comme elle tendit une main, ses doigts longs et lisses et minces.

« Kyra », chuchota sa mère.

C'était un murmure qui se répercutait dans toute l'âme de Kyra, le son d'une voix, elle ne s'était pas rendu compte, qu'elle avait eu envie d'entendre toute sa vie. Kyra baignait dans la chaleur de l'amour de sa mère pour la première fois de sa vie, et cela était merveilleux. Elle se sentait comme si une partie d'elle, manquante depuis longtemps, lui avait été retournée.

Kyra prit la main de sa mère, choquée par son toucher, comme un coup de foudre courait à travers elle. Elle pouvait sentir la chaleur se répandre dans sa main, puis son bras et son corps tout entier. Elle s'assit lentement tandis que sa mère la tirait doucement, comme pour l'enlacer.

« Kyra », déclara sa mère. « C'est l'heure. L'heure pour toi de savoir qui je suis. L'heure pour toi de savoir qui tu es. »

« Mère », essaya de répondre Kyra.

Mais les mots restèrent coincés dans sa gorge. À peine les avait-elle prononcé quand tout à coup, quand elle se pencha pour enlacer sa mère et tendit la main pour ne rien sentir dans ses bras. Aussi vite qu'elle était apparue, sa mère avait disparu.

Kyra cligna des yeux et vit un paysage étrange et exotique devant elle, un qu'elle ne pouvait déchiffrer, avec des arbres tordus, des branches brûlées et pourtant, peu importe où elle regardait, sa mère était introuvable. Elle baissa les yeux et se vit assise au bord d'une falaise, sur le point de tomber, les vagues de l'océan se brisant comme des folles sous elle.

« MÈRE! » cria-t-elle.

Kyra s'assit respirant difficilement comme elle se réveillait, désorientée. Léo poussa sa tête sur ses genoux, et il lui fallut quelques instants pour se recueillir, pour réaliser que cela avait été un rêve. Cela avait été le rêve le plus réel de sa vie, plus comme une rencontre mystique.

Il y eut un coup de vent, suivie d'un autre son étranger. Cela ressemblait à des pas qui approchaient, faisant craqueler l'herbe. Kyra instinctivement resserra son emprise sur son bâton et se redressa, en état d'alerte.

Kyra cligna des yeux dans le soleil du matin, se rendant compte qu'elle avait dormi ici toute la nuit, grelottante de froid, de la brume l'océan, et elle essaya de voir. L'aube se levait, s'étendant à travers l'horizon, encore plus sombre qu'illuminé, et comme elle clignait des yeux, ayant de la difficulté à

voir dans l'obscurité qui s'évanouissait, la silhouette d'un homme apparut lentement à la vue. Il était vêtu d'une longue robe, portait les cheveux longs, elle pouvait cela, et il manipulait un bâton comme il marchait. Il approcha, et Kyra sentit son cœur frapper dans sa poitrine comme elle se questionnait.

Serait-ce lui? Son oncle?

Comme le soleil se levait lentement derrière lui, faisant de lui une silhouette, Kyra lutta pour voir ses traits, mais elle ne pouvait pas. Il s'arrêta devant elle et Léo qui, curieusement, ne grogna pas, mais plutôt le regardait, comme si, lui aussi, avait été subjugué. L'homme se tint là, la regardant dans un silence qui semblait ne jamais finir, et Kyra avait le souffle coupé et ne pouvait pas parler. C'était le moment, elle le savait, le moment qui allait changer sa vie entière.

« Kyra », dit-il finalement, sa voix résonante, roulant sur le vent, les collines, aussi ancienne que la tour derrière elle. « Je t'attendais. »

Enfin, enleva sa capuche et la regarda en face et son cœur a cessé dans sa poitrine.

Elle ne pouvait pas croire qui il était.

À VENIR!

Livre # 3 de ROIS ET SORCIERS

Vous voulez des livres gratuits?

Abonnez-vous à la liste de diffusion de Morgan Rice et recevez 4 livres gratuits, 2 cartes gratuites, 1 application gratuite et des cadeaux exclusifs!

Pour vous abonner, visitez: www.morganricebooks.com



Écoutez ROIS ET SORCIERS en édition audio!

[Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!](#)

KINGS AND SORCERERS



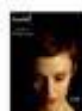
THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals



ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome # 1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome # 2)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HEROS (Tome n 1)

LA MARCHÉ DES ROIS (Tome n 2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome n 3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome n 4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome n 5)

UNE VALEUREUSE CHARGE (Tome n 6)

UN RITE D'EPEES (Tome n 7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome n 8)

UN CIEL DE CHARMES (Tome n 9)

UNE MER DE BOUCLERS (Tome n 10)

LE REGNE DE L'ACIER (Tome n 11)

UNE TERRE DE FEU (Tome n 12)

LE REGNE DES REINES (Tome n 13)

LE SERMENT DES FRERES (Tome n 14)

UN REVE DE MORTELS (Tome n 15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome n 16)

LE DON DE LA BATAILLE (Tome n 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÉNA UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Tome # 1)

DEUXIÈME ARÈNE (Tome # 2)

MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMATION (Tome n 1)

ADORATION (Tome n 2)

TRAHISON (Tome n 3)

PRÉDESTINATION (Tome n 4)

DÉSIR (Tome n 5)

FIANÇAILLES (Tome 6)

SERMENT (Tome 7)

RETRouvailles (Tome 8)

RÉSURRECTION (Tome 9)

ENVIE (Tome 10)

DESTIN (Tome 11)

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteure de best-sellers #1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopée fantastique L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept livres; de la série à succès MÉMOIRES D'UNE VAMPIRE JOURNAUX, comprenant onze livres (jusqu'à maintenant); de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, un thriller post-apocalyptique comprenant deux livres (jusqu'à maintenant); et de la nouvelle série épique de fantaisie, ROI ET SORCIERS, comprenant deux livres (jusqu'à maintenant). Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues. .

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan sera ravie que vous la contactiez, n'hésitez donc pas à visiter www.morganricebooks.com et à joindre à la liste de diffusion pour recevoir un livre gratuit, des cadeaux, télécharger l'application gratuite, obtenir les dernières nouvelles exclusives, connectez avec nous sur Facebook et Twitter, et restez en contact!